



# **Mécénat industriel et activités philanthropiques en Mauricie: L'implication de la Shawinigan Water and Power Co. dans le développement de la ville de Shawinigan Falls, 1899-1930**

**Mémoire**

**Alex Cliche**

**Maîtrise en histoire - avec mémoire**

Maître ès arts (M.A.)

Québec, Canada

© Alex Cliche, 2020

## Résumé

Cette étude de cas se présente comme une contribution à l'histoire du mécénat industriel, champ pour lequel on note un certain vide historiographique au Québec. Elle s'intéresse à l'implication massive du groupe industriel Shawinigan Water and Power Co. (SWPC) dans le développement structuré d'une ville d'industrie inspirée du modèle américain des *Company Towns*, soit Shawinigan Falls. Elle croise pour ce faire l'histoire de la grande industrie et l'histoire de l'assistance et met à profit des sources éclectiques permettant de documenter différentes dimensions du phénomène. Si les journaux locaux comme *L'Écho du Saint-Maurice* nous permettent d'étudier les perceptions de la population en regard des actions de mécénat exercé par la compagnie, les fascicules produits par la compagnie à certains moments clé de son développement nous permettent d'observer l'image que la compagnie désire générer d'elle-même du fait de ces mêmes actions.

Examinées dans la perspective de réciprocité découlant de l'acte de don, suivant la définition de Marcel Mauss, les actions de mécénat industriel observées témoignent de l'engagement actif de la compagnie comme personne morale dans la société civile shawiniganaise. Après avoir exposé l'implication de la compagnie dans l'élaboration du paysage bâti de la ville et de la vie sociale shawiniganaise, nous voyons comment elle s'est illustrée dans les domaines de l'éducation et de la santé, deux dimensions privilégiées dans ses interventions. L'étude des mécanismes structurant les mesures de mécénat de la compagnie SWPC, ainsi que les dons et contributions à caractère philanthropique de certains de ses représentants à titre personnel, nous montrent les bénéfices retirés de cette implication dans l'organisation de la ville. Ces structures, dont nous observons l'évolution et la reproduction, se veulent le reflet de valeurs inspirées par la tradition de « noblesse oblige » et repose sur le phénomène de réciprocité du don.

**Mots-clés :** Mécénat, Philanthropie, Industries, Shawinigan Falls, Shawinigan Water & Power Co., *Company Town*, École Technique, Santé, Hôpitaux, Hygiène publique, Province de Québec, Révolution Industrielle, XX<sup>e</sup> siècle.

## Abstract

This study is presented as a contribution to the history of industrial philanthropy, a field in which there is a certain historiographical void in Quebec. It is interested in the massive involvement of the industrial group Shawinigan Water and Power Co. (SWPC) in the structured development of an industrial city inspired by the American Company Towns model, Shawinigan Falls. To do this, it combines the history of industry and the history of assistance and makes use of eclectic sources to document different dimensions of the phenomenon. While local newspapers such as *L'Écho du Saint-Maurice* allow us to study the public's perceptions of the company's philanthropic actions, the booklets produced by the company at key moments in its development allow us to observe the image that the company wishes to generate of itself because of these same actions.

Examined from the perspective of reciprocity resulting from the deed of gift, as defined by Marcel Mauss, the industrial sponsorship actions observed testify to the active involvement of the company as a legal entity in Shawinigan's civil society. After explaining the company's involvement in the development of the city's built landscape and Shawinigan's social life, we see how it has distinguished itself in the fields of education and health, two dimensions that are privileged in its interventions. The study of the mechanisms structuring the sponsorship measures of the SWPC company, as well as the donations and contributions of a philanthropic nature of some of its representatives in a personal capacity, show us the benefits derived from this involvement in the organization of the city. These structures, whose evolution and reproduction we are observing, are intended to reflect values inspired by the tradition of "noblesse oblige" and are based on the phenomenon of reciprocity of giving.

**Keywords:** Patronage, Philanthropy, Industries, Shawinigan Falls, Shawinigan Water & Power Co., Company Town, Technical Institute, Health, Hospitals, Public hygiene, Province of Quebec, Industrial Revolution, 20th century

# Table des matières

|   |      |
|---|------|
| Résumé .....  | ii   |
| Abstract .....  | iii  |
| Table des matières .....  | iv   |
| Liste des tableaux .....  | vi   |
| Liste des illustrations.....  | vii  |
| Liste des abréviations .....  | viii |
| Remerciements .....   | ix   |
| Introduction .....  | 1    |
| Chapitre I Mécénat industriel, philanthropie privée et ville industrielle : historiographie, problématique, sources et méthodologie .....                   | 7    |
| 1.1 Problématique et hypothèse.....   | 8    |
| 1.2 Entre histoire industrielle et histoire sociale : l’historiographie de la bienfaisance et des villes d’industries.....                                  | 10   |
| 1.2.1 Les mouvements philanthropiques au Québec et au Canada, une histoire en chantier .....  | 11   |
| 1.2.2 L’histoire de la philanthropie au cœur de l’histoire sociale.....   | 12   |
| 1.2.3 Champs historiques des villes d’industrie et de l’histoire urbaine.....   | 19   |
| 1.2.4 L’histoire du développement urbain et économique d’une ville d’industrie : le cas de Shawinigan Falls .....   | 22   |
| 1.3 Des sources éclectiques, témoignage de visions asymétriques des actes de don et de mécénat de SWPC .....  | 24   |
| 1.4 Stratégie et méthode de recherche : l’analyse de contenu .....  | 27   |
| Chapitre II Établissement et expansion du groupe Shawinigan de 1899 à 1930 : l’avènement du mécénat industriel en Mauricie .....                            | 31   |
| 2.1 L’implantation du groupe Shawinigan et l’épanouissement des actions de mécénat au sein de la ville naissante .....                                      | 32   |
| 2.2 De l’établissement de la compagnie à la structuration de la ville : les aléas du groupe industriel afin d’offrir un espace méthodiquement organisé..... | 39   |
| 2.3 La progressive mise en place d’institutions favorisant l’harmonie urbaine et le bien-être de la collectivité.....                                       | 43   |
| 2.4 L’épineuse question de l’exemption de la taxe municipale : témoignage du phénomène de réciprocité tacite.....   | 56   |

|   |     |
|---|-----|
| Chapitre III De l'école à l'usine : l'enseignement technique comme œuvre du groupe Shawinigan et de philanthropes associés .....  | 60  |
| 3.1 L'avènement des écoles techniques au Québec : le particularisme de The Shawinigan Technical Institute .....   | 62  |
| 3.2 La fondation de The Shawinigan Technical Institute, une impulsion de SWPC.....  | 70  |
| 3.3 John Edward Aldred l'homme derrière l'École Technique de Shawinigan.....  | 78  |
| <br>Chapitre IV De la promotion à l'éducation sanitaire : l'implication du groupe Shawinigan dans le secteur de la santé.....   | 86  |
| 4.1 Le développement du paysage hospitalier comme œuvre du groupe Shawinigan dans le « tissu spécialisé » des institutions de santé.....  | 88  |
| 4.2 De la création d'infrastructures publiques à la « sanitarisaton du social » : une histoire de collaboration entre SWPC et le Conseil d'Hygiène de la Province de Québec CHPQ..... | 95  |
| <br>Conclusion.....   | 111 |
| <br>Bibliographie.....  | 116 |
| <br>Annexes.....  | 127 |

## Liste des tableaux

|  |    |
|--|----|
| <b>Tableau 1</b> : Les types de mécénat à l'étude.....                                       | 28 |
| <b>Tableau 2</b> : Catégories d'actions de mécénat à l'étude .....                           | 30 |
| <b>Tableau 3</b> : Placement des étudiants dans les différentes industries de la ville ..... | 75 |

## Liste des illustrations

|   |     |
|---|-----|
| <b>Illustration 1</b> : Plan Pringle .....                      | 40  |
| <b>Illustration 2</b> : Première gare de Shawinigan.....        | 49  |
| <b>Illustration 3</b> : Hôtel Cascade Inn .....                 | 50  |
| <b>Illustration 4</b> : Première patinoire couverte .....       | 52  |
| <b>Illustration 5</b> : The Shawinigan Technical Institute..... | 73  |
| <b>Illustration 6</b> : The Shawinigan Technical Institute..... | 78  |
| <b>Illustration 7</b> : John Edward Aldred .....                | 81  |
| <b>Illustration 8</b> : Aménagement du parc Saint-Maurice ..... | 102 |

## Liste des abréviations

|      |   |
|------|---|
| SWPC | Shawinigan Water and Power Company            |
| STI  | Shawinigan Technical Institute                |
| CHPQ | Conseil d'Hygiène de la province de Québec    |
| BAnQ | Bibliothèque et Archives nationales du Québec |
| YMCA | Young Men's Christian Association             |

## Remerciements

Afin de mener à terme cette étude, j'ai bénéficié du soutien de plusieurs personnes ce pour quoi je suis extrêmement reconnaissant. En premier lieu, j'aimerais remercier Madame Johanne Daigle, directrice de ce mémoire. Tout d'abord, pour avoir eu confiance en moi et avoir accepté de m'encadrer tout au long de mon cheminement. Mais également pour sa patience à mon égard, ses précieux conseils et commentaires ainsi que pour sa disponibilité. Madame Daigle a su m'encourager et me guider à travers toutes les étapes de ce mémoire. Je suis infiniment reconnaissant envers mes parents pour leurs encouragements et leur soutien infaillible tout au long de mes études. Ils ont toujours réussi à trouver les bonnes paroles afin de me motiver à poursuivre mes rêves et étudier dans un domaine qui me passionne. Merci à Monsieur Rénaud Lessard de m'avoir permis de travailler dans un contexte intellectuel stimulant durant cette dernière année. Mon travail à BAnQ Québec a fait évoluer mon rapport aux archives et m'a permis d'élargir le spectre de sources utilisées dans cette étude. Finalement, j'aimerais remercier Jennifer Châteauneuf pour son éternel appui, son écoute dans mon cheminement et ses précieux conseils.

## Introduction

Si la pratique du mécénat industriel est aujourd'hui un fait bien ancré dans plusieurs grandes compagnies, et ce sous diverses formes, l'étude historique de cette activité industrielle demeure à ses balbutiements. Cette étude ne se présente pas comme une recherche exhaustive sur l'histoire du mécénat industriel au Québec et de l'implication de grands philanthropes liée à la grande industrie, mais plutôt comme une étude de cas visant un déblayage partiel de ce champ de recherche. En ce sens, le cas du groupe Shawinigan Water and Power Co. (SWPC) est particulièrement intéressant dans la mesure où il expose la pénétration de pratiques, d'idées et de mouvements à caractère philanthropique transnationaux<sup>1</sup>. Il permet également d'illustrer l'implication massive d'une compagnie dans le développement structuré d'une ville d'industrie inspirée du modèle américain des *Company Towns*. Shawinigan Falls apparaît ainsi comme l'une des premières villes du Québec à se développer autour d'un noyau industriel important. De sa fondation en 1901 jusqu'à son lent déclin qui débuta avec l'essor des différents procédés de pétrochimie qui évincèrent les procédés d'électrochimies, la ville évolua en symbiose avec le développement de la grande industrie. Bien que l'on ne puisse qualifier la ville de Shawinigan Falls de mono-industrielle, puisque de nombreuses compagnies influencèrent activement son développement, il n'en demeure pas moins que la compagnie SWPC joua un rôle clé dans la fondation et le développement structuré de la ville, et ce, jusqu'à l'étatisation de 1963.

Succédant à une période de forte récession économique à l'échelle occidentale, s'étendant de 1873 au milieu des années 1890, la situation économique au début du XX<sup>e</sup> siècle se veut fort prometteuse pour l'épanouissement industriel de la province de Québec. Cette période que certains qualifient d'âge d'or du capitalisme industriel est marquée par la reprise d'investissements venant d'abord de la Grande-Bretagne puis essentiellement

---

<sup>1</sup> Nous pouvons penser à l'implication de philanthropes liés au groupe industriel dans la création d'une école technique à Shawinigan Falls. Alors que le développement de ce type d'institutions n'en est qu'à ses balbutiements dans la province, nous pensons que l'influence d'acteurs américains a fortement facilité l'établissement d'une école technique au sein de la ville. En effet, les *mechanics' institutes*, s'étaient rapidement développés aux États-Unis et dans de nombreuses provinces canadiennes au courant du XIX<sup>e</sup> siècle.

des États-Unis après la Grande Guerre<sup>2</sup>. En effet, l'avènement d'une phase d'industrialisation majeure qui touche la province de Québec au début du XX<sup>e</sup> siècle ainsi que le développement de nouveaux savoir-faire reliés à l'utilisation de l'électricité comme source d'énergie favorisent la création de villes industrielles construites autour d'une ou de plusieurs compagnies. L'établissement de centrales hydro-électriques durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle sur le site des chutes de Shawinigan profite grandement aux villes de la Mauricie. En 1898, la compagnie Shawinigan s'implante dans un territoire peu développé par les activités humaines. À l'exception des nombreux aménagements apportés au site visant à faciliter la pratique de la drave sur la rivière Saint-Maurice<sup>3</sup>, le site des chutes était principalement, jusqu'à l'arrivée du groupe industriel, un attrait touristique<sup>4</sup>.

En s'établissant dans le but de produire une quantité faramineuse d'hydro-électricité, SWPC scellera le destin du territoire. Bénéficiant d'avantages naturels importants tels qu'un dénivelé de 44 mètres et de conditions d'établissement avantageuses, le site des chutes ne se trouve qu'à une dizaine de kilomètres d'une voie ferrée. Ces avantages, jumelés au fait que les paroisses situées à proximité offriraient à coup sûr une main-d'œuvre fiable, poussent des hommes d'affaires américains et montréalais à se lancer dans l'exploitation du potentiel des chutes. La fondation de SWPC lance le processus d'industrialisation du site sur lequel sera fondée quelques années plus tard la ville de Shawinigan Falls. C'est dans ce contexte socio-économique que prend place cette étude qui sera bordée chronologiquement par la période s'étendant de la fondation de la compagnie en 1898 aux années 1930, période où les activités de mécénat du groupe industriel au sein de la ville commencent à s'essouffler. Nous verrons que la

---

<sup>2</sup> Voir John A. Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 2014 (1988), p.269-313.

<sup>3</sup> Depuis 1852 le flottage du bois est une activité importante sur la rivière Saint-Maurice. L'on y aménage des estacades (approximativement de 4 500 mètres), ainsi qu'une glissoire à billes visant à éviter que les billes de bois ne se brisent lors d'un passage dans les chutes. René Hardy et Normand Séguin, *Forêt et société en Mauricie*, Montréal, Boréal, 1984, p. 25-35.

<sup>4</sup> Durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le site des chutes de Shawinigan suscite un intérêt marqué pour de nombreux voyageurs. Lieu touristique important de la région mauricienne, la popularité du site génère même chez un promoteur trifluvien, Joseph-Édouard Turcotte, le désir d'y établir un hôtel d'envergure. Si en 1857 le promoteur verse un investissement initial de 14 000 \$ pour la construction d'un énorme établissement de six étages, le projet est rapidement stoppé par manque de capitaux. Laissé à l'abandon, le château Turcotte est détruit par le feu en 1878. En 1888, un second hôtel, plus modeste que le précédent, connu sous le nom d'hôtel Maillot, est construit sur le même emplacement. Cependant, ce dernier connaît en 1906 le même sort que le château Turcotte. Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975*, Shawinigan, Hôtel de ville de Shawinigan, 1976, p. 28-35.

compagnie s'implique dans de nombreuses sphères de la vie sociale shawiniganaise comme l'élaboration du paysage bâti de la ville. La compagnie s'investit de manière plus substantielle dans les domaines de l'éducation et de la santé, tout en retirant des bénéfices de cette implication dans l'organisation de la ville. Nous observerons particulièrement ces deux dimensions qui permettent d'exposer et de comprendre les mécanismes structurant les mesures de mécénat de la compagnie SWPC, ainsi que des dons et contributions à caractère philanthropique de certains de ses représentants à titre personnel.

L'objectif au cœur de notre mémoire est d'illustrer la progressive mise en place d'une action sociale, le mécénat industriel, structurant l'interconnexion de différents acteurs locaux dans le développement de la ville. Il s'agit également de déterminer l'ampleur et les limites de l'implication du groupe SWPC dans la sphère sociale et de brosser un premier portrait des actions de mécénat industriel, de l'évolution et des changements de cette pratique durant les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Ce faisant, nous souhaitons exposer les mécanismes sociaux<sup>5</sup> opérant au sein des pratiques de mécénat industriel et de philanthropie privée des principaux représentants du groupe Shawinigan, ainsi que les perceptions qu'elles suscitent dans l'espace et le discours publics. En ce sens, le phénomène de causalité observé est celui de la réciprocité du don à travers l'observation de la pratique du mécénat industriel. Pour ce faire, notre démarche exposera trois champs distincts d'actions s'inscrivant dans l'histoire industrielle de la ville.

Au sein du premier chapitre de ce mémoire, nous dresserons un portrait de l'historiographie relative aux champs de la philanthropie, de l'assistance et de l'histoire industrielle. Les études et ouvrages dont il sera question abordent pour la plupart les sujets dans le cadre chronologique du XX<sup>e</sup> et traitent de l'histoire québécoise, mais également américaine et européenne. Cet exposé historiographique permettra de positionner notre

---

<sup>5</sup> Comme le mentionne Nicolas Berger : « Selon l'une des définitions dominantes de la littérature, un mécanisme social décrit une constellation d'entités et d'activités organisées de telle manière qu'elles causent régulièrement un type particulier de résultat. [...] Bien qu'il n'y ait pas de consensus sur une définition, la plupart des auteurs de la littérature partagent un ensemble d'idées générales sur la signification des mécanismes sociaux. Selon l'un des points d'accord majeur, un mécanisme est une notion irréductiblement causale : une explication en termes de mécanismes fournit le détail du processus causal qui a généré l'observation à expliquer. » Voir Hedström P., *Dissecting the Social*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 25. Dans Nicolas Berger, « Sociologie analytique, mécanisme et causalité : Histoire d'une relation complexe », *L'Année sociologique*, vol. 60 (2010), p. 422-424.

recherche et de mettre en lumière les lacunes relatives à ces champs de recherche, lesquelles se répercutent dans notre étude. Afin d'achever ce chapitre consacré à la méthodologie de notre étude, nous exposons notre démarche d'ensemble à travers les sources utilisées ainsi que la manière dont nous les avons traitées.

Dans le second chapitre, nous décrivons le développement du groupe Shawinigan en Mauricie, au Québec et à l'international. Ainsi, nous traitons en premier lieu de la fondation de la compagnie et son établissement dès 1899 à Shawinigan Falls ainsi que de la contribution de cette dernière dans le processus de planification et d'urbanisation de la ville à venir. En dotant la ville d'un plan d'urbanisme et en offrant aux résidents des institutions industrielles, commerciales, résidentielles et administratives, la compagnie se positionne en situation d'autorité au sein de la communauté. Cette implication marquée de Shawinigan Water and Power Co. nous amène à accorder une attention spécifique à la question de l'exemption de taxe attribuée aux compagnies présentes lors des premiers balbutiements de la ville. Le phénomène s'inscrit, comme nous le verrons plus loin, dans la logique de don et de contre-don dont les mécanismes ont été exposés par l'anthropologue Marcel Mauss<sup>6</sup>.

Nous abordons dans le troisième chapitre l'un des secteurs fondamentaux au sein duquel la compagnie et certains de ses dirigeants agissent en tant que « bienfaiteurs », soit la question de l'éducation et plus spécifiquement de l'enseignement technique. Aussi, parallèlement à l'étude des actions de mécénat de SWPC envers les écoles et plus précisément de l'Institut technique, nous observons l'épineuse question de la ségrégation ethno-culturelle mentionnée par quelques auteurs. De plus, l'étude des périodiques locaux et plus précisément du journal hebdomadaire *L'Écho du Saint-Maurice* nous pousse à nous questionner sur le rôle joué par ces médias au sein de la cité. Ils forment en quelque sorte une tribune publique où échangent certains acteurs<sup>7</sup> au vu de toute la population sur des enjeux en débat dans la cité. En conclusion, nous abordons la manière dont cette institution qu'est l'École Technique, fondée grâce à l'engagement financier considérable

---

<sup>6</sup> Nous traiterons plus loin de l'analyse du don faite par Marcel Mauss. Voir Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », Article originalement publié dans *l'Année Sociologique*, seconde série (1923), 1923-1924, Édition électronique par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, 17 février 2002, p. 1-106.

<sup>7</sup> Compagnie, Direction de l'École technique, Conseil de ville, Commission scolaire, acteurs religieux et même certains représentants de la population).

de J.-E. Aldred, l'un des premiers présidents du groupe Shawinigan, accueille également certaines œuvres de bienfaisance, dont la Young Men's Christian Association (YMCA) et une campagne en faveur des bienfaits du lait sur la santé. De plus, ce chapitre pose les prémices d'une analyse plus approfondie au chapitre IV relative à l'enseignement des mesures d'hygiène.

Enfin, le quatrième chapitre est consacré aux moyens utilisés par la compagnie afin de pénétrer dans les foyers des résidents de la ville par le canal de l'éducation sanitaire. Ce chapitre expose cette situation à travers les relations entre différents acteurs locaux, mais également les liens tissés avec certaines instances provinciales comme le Conseil d'Hygiène de la Province de Québec (CHPQ), groupe avec lequel la compagnie collabore étroitement. Si dans le cas de l'éducation les relations entre la compagnie et le conseil de ville semblent converger dans une même direction, il en va autrement en ce qui a trait au domaine de la santé puisque la compagnie va régulièrement pallier les défaillances de la municipalité concernant à la mise en place de mesures visant à améliorer les conditions d'hygiène de la ville et de ses habitants. Nous traitons également dans ce chapitre de l'implication de la compagnie dans l'évolution institutionnelle du système hospitalier qui fut largement dirigé par Shawinigan Water & Power Co. Finalement, nous soulevons la question de l'implication de la compagnie dans l'éducation sanitaire de la population de la ville. Bref, ce mémoire porte ainsi sur un sujet qui n'a été étudié que timidement au Québec, soit les activités de mécénat industriel et la participation active des industriels dans certaines œuvres philanthropiques dans le tissu urbain en développement. Nous constatons que ces activités étaient très présentes dans l'espace médiatique local et se sont rapidement implantées comme fait social<sup>8</sup> au sein de

---

<sup>8</sup> Dans *Les règles de la méthode sociologique*, Émile Durkheim explique la notion de fait social comme suit : « Mais, en réalité, il y a dans toute société un groupe déterminé de phénomènes qui se distinguent par des caractères tranchés de ceux qu'étudient les autres sciences de la nature. Quand je m'acquiesce de ma tâche de frère, d'époux ou de citoyen, quand j'exécute les engagements que j'ai contractés, je remplis des devoirs qui sont définis, en dehors de moi et de mes actes, dans le droit et dans les mœurs. Alors même qu'ils sont d'accord avec mes sentiments propres et que j'en sens intérieurement la réalité, celle-ci ne laisse pas d'être objective ; car ce n'est pas moi qui ai fait, mais je les ai reçus par l'éducation. [...] Non seulement ce type de conduite ou de pensée sont extérieurs à l'individu, mais ils sont doués d'une puissance impérative et coercitive en vertu de laquelle ils s'imposent à lui, qu'il le veuille ou non. [...] Voilà donc un ordre de faits qui présentent des caractères très spéciaux : ils consistent en des manières d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu, et qui sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel ils s'imposent à lui. Par suite, ils ne sauraient se confondre avec les phénomènes organiques, puisqu'ils consistent en représentation et en action ; ni avec les phénomènes psychiques, lesquels n'ont d'existence que dans la conscience individuelle et par elle. Ils constituent donc une espèce nouvelle et c'est à eux que doit être

la société shawiniganaise. Notre étude expose la mise en place des mécanismes structurant les activités de mécénat industriel pratiquées par le groupe Shawinigan.

---

donnée et réservée la qualification de *sociaux*. ». Voir Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion, 2009, p.45-47.

## Chapitre I

### **Mécénat industriel, philanthropie privée et ville industrielle : historiographie, problématique, sources et méthodologie**

Nous entendons dans ce premier chapitre préciser les principales orientations de notre recherche et soulever les questions à l'origine de ce mémoire. L'histoire du mécénat industriel au Québec étant un objet de recherche plutôt récent, cela nous a poussé à aborder l'étude de cas du groupe Shawinigan Water and Power Co. en nous basant sur diverses études portant sur Shawinigan Falls comme ville d'industries<sup>9</sup>, mais également sur d'autres cas de villes de compagnies. En ce sens, nous verrons comment la présente étude se positionne au carrefour de différents champs de recherches historiques, dont l'histoire des villes d'industries, celles des mouvements de bienfaisance, mais plus précisément l'histoire du mécénat de compagnie au Québec.

Nous utilisons au sein de cette étude le terme de mécénat industriel afin de qualifier les actions de don et d'implication du groupe industriel vis-à-vis de la ville naissante de Shawinigan Falls<sup>10</sup>. Toutefois, si les termes de philanthrope et de philanthropie apparaissent également au sein de cette étude, c'est qu'ils définissent une action de don associé au mécénat<sup>11</sup>. La période 1899 à 1930 apparaît comme un moment clé pour l'étude des actions de mécénat du groupe Shawinigan puisque c'est durant cette période que la ville de Shawinigan Falls se développe et devient un jalon industriel important de la province. Du coup, l'on assiste à une multiplication des actions de mécénat industriel venant du groupe industriel durant les trois premières décennies du XX<sup>e</sup>, menant à un progressif essoufflement à la suite de la crise de 1929. Pour clore le présent chapitre, nous abordons la question des sources et leur utilisation qui ont permis

---

<sup>9</sup> Dans le cas de Shawinigan Falls, nous parlons d'une ville d'industries, car bien qu'elle soit à l'origine principalement le produit de SWPC, il demeure que de nombreuses industries ont modelé le paysage urbain de la ville et ont fortement influencé son développement.

<sup>10</sup> Pour une définition plus approfondie du mécénat industriel voir la présentation faite en page 9. Voir également sur la définition et les types de mécénats Nicolas Simon, *Le mécénat, valeur actuelle : quand la société peut compter sur l'entreprise*, Paris, Guallimard, 2009, 207 p. ; Jean-Pierre Allinne, *La culture au risque du marché, le mécénat face à ses acteurs*, Paris, Harmattan, 2010, 223 p. ; François Debieesse. *Le mécénat*, Paris, Presses universitaires de France, 2007, 127 p.

<sup>11</sup> Bien qu'il soit possible de penser la compagnie comme un individu moral, nous attachons davantage la notion de philanthrope à celle des dirigeants et cadres qui se sont impliqués à titre personnel, et ce, de différentes manières.

de mener à bien cette étude. Cependant, il est à noter qu'afin de faciliter la lecture, nous avons privilégié d'énoncer les principales sources utilisées au début de chaque chapitre. Ce faisant, les sources présentées dans le présent chapitre forment une vue d'ensemble du corpus de sources utilisées.

## 1.1 Problématique et hypothèse

L'étude des actions bienveillantes<sup>12</sup> de la compagnie fondatrice à l'égard de la municipalité de Shawinigan s'amorce par l'analyse et la catégorisation des actions menées par la compagnie au sein de la ville de Shawinigan Falls et par l'observation des perceptions qu'elles suscitent dans l'espace et le discours publics. Ainsi, nous espérons déterminer l'ampleur et les limites de l'implication de la SWPC dans la sphère sociale et mettre en lumière la progressive mise en place d'un mécanisme social structurant l'interconnexion de différents acteurs locaux<sup>13</sup>. Cette interconnexion se manifeste entre autres par la prise de position à l'endroit de certaines actions menées par la compagnie et parfois perçues comme de l'ingérence.

L'examen des actions de mécénat industriel et de philanthropie privée exercées par les grands représentants du groupe Shawinigan nous poussera à nous questionner sur les formes qu'empruntent les mécanismes sociaux structurant cette pratique. Ce faisant, nous avons tenté de mettre en évidence les rapports s'articulant entre les différents protagonistes et acteurs sociaux engagés dans l'action de don et de réciprocité. Cette analyse nous permettra d'exposer la manière dont cette pratique oriente le développement social et économique de la ville de Shawinigan Falls au cours de ses premières décennies, soit de 1901 à 1930. Ainsi, nous nous intéressons aux structures régissant le phénomène

---

<sup>12</sup> Jean-Marie Fecteau, *La liberté du pauvre : sur la régulation du crime et de la pauvreté au XIXe siècle québécois*, Montréal, VLB éditeur, 2004, 455 p.; Stéphane Gagnon et François Jarrige, « Les trois âges du paternalisme. Cantines et alimentation ouvrière au Creusot (1860-1960) », *Le mouvement Social*, vol. 247 no. 2 (2014), p. 27-45. ; Henri Jorda, « Du paternalisme au managerialisme: Les entreprises en quête de responsabilité sociale », *Innovation*, vol.1 no. 29 (2009), p. 149-168. ; Neil White, « Creating Community: Industrial Paternalism and Town Planning in Corner Brook, Newfoundland, 1923–1955 », *Urban History Review*, vol. 32 no. 2 (2004), p. 45-58.

<sup>13</sup> Parmi les protagonistes qui prennent part à ce mécanisme social nous pouvons penser aux ouvriers de la SWPC, mais également des autres compagnies comme la Belgo, la Northern Aluminium Company, la Shawinigan Carbide, etc., aux diverses compagnies de la ville, à la mairie, aux acteurs religieux, aux gens de professions, aux cadres et dirigeants de la compagnie, etc.

ritualisé du don dans la pratique du mécénat industriel en l’observant comme un fait social total<sup>14</sup> imbriqué au sein des structures sociales municipales. Nous utilisons ici cette l’expression dans le sens anthropologique repris de Marcel Mauss dans son *Essai sur le Don* dans lequel il explique que le commerce, les échanges et les activités économiques ne peuvent être dissociés des autres sphères de la société. Le mécénat industriel apparaît ainsi comme un phénomène d’ordre économique prenant la forme d’un accord tacite où le don de la compagnie se doit d’être accompagné d’un contre don provenant d’acteurs municipaux<sup>15</sup>. En d’autres mots, il s’agit d’un phénomène caressant toutes les sphères de la vie sociale. Cette approche apparaît des plus logiques puisque les actions de mécénat du groupe SWPC affectent, du centre vers la périphérie, toutes les sphères de la société shawiniganaise<sup>16</sup>. D’autres sous-questions ont également orienté le processus de recherche et d’analyse. Quelle place occupe la ségrégation ethnoculturelle dans les mécanismes régissant les actions de mécénat du groupe industriel ? Ces actions ont-elles une incidence sur les rapports entre les différents groupes ethnoculturels en présence sur le territoire, ainsi qu’entre les différents acteurs municipaux ? Ainsi, nous désirions comprendre comment a évolué la nature des relations entre la compagnie fondatrice et le conseil de ville durant la période à l’étude et quel fut l’impact des actions de mécénat de la compagnie SWPC dans la vie de la population.

L’hypothèse qui servira de fil conducteur à cette étude suggère que dès 1901, la compagnie de production et de distribution d’électricité Shawinigan Water and Power Co. s’inscrit dans une tradition de mécénat de compagnie introduite au Québec par la pénétration de réseaux internationaux d’idées et de mouvements à caractère philanthropique<sup>17</sup>. C’est dans cette logique que SWPC contribue à structurer l’espace urbain et à mettre en œuvre des mesures d’assistance, des institutions et des infrastructures qui favorisent l’émergence et le développement du patrimoine matériel et immatériel de la ville. Elle le fait comme nous le verrons plus loin dans une logique de

---

<sup>14</sup> Jean Cazeneuve, « MAUSS Marcel – (1872-1950) », *Encyclopaedia Universalis* [En ligne], consulté le 19 mai 2017, URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/marcel-mauss/2-le-phenomene-social-total/>

<sup>15</sup> Nous entendons ici aussi bien la mairie que les habitants de la ville.

<sup>16</sup> Ces actions touchent dans les faits aussi bien la sphère sociale que politique, religieuse, économique, etc.

<sup>17</sup> Voir Pierre-Yves Saunier, « Les régimes circulatoires du domaine social 1800-1940 : projets et ingénierie de la convergence et de la différence », *Genèses*, vol. 71, n° 2, 2008, p. 4-25. ; Ludovic Tournès, « La fondation Rockefeller et la naissance de l’universalisme philanthropique américain », *Critique internationale*, vol.35 no. 2 (2007), p. 173-197. ; Aline Charles, et Thomas Wien, « Le Québec entre histoire connectée et histoire Transnationale », *Globe*, vol.14 no.2 (2011), p. 199-221.

réciprocité tacite, en se positionnant en situation d'autorité dans la société civile shawiniganaise. Or, si le mécénat industriel conçu dans un cadre humanitaire et social apparaît avant tout comme un acte de communication à double fonction, soit manifester la volonté d'une entreprise de pallier les différents besoins de la cité et projeter de la compagnie une image bonifiée en faisant parler d'elle de manière à valoriser son rôle social<sup>18</sup>, notre analyse des actions de la compagnie nécessite d'inventorier ces réalisations. Par ailleurs, il importe de procéder à leur catégorisation, et ce, afin d'éclairer les intentions des acteurs industriels impliqués. Notre analyse est construite ainsi autour de trois pôles importants des actions de mécénat du groupe Shawinigan, soit la participation à l'élaboration du paysage bâti de la ville et la structuration de l'espace urbain, l'implication dans le domaine de l'éducation et finalement la promotion de l'éducation sanitaire et le financement et la prise en charge du paysage hospitalier de la ville.

## 1.2 Entre histoire industrielle et histoire sociale : l'historiographie de la bienfaisance et des villes d'industries

Cette étude se positionne au carrefour de l'histoire des villes d'industries et celle des mouvements de bienfaisance, mais elle concerne plus précisément l'histoire du mécénat de compagnie. Dans un article paru en 2011<sup>19</sup>, des chercheurs affiliés au département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal ont exposé le fait qu'aucune synthèse n'a été produite à ce jour en ce qui a trait à l'histoire des mouvements philanthropiques au Québec et au Canada<sup>20</sup>. Cependant, le manque de synthèse sur le sujet ne signifie en aucun cas l'absence d'études rigoureuses traitant sous différents angles la question de l'assistance, de la bienfaisance et de l'acte de don.

---

<sup>18</sup> Ariane Fournier, *Pratique du mécénat humanitaire et social : de la B.A. à la communication-partage*, Paris, Eyrolles, 1993, p. 7-13.

<sup>19</sup> Jean-Marc Fontan, Benoît Lévesque et Mathieu Charbonneau, « Les fondations privées québécoises : un champ de recherche émergent. », *Lien social et Politiques*, vol. 65 (2011), p. 43-64.

<sup>20</sup>Fontan, Lévesque et Charbonneau, *op cit*, p. 43.

### 1.2.1 Les mouvements philanthropiques au Québec et au Canada, une histoire en chantier

Au cours des années 1970-1980, les historiens du courant de la « Nouvelle Histoire<sup>21</sup> » s'intéressent à de nouveaux champs historiques tels que l'histoire culturelle et l'histoire sociale<sup>22</sup>. C'est dans cette foulée de production d'histoire sociale que se développa timidement l'intérêt de certains chercheurs pour l'étude de l'assistance et de la philanthropie. Or, il faudra attendre le milieu des années 1980 pour que certains historiens produisent les premières études plus synthétiques relatives à ce secteur de recherches<sup>23</sup>. C'est d'ailleurs dans ce courant que s'inscrit Jean-Marie Fecteau, l'une des figures marquantes au sein de ce champ, dont les recherches relatives à l'histoire des institutions d'assistance et de régulation sociale se structurèrent autour du domaine de l'enfance et de l'Église, deux axes majeurs sur lesquels repose son œuvre historique<sup>24</sup>. L'une des caractéristiques de ceux qui ont fait l'histoire de l'assistance et de la philanthropie est qu'ils ont rarement pensé et étudié le phénomène comme tel, mais ont préféré l'analyser par l'entremise de domaines d'étude connexes. Ainsi, c'est sous l'angle de la charité, de l'institutionnalisation, de la prise en charge, de l'association philanthropique, de la pauvreté, des mouvements féministes, que fut étudié le champ de l'assistance, ce qui démontre toute la complexité de ce champ aux frontières poreuses<sup>25</sup>. Cela soulève le fait, comme le mentionne Louise Bienvenue, que « l'histoire de « l'assistance » se nomme rarement comme telle. ».

---

<sup>21</sup> Martin Petitclerc, « Notre maître le passé ? Le projet critique de l'histoire sociale et l'émergence d'une nouvelle sensibilité historiographique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 63, n° 1 (2009), p. 83-113.

<sup>22</sup> Paula S. Fass, « Cultural History/Social History. Some Reflections on a Continuing Dialogue », *Journal of Social History*, 37, 1 (2003), p. 39.

<sup>23</sup> Louise Bienvenue, « Pierres grises et mauvaise conscience. Essai historiographique sur le rôle de l'Église catholique dans l'assistance au Québec », *Études d'histoire religieuse*, vol. 69 (2003), p. 9-28.

<sup>24</sup> Louise Bienvenue, « L'Église et l'enfance dans les écrits de Jean-Marie Fecteau (1949-2012) », *Bulletin d'histoire politique*, Des marges et des normes, volume 25, numéro 1 (2016), p. 53-67; Jean-Marie Fecteau, « Un cas de force majeure : le développement des mesures d'assistance publique à Montréal au tournant du siècle », *Lien social et Politiques*, vol. 33 (1995), p.107-113; Jean-Marie Fecteau, *La liberté du pauvre : sur la régulation du crime et de la pauvreté au XIX<sup>e</sup> siècle québécois*, Montréal, VLB éditeur, 2004, 455 p.

<sup>25</sup> Bienvenue, « Pierres grises et mauvaise conscience [...] », *loc.cit.*, p. 12. Sur l'émergence du courant du contrôle social voir également Robert Castell, « De l'intégration sociale à l'éclatement du social : l'émergence, l'apogée et le départ à la retraite du contrôle social », *Revue internationale d'action communautaire*, vol.20 (1988), p. 67-78.

## 1.2.2 L'histoire de la philanthropie au cœur de l'histoire sociale

Quatre grands courants sont associés au champ de l'assistance, lui-même régulièrement relié au champ de la philanthropie. Globalement, le déploiement de l'histoire de l'assistance se situe dans les années 1960-1970 alors que se développe le courant du « contrôle social »<sup>26</sup> en opposition au « courant libéral » qui prédominait jusqu'alors. Empreint d'un discours beaucoup plus critique, le courant du « contrôle social » réfute la vision optimiste et progressiste exaltée par la vision libérale, et ce, par l'intermédiaire d'études axées sur l'enfermement<sup>27</sup>. À cet effet, *l'Histoire de la folie à l'âge classique* du philosophe français Michel Foucault<sup>28</sup> et *Asylums* du sociologue et linguiste d'origine canadienne Erving Goffman<sup>29</sup>, ouvrages parus tous deux en 1961, demeurent des études phares de cette tendance historiographique<sup>30</sup>. Gagnant rapidement en popularité, ce courant prend place au moment même où la voie de pensée marxiste s'impose dans les sciences sociales<sup>31</sup>. Les études menées au sein de ce courant tendent à affirmer la volonté de domination des masses populaires par l'élite, sous-jacente à l'établissement d'institutions et d'associations à caractère philanthropique<sup>32</sup>. En ce sens, les nombreuses publications de ce courant mirent en perspective le système de régulation sociale développé par les classes dominantes par l'intermédiaire des institutions charitables.

Si notre étude ne s'inscrit pas dans ce courant spécifiquement, ce cadre d'analyse sera néanmoins sollicité dans la mesure où l'une des facettes de notre recherche consiste à mettre en lumière la question de l'acte de don philanthropique et de son contre don

---

<sup>26</sup> Plusieurs auteurs se sont produits sur cette question, comme le rappelle Bienvenue, « Pierres grises et mauvaise conscience [...] », *loc.cit.*, p. 15.

<sup>27</sup> Pour une analyse détaillée du courant de « contrôle social » ainsi que de la thématique de l'enfermement, voir Jean-Marie Fecteau, « L'enfermement comme panacée. Sur l'institution de l'assistance au Québec, 1840-1921 », dans Pedro Fraile, *Régulation et gouvernance. Le contrôle des populations et du territoire en Europe et au Canada. Une perspective historique*, Barcelone, Publications de la Universitat de Barcelona, 2001, p. 183-193.

<sup>28</sup> Michel Foucault, *Folie et déraison; histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon, 1961, 673 p., Coll.: Civilisation d'hier et aujourd'hui; Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, 318 p.

<sup>29</sup> Erving Goffman, *Asylums: essays on the social situation of mental patients and other inmates*, Garden City (New York), Anchor Books, 1961, 386 p.

<sup>30</sup> Robert Castell, « De l'intégration sociale [...] », *op.cit.*, p.70.

<sup>31</sup> Louise Bienvenue, « Pierres grises et mauvaise conscience [...] », *op.cit.*, p. 15.

<sup>32</sup> Louise Bienvenue, « Pierres grises et mauvaise conscience [...] », *op.cit.*, p. 15.

immatériel<sup>33</sup>. Dès 1767, le débat sur le don et sa réciprocité est amorcé par les philosophes utilitaristes. L'un de ces philosophes, l'abbé Pluquet, proposa pour la première fois l'idée d'un système relationnel ritualisé et contractuel entre les acteurs y participant et impliquant l'action de donner, de recevoir et de rendre<sup>34</sup>. Cette relation sera par la suite étudiée par Marcel Mauss dans son *Essai sur le don*<sup>35</sup> dans lequel il expose le fait que le don institue un échange et définit certaines relations sociales. Le don et le contre don d'après Mauss apparaît comme le « contrat fondateur » des liens sociaux. Dans cette logique, si d'une part le donneur se voit octroyer une forme d'honneur émanant directement de son geste, par ailleurs le receveur doit rendre au donneur ou à d'autres individus sociaux un équivalent de ce qu'il a reçu. Cette forme ritualisée de don et de réciprocité est ce qui, selon Mauss, permet d'appartenir à la société<sup>36</sup>.

Dans les années 1980, alors que la critique des systèmes d'interprétation du courant du « contrôle social » devient de plus en plus sévère, un nouveau courant s'y juxtapose et favorise une approche axée sur l'individu comme acteur central au sein de l'assistance. En éclairant le cas des assistés, ce courant avait pour objectif d'illustrer les libertés d'initiatives des « clients » des institutions d'assistance. Les assistés étaient perçus comme des acteurs à part entière au sein du système d'assistance et non plus comme des protagonistes subissant le quasi-assujettissement des classes dominantes<sup>37</sup>. Ces premières manifestations apparaissent comme les préludes annonçant le courant « interactionniste » aussi nommé des « régulations sociales » dont les bases théoriques sont mises en place à la fin des années 1980. Alors que les études inspirées par la notion de «

---

<sup>33</sup> Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », Article originalement publié dans *l'Année Sociologique*, seconde série (1923), 1923-1924, Édition électronique par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, 17 février 2002, p. 1-106.

<sup>34</sup> Comme l'explique Cohen. Yolande Cohen, « Les philanthropies : genre, religion et politique », ch. 1 de *Femmes philanthropes. Catholiques, protestantes et juives dans les organisations caritatives au Québec, 1880-1945*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2010, p.15- 34.

<sup>35</sup> Marcel Mauss, *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, Presses universitaires de France, 2007, 248 p.

<sup>36</sup> Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », Article originalement publié dans *l'Année Sociologique*, seconde série (1923), 1923-1924, Édition électronique par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, 17 février 2002, p. 1-106.

<sup>37</sup> La notion de classe dominante recouvre l'élite de la société (bourgeoisie industrielle, d'affaire, politique, etc.); voir à cet effet Jean-Marie Fecteau, « L'enfermement comme panacée [...] », *loc.cit.* p. 183-193; Robert F. Arnove, *Philanthropy and Cultural Imperialism. The Foundations at Home and Abroad*, Boston, G. K. Hall, 1980, 473 p. ou encore Donald Fischer, *Fundamental Development of the Social Sciences: Rockefeller Philanthropy and the Social Sciences Research Council*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1993, 360 p.

contrôle social » se situaient dans un cadre d'analyse très étroit, appliqué soit aux institutions d'assistance en général, soit à des institutions spécifiques telles que les orphelinats ou les asiles, l'originalité de ce nouveau courant reste l'approche plus englobante dans laquelle il s'inscrit<sup>38</sup>. Ce courant met en perspective les interactions et les relations entre les différents acteurs dans le but d'analyser les structures et le fonctionnement des associations caritatives et philanthropiques<sup>39</sup>.

Notre étude s'inscrit donc à la jonction des courants du « contrôle social » et des « régulations sociales », dans la mesure où nous entendons mettre en relation les différents acteurs sociaux de la ville de Shawinigan Falls par l'entremise des activités philanthropiques menées par la SWPC. Compte tenu de notre problématique, nous ne cherchons pas à répondre à la question de savoir si les actions à caractère philanthropique de la compagnie s'inscrivent ou non dans une logique de lutte de classes, mais nous souhaitons néanmoins mettre en évidence les rapports de force s'articulant entre les différents protagonistes afin de mieux connaître les mécanismes opérant au sein de cette pratique sociale qu'est le mécénat industriel. Bref, notre étude s'inscrit dans un cadre territorial restreint, soit à l'échelle municipale, mais suffisamment large pour déterminer les relations entre les différents acteurs sociaux engagés dans l'action philanthropique.

Comme l'expose Martin Gorsky, les courants historiques liés au champ de la philanthropie ne se distinguent pas de ceux de l'assistance que nous venons d'évoquer<sup>40</sup>. Un premier courant, situé dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, étudia le phénomène de la philanthropie selon un cadre d'analyse territorial, et ce, en adoptant une approche libérale dite « Whig » structurée autour d'une vision de progrès et de modernité de la société. Plusieurs chercheurs, dont Kirkman Gray<sup>41</sup>, Margaret Simey's<sup>42</sup> ou encore

---

<sup>38</sup> Louise Bienvenue, « Pierres grises et mauvaise conscience [...] », *loc.cit.*, p. 15.

<sup>39</sup> Voir à cet effet, Jean-Marie Fecteau, *La liberté du pauvre, op.cit.*, 455 p.; voir également en ce sens Jean-Marie Fecteau et Janice Harvey, dir., *La régulation sociale entre l'acteur et l'institution : pour une problématique historique de l'interaction*, Sainte-Foy (Québec), Presses de l'Université du Québec, 2005, 601 p., Coll. : Pratiques et politiques sociales et économiques.

<sup>40</sup> Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy: Charity and Society in Nineteenth-Century Bristol*, Woodbridge, The Boydell Press, 1999, p. 1-12, Coll.: Studies in history.

<sup>41</sup> Benjamin Kirkman, GRAY, *A history of English philanthropy: From Dissolution of the Monasteries to the Taking Census*, Kessinger Publishing, 2010 (1905), 318 p.

<sup>42</sup> Margaret Simey, « Charity rediscovered: a study of philanthropic effort in nineteenth-century Liverpool », dans Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, Woodbridge, The Boydell Press, 1999, p. 2.

l'historien américain Wilbur Kitchener Jordan<sup>43</sup> ont exposé que les actions des bienfaiteurs philanthropes s'inscrivaient dans une logique d'obtention d'un idéal social fondé sur les valeurs de la société libérale. Ce premier courant fut suivi d'un second instauré par la « Nouvelle Histoire sociale » dans les années 1960-1970. Cependant, comme l'expose Gorsky, bien qu'il soit tentant d'attribuer à la logique marxiste le développement du courant du « contrôle social », les historiens non-marxistes ont également perçu les rapports de pouvoir, de domination et d'autorité ainsi que le système de régulation sociale qui se retrouvent au sein des associations philanthropiques. Au sein de ce courant, certains historiens pensèrent le phénomène dans une logique issue de la sociologie, c'est-à-dire dans une perspective de réciprocité<sup>44</sup>, ce qui mena à l'émergence d'un nouveau courant mettant l'accent sur l'interconnexion entre les différents groupes sociaux à travers les associations philanthropiques. Bref, c'est sous cet angle que nombre d'études et même des plus récentes ont abordé le champ de la philanthropie<sup>45</sup>.

La philanthropie apparaît donc comme un champ historique en construction qui tend à devenir de plus en plus autonome face au champ de l'assistance duquel il découle. L'intérêt pour l'étude du champ de la philanthropie s'est principalement inscrit, à ce jour, dans une perspective territoriale nationale. Cependant, cette dimension du domaine social mériterait, comme l'a mentionné Pierre-Yves Saunier, un examen sortant des cadres étatiques par une approche dite transnationale<sup>46</sup>. Ce type d'approche permet une analyse plus précise de certains aspects, tels que les influences, la circulation des idées et les connexions entre les acteurs civils, ce que ne permet pas une approche s'inscrivant dans une perspective locale ou nationale. Bien que notre étude

---

<sup>43</sup> Wilbur Kitchener Jordan, « Philanthropy in England, 1480-1660 », dans Martin, Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, Woodbridge, The Boydell Press, 1999, p. 2-4.

<sup>44</sup> Concept largement étudié dans le domaine de la sociologie, le thème de la réciprocité du don a influencé un bon nombre d'historiens dans leurs études sur la philanthropie. Cette théorie de la réciprocité, construite par Marcel Mauss dans son *Essais sur le don*, est également reprise par le philosophe et sociologue allemand Georg Simmel, dans l'analyse qu'il fait de la pauvreté. Simmel caractérise alors les indigents comme un groupe social non pas différencié par le manque de biens matériels, mais par la relation d'assistance à laquelle ils sont sujets. Voir Georg Simmel, « The poor », Kurt H. Wolff, ed., *The sociology of Georg Simmel*, Glencoe, Free Press, 1950, 445 p. Voir également sur le concept sociologique de réciprocité l'étude de Marcel Hénaff, « Mauss et l'invention de la réciprocité », *Revue du MAUSS*, vol.2 n° 36 (2010), p. 71-86.

<sup>45</sup> David, Thomas, Alix Heiniger et Felix Bühlmann, « Geneva's philanthropists around 1900: a field made of distinctive but interconnected social groups », *Continuity and Change*, vol. 31, no 1, 2016, p. 127-159.

<sup>46</sup> Pierre-Yves Saunier, « Les régimes circulatoires du domaine social 1800-1940 : projets et ingénierie de la convergence et de la différence », *Genèses*, vol. 71, n° 2, 2008, p. 4-25.

s'inscrive dans une perspective d'histoire locale, elle bénéficie de l'éclairage de l'approche transnationale afin d'identifier les régimes circulatoires des idées et modèles<sup>47</sup> qui ont influencé les actions de la SWPC. Ce type d'études favorise la mise en lumière des influences de certains mouvements dans l'espace occidental tel que le *City beautiful movement*. Finalement, mentionnons que ce champ a été largement exploré sous l'angle des grands hommes philanthropes<sup>48</sup>, des grandes associations ou des fondations dites « rockfelleriennes »<sup>49</sup>. Les études relatives à cette approche s'inscrivent régulièrement dans une perspective d'histoire des entreprises (*business history*)<sup>50</sup>. L'une des caractéristiques typiquement associées à ce courant est qu'il prend souvent la forme d'une biographie. Le cas d'Alfred Bader en est un exemple<sup>51</sup>. Quant à l'étude des grandes fondations et associations philanthropiques, elle s'effectue principalement sous trois angles : dans un cadre national, dans une logique comparative ou comme l'expose Pierre-Yves Saunier, dans une perspective transnationale<sup>52</sup>.

Bref, les champs de l'assistance et de la philanthropie se sont articulés jusqu'à ce jour autour de grands thèmes qui ne cessent de faire couler beaucoup d'encre, tels que l'Église, les rapports entre Église et État, l'institutionnalisation, l'enfance, les associations et les mouvements féministes. Peu d'études, sinon aucune à notre connaissance, se sont penchées directement sur la grande industrie comme acteur philanthrope dans l'espace spatio-temporel visé par notre recherche<sup>53</sup>. À l'exception de ces quelques rares études

---

<sup>47</sup> Pierre-Yves Saunier, « Les régimes circulatoires du domaine social 1800-1940 : projets et ingénierie de la convergence et de la différence », *op.cit.*, p. 13-16.

<sup>48</sup> Alfred, Bader, *Alfred Bader Adventures of a Chemist Collector*, Londres, George Weidenfeld & Nicolson Limited, 1995, 288p.

<sup>49</sup> Saunier, *loc.cit.*, p. 20.; voir également à cet effet : Giuliana Gemelli (ed.), *The Ford Foundation and Europe (1950s-1970s): Cross-Fertilization in Social Sciences and Management*, Bruxelles, European Interuniversity Press, 1998, 442 p.; Jeffrey D. Brison, *Rockefeller, Carnegie, and Canada : American philanthropy and the arts and letters in Canada*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2005, 281 p.

<sup>50</sup> David L., Seim, *Rockefeller Philanthropy and Modern Social Science*, Londres, Pickering & Chatto, 2013, 265 p.

<sup>51</sup> Alfred Bader fut un riche homme de science et homme d'affaires de l'industrie chimique du XX<sup>e</sup> siècle dont l'action philanthropique réside dans les donations importantes en terme monétaire, mais également en termes d'œuvres d'art qu'il versa à l'Université Queen's à Toronto.

<sup>52</sup> Pierre-Yves Saunier et Ludovic Tournès, « Philanthropies croisées : a joint venture in public health at Lyon (1917-1940) », *French History*, Volume 23, no 2 (2009), p. 216-240. Sur le rôle des fondations philanthropiques, voir également Jean-Marc Fontan, Peter R. Elson et Sylvain Lefèvre, (dir.), *Les fondations philanthropiques : de nouveaux acteurs politiques?*, Québec (Québec), Presses de l'Université du Québec, 2017, 351 p.

<sup>53</sup> Bien entendu, certaines études ont pu échapper jusqu'à présent à notre regard, notamment celles qui s'inscriraient dans un cadre spatio-temporel différent de celui concerné par notre étude. Cependant, comme nous le verrons ultérieurement, il est possible de noter au sein d'analyses relatives à certaines villes-minières ou villes-mines européennes l'émergence d'une approche axée davantage sur les accomplissements de la compagnie ainsi que sur son rôle dans le développement de l'espace urbain.

traitant d'histoire très contemporaine, les actions philanthropiques des grands industriels n'ont, d'après nos recherches, été abordées que de manière superficielle en explorant la dimension économique, politique ou les dynamiques sociales au sein des villes d'industries québécoises. Or, si la dimension de la philanthropie industrielle en elle-même a fait l'objet de peu d'études historiques au Québec, relevant pour le moment principalement des sciences économiques, il en est autrement en ce qui a trait aux études européennes. Alors qu'au Québec ce phénomène est étudié de manière très contemporaine, soit la fin du XX<sup>e</sup> et le début du XXI<sup>e</sup> siècle<sup>54</sup>, en Europe plusieurs auteurs, venant d'horizons les plus divers des sciences sociales (sociologues, archéologues, historiens) se sont intéressés dès la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle au concept de « mécénat de compagnie »<sup>55</sup>.

Comme l'exprime Philippe Morel, le mécénat n'est pas une pratique sociale récente puisque cet acte de communication tire ses origines de l'Antiquité<sup>56</sup>. Or, si certains se sont penchés sur l'émergence et les premiers balbutiements de cette forme spécifique de mécénat durant la révolution industrielle et son évolution jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, d'autres ont exploré plus en profondeur la dimension de paternalisme industriel, comme pratique philanthropique ambiguë, dont l'apparition remonte au début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>57</sup>. Le mécénat industriel conçu dans un cadre humanitaire et social a également été étudié comme un acte de communication, et ce, dans la mesure où l'acte gratuit et charitable ne relèverait ni de la volonté première ni de la vocation d'une entreprise<sup>58</sup>. Dans

---

<sup>54</sup> Carole Chouinard, « Considerations in Corporate Giving », *The Philanthropist*, vol.21, n° 4 (2009), p. 297-310.; Karen Hamilton, « Savoir, pouvoir et standpoint institutionnel : L'impact de la philanthropie minière sur la production du savoir dans les universités canadiennes », Mémoire de maîtrise en Droit international, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2014, 212 p.

<sup>55</sup> François Debiesse, *Le mécénat*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007, 127 p.; Christine Blondel, « Investissement à long terme et capitalisme familial », *Revue d'économie financière*, vol. 108, n° 4 (2012), p. 57-68.

<sup>56</sup> Philippe Morel, *Parrainage, mécénat et fondations d'entreprise*, Paris, Vuibert, 2009, p. 51. Sur la distinction des appellations d'acte de bienfaisance héritées de l'Antiquité, on peut également consulter Mathieu Charbonneau, « Revue de littérature et périodisation de l'histoire moderne des fondations philanthropiques en Europe et aux États-Unis : Les cinq âges d'or de la philanthropie », *Les Cahiers du CRISES*, n° ET1114 (2012), 74 p., Coll. : Études théoriques.

<sup>57</sup> Henri Jorda, « Du paternalisme au managerialisme : les entreprises en quête de responsabilité sociale », *Innovations*, vol. 29 n° 1 (2009), p. 149-168.; voir également à cet effet : Thierry Hommel, « Paternalisme et RSE : continuités et discontinuités de deux modes d'organisation industrielle », *Entreprises et histoire*, vol. 45 n° 4 (2006), p. 20-38.

<sup>58</sup> Philippe Morel, *Parrainage, mécénat et fondations d'entreprise*, Paris, Vuibert, 2009, p. 51; Ariane Fournier, *Pratique du mécénat humanitaire [...]*, op.cit., p. 6.

l'optique définie par Ariane Fournier, il s'agirait d'« [...] un outil de gestion stratégique qui allie le geste de la solidarité à la parole de la communication pour donner vie à l'image de l'entreprise, grâce à une communication subtile et atypique <sup>59</sup>». Cet acte de communication institutionnelle remplirait une double fonction : manifester la volonté d'une entreprise de pallier les différents besoins de la cité et projeter de la compagnie une image bonifiée en faisant parler d'elle, et ce, en valorisant son rôle social<sup>60</sup>. Or, c'est principalement sous cet angle d'approche que nous étudierons le cas de la SWPC, ce qui nous amènera à produire un inventaire des interventions de la compagnie suivi d'une catégorisation de ces dernières. Bref, l'histoire du mécénat de compagnie s'est principalement articulée à ce jour autour de deux grands axes, soit d'une part les stratégies d'entreprises<sup>61</sup> (communication) et d'autre part l'aspect organisationnel (patronage)<sup>62</sup>.

Notre étude permettra en ce sens de déblayer un nouvel axe de recherche dans le champ de la philanthropie, tout en reprenant des cadres analytiques déjà développés depuis les années 1960-1970. Comme l'ont mentionné certains sociologues, tel que Jean-Marc Fontan, malgré l'ancienneté du phénomène, il existe de fortes lacunes en ce qui a trait aux connaissances relatives aux fondations philanthropiques québécoise et canadienne<sup>63</sup>. Notre étude se veut en ce sens une contribution visant à éclairer une dimension particulière du champ de la philanthropie, le mécénat industriel. Cependant, comme nous l'avons mentionné précédemment, notre approche de ce phénomène ne se positionne pas dans un courant précis, mais s'articule au sein de plusieurs. Cette juxtaposition de plusieurs courants<sup>64</sup> est possible dans la mesure où ce champ d'études est encore en construction. Comme plusieurs historiens québécois l'ont fait remarquer

---

<sup>59</sup> Ariane Fournier, *Pratique du mécénat humanitaire* [...], *op.cit.*, p. 6.

<sup>60</sup> Ariane Fournier, *Pratique du mécénat humanitaire* [...], *op.cit.*, p. 7-13.

<sup>61</sup> James E. Austin, « Strategic collaboration between nonprofits and businesses », *Nonprofit and Voluntary Sector Quarterly*, vol. 29 n° 1(2000), p. 69-97. Voir également à cet effet Philippe Boistel, « Le mécénat : nouvelles ambitions stratégiques », *Communication & Organisation*, vol. 42 n° 2 (2013), p. 245-264.

<sup>62</sup> Arthur Gautier, « Le mécénat d'entreprise en France. Histoire et perspectives », *Revue française de gestion*, vol. 4 no°249 (2015), p. 13-32.

<sup>63</sup> Jean-Marc Fontan, Benoît Lévesque et Mathieu Charbonneau, « Les fondations privées québécoises : un champ de recherche émergent », *Lien social et politiques*, no° 65 (2011), p.43-64.

<sup>64</sup>Ceux du « contrôle social » et des « régulations sociales » en particulier.

dans leurs études<sup>65</sup>, la juxtaposition de différents cadres analytiques permet le tissage d'une histoire plus holistique de l'assistance<sup>66</sup>.

### 1.2.3 Champs historiques des villes d'industrie et de l'histoire urbaine

Les villes d'industries apparaissent au regard de certains observateurs comme un phénomène présent à l'échelle mondiale. Elles sont désignées sous la plume des chercheurs sous différentes appellations qui ne désignent pas *de facto* une ville en soit. Elles apparaissent régulièrement plus restrictives : *single enterprise communities*, *coke town*, *mill towns*, *factory villages*, « enclaves », ou encore « villes-mines »<sup>67</sup>, pour les villes mono-industrielles, alors que les villes de compagnies sont nommées en France « cités ouvrières » ou « villes usines », en Allemagne, *Arbeitersiedlungen* (lotissement ou quartier), et communément dans le monde anglophone *company towns*<sup>68</sup>.

Les spécificités entre les différentes formes que prirent les villes d'industries furent analysées dans les années 1980 sous l'angle de l'histoire architecturale et urbaine. Véritable guide intellectuel pour quiconque désire étudier les villes de compagnies, l'ouvrage de l'historien américain John S. Garner, *The model company town: urban design through private enterprise in nineteenth-century New England*, demeure encore à

---

<sup>65</sup> Nous pensons ici à Jean-Marie Fecteau ainsi qu'à Yolande Cohen. Voir également à cet effet le mémoire de Janice Harvey, « Upper Class Reaction to poverty in Mid-Nineteenth Century Montreal : A protestant Example. », Mémoire, McGill University, Montréal, 1978, 219 p.; Jean-Marie Fecteau et Janice Harvey dir., *La régulation sociale [...], op.cit.*, 601 p.

<sup>66</sup> Louise, Bienvenue, « Pierres grises et mauvaise conscience [...] », *op. cit.*, p. 15.

<sup>67</sup> Certaines études menées sur des cas de villes minières européennes apparaissent particulièrement révélatrices pour notre propos dans la mesure où les compagnies minières durent faire face aux mêmes problèmes que la SWPC, soit pourvoir en logements et en services de nouvelles agglomérations dépendantes de la production locale. L'apparition de ces villes façonnées *in extenso* s'inscrit dans un système dit paternaliste, étant donné l'influence importante du patron sur tous les aspects de la vie de ses employés. Si dans certains cas le caractère urbain souffre de lacunes importantes, d'autres comme le cas étudié par Renaud Aulagner de la cité de Beaulieu à Toulon, montrent le rôle d'urbaniste joué par la compagnie qui fait de la ville-minière une ville jardins. Simon Edelblutte, « Les villes-mines paternalistes », *Mineurs du monde : mémoires de mines*, <http://fresques.ina.fr/memoires-de-mines/parcours/0008/les-villes-mines-paternalistes.html>, consulté le 17 mars 2018; Renaud Aulagner, *Cités minières Cités jardins le logement des mineurs par la Compagnie RMF (1875-1945)*, Hillsborough Street (Raleigh), 2010, 216 p., Coll. : LLB.SCIENC.HUM; Sylvie Daviet, *Industrie, culture, territoire*, Paris, Harmattan, 2005, 208 p.; Rémy Butler, *Le logement social en France, 1815-1981 : de la cité ouvrière au grand ensemble*, Paris, La Découverte / Maspero, 1983, 200 p., Coll. : FM / Fondations. ; Marcel Smets, *L'avènement de la cité-jardin en Belgique : histoire de l'habitat social en Belgique de 1830 à 1930*, Bruxelles, édition P. Mardaga, 1977, 223 p.

<sup>68</sup> Marcelo J. Borges et Susana B. Torres, *Company Towns: Concepts, Historiography, and Approaches*, Saint-Martin (États-Unis), Palgrave Macmillan, 2012, p.1.

ce jour une référence incontournable en la matière<sup>69</sup>. Bien que les travaux de Garner ne soient pas les premiers traitant de la structuration des *company towns* aux États-Unis, en Europe de l'Ouest et en Amérique latine<sup>70</sup>, ils inspirèrent de nombreuses études. Les résultats de ces études tendent à démontrer que les villes de compagnies prennent différentes formes selon le lieu, le contexte, l'époque et l'implication de la compagnie dans le paysage urbain<sup>71</sup>. Plus récemment, l'histoire des *company towns* s'est articulée autour de la relation entre ces villes et l'économie capitaliste<sup>72</sup>.

Au Québec, un premier courant prit naissance, tout comme aux États-Unis, dans les années 1960-1970. Il abordait le champ historiographique des villes d'industries sous l'angle des processus d'industrialisation et d'urbanisation. Cependant, contrairement aux études rédigées sous la plume des historiens américains, les études québécoises relatives à ce champ s'inscrivent dans un courant analysant les structures socio-économiques dans un cadre restreint, soit local, soit régional<sup>73</sup>. L'intérêt principal d'une telle approche régionale est de faire ressortir les particularismes régionaux en transposant d'une étude à l'autre un modèle d'analyse des mécanismes d'urbanisation et d'industrialisation<sup>74</sup>. Si cela est vrai pour le Québec, d'excellentes études sortant du cadre d'analyse socio-économique et mettant l'accent sur les différents protagonistes sociaux ont été publiées relativement à des villes d'industries (au sens large du terme) canadiennes<sup>75</sup>. En ce sens, plusieurs études menées depuis les années 1980 tendent à démontrer les mutations qui

---

<sup>69</sup> John S., Garner, *The model company town: urban design through private enterprise in nineteenth-century New England*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1984, 288 p.

<sup>70</sup> James B., Allen, *The Company Town in the American West*, Oklahoma, The University of Oklahoma Press, 1966, 205 p.

<sup>71</sup> Margaret Crawford, *Building the workingman's paradise: the design of American company towns*, New York, Verso, 1995, p. 2.

<sup>72</sup> Hardy Green, *The Company Town: The Industrial Edens and Satanic Mills That Shaped the American Economy*, New-York, Basic Books, 2010, 248 p.

<sup>73</sup> Nous pouvons penser au mémoire de Marcot Gilbert qui a produit une excellente étude sur le développement économique de la ville monoindustrielle de Thetford Mines. Marco Gilbert, « Diversification d'une économie monoindustrielle : le cas de Thetford Mines entre 1910 et 1980 », Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2001, 228 p. ; À cet effet, la synthèse de Dickinson et Young sur l'histoire socio-économique produite à la fin des années 1980 apparaît comme le point culminant de ce courant dans lequel l'histoire des villes d'industries prend place. John A. Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 2014 (1988), 486 p.

<sup>74</sup> Chloé Ouellet-Riendeau, « Les Princes de Sorel » : *analyse du rôle de la famille Simard dans le développement de la ville de Sorel (1909-1965)* », Mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2017, 149 p.

<sup>75</sup> Voir à cet effet Neil White, « Creating Community: Industrial Paternalism and Town Planning in Corner Brook, Newfoundland, 1923-1955 », *Urban History Review*, vol. 32 no 2 (2004), p.45-58 ; Robert Robson, « Flin Flon: A Study of Company-Community Relations in a Single Enterprise Community », *Urban History Review*, vol.12 no 3 (1984), p. 29-43.

s'opèrent au sein des structures municipales au début du XX<sup>e</sup> siècle, alors que le libéralisme économique et le capitalisme industriel atteignent leur paroxysme<sup>76</sup>. L'étude de Josée E. Iguartua qui, dans son analyse du fief de l'aluminium au Québec, en l'occurrence Arvida, examine dans une perspective économique le rôle des industriels dans le développement de la ville en omettant la dimension sociale, en constitue un prototype<sup>77</sup>. Ce type d'analyse socio-économique minimisant le rôle de l'acteur est également perceptible à travers les études menées par René Hardy<sup>78</sup>, Normand Brouillette<sup>79</sup>, Pierre Lanthier<sup>80</sup> et Claude Bellavance<sup>81</sup> sur la région mauricienne ou le cas de Shawinigan Falls.

Ainsi, ces études pionnières tendent à démontrer une implication essentiellement économique des industriels dans le développement municipal. Notre contribution, si modeste soit-elle, s'inscrit dans une logique de complémentarité vis-à-vis de ces monuments de l'histoire régionale mauricienne, et ce, dans la mesure où les différents acteurs sociaux impliqués dans le rituel de l'acte de don philanthropique sont au cœur de notre analyse. Finalement, il ne se trouve pas encore d'ouvrage de synthèse rendant compte des différentes réalités régionales et des différents modèles de développement et de structuration de l'espace urbain dans l'historiographie québécoise. Si l'on note un certain retard, voire même un vide historiographique en la matière en ce qui a trait à l'histoire sociale des villes d'industries québécoises, quelques études menées depuis les années 1980 en Europe, aux États-Unis et dans les autres provinces canadiennes sont inspirantes. Ces études examinent sous différents angles les structures qui régissent

---

<sup>76</sup> Dickinson et Young, *op. cit.*, p. 280.; Serge Courville, *Le Québec. Genèses et mutations du territoire. Synthèse de géographie historique*, Québec, PUL, 2000. 508 p.

<sup>77</sup> Josée E. Iguartua, *Arvida au Saguenay. Naissance d'une ville industrielle*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1996, 288 p. Voir aussi dans le même courant l'étude de Dany Côté, *Riverbend : splendeur et déclin d'une ville de compagnie*, Alma, Québec, éd. Société d'histoire du Lac-Saint-Jean, 1994, 232 p. ; Denys Chabot, *Le village minier de Bourlamaque*, Québec, éd. Culture, communications et condition féminine Québec, 2009, 43 p.

<sup>78</sup> René Hardy et Normand Séguin, *Histoire de la Mauricie*, Québec (Sainte-Foy), Institut québécois de recherche sur la culture, 2004, 1137p.

<sup>79</sup> Claude Bellavance, « Le patronat de la grande entreprise en Mauricie, 1900-1950 », Mémoire de maîtrise, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1983, p. 149.; Claude, Bellavance, *Shawinigan Water and Power, 1898-1963*, Montréal, Boréal, 1994, 446 p.

<sup>80</sup> Pierre Lanthier, « Stratégie industrielle et développement régional : le cas de la Mauricie au XX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 37 n°1 (1983), p. 3-19. ; Pierre Lanthier, et Normand Brouillette, « Shawinigan Falls de 1898 à 1930 : l'émergence d'une ville industrielle au sein du monde rural ». *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, vol. 19 no. 1 (1990), p. 42-55.

<sup>81</sup> Normand Brouillette, « Le rôle de la Shawinigan Water and Power Co. dans la structuration de l'espace urbain shawiniganais, 1898-1921 », *Cahiers de géographie du Québec*, Vol.34 no° 92 (1990), p. 197-208.

l'établissement et le développement des villes d'industrie en plus d'exposer les relations sociales qui s'établissent au sein de ces entités urbaines.

#### 1.2.4 L'histoire du développement urbain et économique d'une ville d'industrie : le cas de Shawinigan Falls

Comme ce fut le cas pour plusieurs régions du Québec, l'histoire de Shawinigan est avant les années 1970-1980 produite par des historiens amateurs qui écrivent une histoire à caractère anecdotique de la municipalité<sup>82</sup>. C'est le cas de Fabien Larochelle qui, en 1976, produit un récit historique dans la foulée des fêtes entourant les 75 ans de la ville<sup>83</sup>. Ce n'est qu'au milieu des années 1980 que certains historiens se penchèrent sur l'histoire de la ville de Shawinigan et principalement dans la perspective mentionnée précédemment d'histoire socio-économique. Ces recherches se structurèrent autour d'un partenariat entre l'Université du Québec à Trois-Rivières et Hydro-Québec en poursuivant l'objectif de documenter l'histoire industrielle de la ville de Shawinigan, et ce, dans le but de créer un centre d'interprétation de l'industrie comme institution muséale<sup>84</sup>. Ce projet allait d'ailleurs voir le jour en 1997 avec l'ouverture de la Cité de l'énergie. Bref, les études portant sur la ville de Shawinigan Falls comme bastion industriel québécois furent nombreuses entre 1980 et 1990, année où l'on constate un essoufflement des travaux<sup>85</sup>.

Bref, les champs de l'histoire des villes d'industrie et l'histoire urbaine se sont principalement articulés dans les années 1970-1980 autour d'une approche socio-économique. Jusqu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle, l'analyse des villes de compagnies québécoises a surtout éclairé les particularismes régionaux, tout en mettant en scène des

---

<sup>82</sup> Gérard Filteau, *L'épopée de Shawinigan*, Shawinigan Falls, Guertin & Gignac, 1944, 415 p.

<sup>83</sup> Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975*, Shawinigan, éd. Shawinigan : F. Larochelle, 1976, 747 p.

<sup>84</sup> Normand Séguin, René Hardy, Pierre Lanthier, Claude Bellavance, dir., Groupe de recherche sur la Mauricie, Université du Québec à Trois-Rivières, *Shawinigan : Genèse d'une croissance industrielle au début du XX<sup>e</sup> siècle*, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1985, 61 p.

<sup>85</sup> Voir aussi à cet effet François Guérard et Guy Trépanier, « Shawinigan : une ville née de l'industrie », *Continuité*, Vol. 30 (1986), pp. 37-39. ; Normand Brouillette, « Le développement industriel d'une région du proche hinterland québécois : La Mauricie 1900-1975 », thèse de doctorat, Montréal, Université McGill, 1983, 381 p. ; René Verrette, *Les idéologies de développement régional : le cas de la Mauricie, 1850-1950*, Sainte-Foy [Québec], Presses de l'Université Laval, 1999, 375 p. ; Mario Lachance, « Shawinigan Falls de 1898 à 1921 : formation d'une ville et contrôle de l'espace foncier par la Shawinigan Water and Power ». Mémoire de maîtrise, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1990, 62 p.

acteurs dont le rôle social ne se résumait qu'à une fonction économique. Cependant, de récents travaux dont ceux de Maude Roux-Pratte<sup>86</sup> ou plus récemment de Chloé Ouellet-Riendeau<sup>87</sup> tendent à donner une place plus importante aux acteurs industriels au sein des villes industrielles. Notre projet s'inscrit donc comme une contribution au sein de ce courant où l'individu et les acteurs sociaux sont au cœur de la recherche. Nous reprenons en ce sens le cadre d'analyse socio-économique, mais en utilisant la sphère économique comme outil afin d'analyser les mécanismes que le don philanthropique génère au sein des villes d'industries, comme l'illustre les perspectives historiographiques décrites précédemment. En poursuivant l'objectif d'illustrer le phénomène de mécénat industriel par l'étude du cas de la SWPC, dont les actions jouèrent un rôle moteur dans le développement de la municipalité de Shawinigan Falls durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ce bilan nous permet d'ores et déjà de définir notre cadre analytique. Il juxtapose une approche socio-économique du sujet mettant l'accent sur l'acteur social dans un cadre géographique limité à la municipalité. Les actes de mécénat industriel de la SWPC sont analysés dans les prochains chapitres principalement à travers deux courants complémentaires de l'histoire de l'assistance et de la philanthropie, soit le courant du « contrôle social » et celui des « régulations sociales ». Le croisement de ces deux courants permet, à notre avis, une analyse plus fine du phénomène selon laquelle le don philanthropique est perçu dans une logique de réciprocité. Don et contre-don entraînent l'apparition d'un mécanisme social structurant l'interconnexion de différents acteurs (compagnies, masses populaires, acteurs municipaux, etc.). Finalement, bien que l'historiographie en lien avec notre étude soit actuellement en construction, quelques-unes des études mentionnées dans ce bilan illustrent les lacunes à combler au sein de l'historiographie québécoise en ce qui a trait au champ de l'histoire des pratiques de mécénat industriel au Québec.

---

<sup>86</sup> Maude Roux-Pratte, « Les élites drummondvilloises et la crise des années 1930 : une étroite collaboration autour de l'assistance aux chômeurs », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 58, No 2 (2004), p. 217-244.

<sup>87</sup> Chloé Ouellet-Riendeau, « Les Princes de Sorel » : analyse du rôle de la famille Simard dans le développement de la ville de Sorel (1909-1965) », *op. cit.* 149 p.

### 1.3 Des sources éclectiques, témoignage de visions asymétriques des actes de don et de mécénat de SWPC

Afin de traiter des actions de mécénat industriel menées par la compagnie Shawinigan Water and Power au sein de la société shawiniganaise, nous avons eu recours à un corpus de sources des plus variées, de provenances diverses ainsi que destinées à différents publics. Cependant, nous avons privilégié les sources dont la distribution était publique, dont les journaux locaux, ainsi que les « fascicules de propagande » émis à certains moments clés du développement de la SWPC afin de mettre en valeur son image en illustrant ses réalisations. Nous avons écarté le dépouillement des journaux publiés par l'entreprise, soit *Le Shawinigan Journal* ainsi que *Le Bulletin* puisqu'ils sortent du cadre temporel appposé à cette étude. Cependant, comme l'a brillamment démontré Claudine Drolet, ces périodiques donnent le ton aux mesures à tendance paternaliste menées par la compagnie pour la période 1945-1963<sup>88</sup>. L'analyse du corpus de sources est ici exposée en trois sous-sections distinctes et regroupée selon leur type, les destinataires et leur rôle dans l'étude. Cette diversité des sources a permis, dans un premier temps, d'obtenir une vue d'ensemble quasi holistique du phénomène de mécénat industriel et d'autre part, d'effectuer une analyse de contenu dont les résultats ont été croisés de manière à contourner les limites de certaines sources. Ainsi, la catégorisation de notre corpus passe d'abord par le regroupement de sources permettant d'éclairer les intentions de la SWPC ainsi que les perceptions qu'elle suscite vis-à-vis son implication comme personne morale de premier ordre et mécène dans la société civile shawiniganaise. Dans un deuxième temps, nous discuterons des sources témoignant de l'opinion des différents acteurs externes à la compagnie face aux actions de cette dernière et finalement, des sources complémentaires qui permirent de recouper les informations recueillies dans les deux autres catégories en plus d'apporter davantage de précisions et d'approfondir notre analyse.

Les informations recueillies dans les fascicules, brochures et livrets produits par la compagnie apparaissent complémentaires à celles recueillies dans les journaux afin de rendre compte de la vision de la SWPC. Ces fascicules souvent produits à des moments clés de l'histoire de la compagnie soulignent les grands accomplissements de cette

---

<sup>88</sup> Claudine Drolet, « Shawiniganaise et travailleuses : Les employées de bureau de la Shawinigan Water, 1945-1963 », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2010, p. 34-35.

dernière durant une période donnée. Ces documents se retrouvent aux Services des archives d'Hydro-Québec à Montréal et prennent place dans le fonds F1, soit le fonds Shawinigan Water and Power. Parmi ces publications mentionnons une brochure de 20 pages intitulée : *Initiative industrielle à l'échelon municipal* (F1 108-300/1150), un livre : *Twenty-five years of progress* (F1108-300/1168), qui fait 63 pages avec illustrations et cartes, publié en 1927, ou encore des documents produits pour le 50<sup>e</sup> anniversaire de fondation dans la ville en 1948, *50 years of achievements 1898-1948* (F1 108-300/1192), contenant deux documents, un livre et le rapport annuel de la compagnie. Ces fascicules exposent régulièrement le rôle joué par la SWPC dans l'épanouissement social et matériel de la cité de Shawinigan. Dépouillée de manière exhaustive, cette source permet également d'éclairer l'apport de la compagnie dans le tissu urbain et d'identifier les intentions derrière ses actions. En effet, la dimension du mécénat industriel est clairement visible dans certains documents, tels que l'apport financier dans la création du Shawinigan Hospital dans *The Shawinigan Water and Power Company ; Its Property and Plant Shawinigan Falls Canada*<sup>89</sup>, produit par le bureau exécutif de Montréal en date du 31 mars 1910, ou encore la création de l'Institut technique, relevé dans un livret de 1915 et intitulé : *Shawinigan Technical Institute, 1914-1915* (F1 108-300/1168).

Pour le XX<sup>e</sup> siècle, les journaux locaux permettent d'observer les actions de mécénat industriel d'après la vision d'acteurs externes à la compagnie puisqu'ils sont extrêmement répandus dans les foyers québécois. Témoinnant de cela, Jean de Bonville estime à 89% le nombre de foyers de la province de Québec qui se procurait un périodique en 1941<sup>90</sup>. Considérant leur large diffusion dans la population ainsi que leur ton et les sujets adaptés au public local, les périodiques shawiniganais offrent une voie d'accès pour cerner les perceptions qu'avait la population face aux actions à caractère philanthropique de la SWPC. Le périodique central pour mener notre analyse est *L'Écho du Saint-Maurice*, publié entre 1915 et 1971, et présent sous format numérique sur la plateforme BAnQ numérique<sup>91</sup>. L'avantage qu'offre cette plateforme pour notre étude est la

---

<sup>89</sup> Shawinigan Water and Power Company, *The Shawinigan Water and Power Company; Its Property and Plant Shawinigan Falls Canada*, Montréal, Executive Office Montreal, p.48.

<sup>90</sup> Jean de Bonville, *Les quotidiens montréalais de 1945 à 1985 : morphologie et contenu*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995, p. 17.

<sup>91</sup> Pour mener à bien cette étude la section « Revues et journaux québécois numérisés par BAnQ » nous a permis d'élargir nos recherches grâce à la recherche plein texte qu'il est possible d'effectuer au sein d'un voir plusieurs périodiques simultanément.

recherche plein texte qu'il possible d'effectuer au sein du périodique. Ainsi, nous avons ciblé à l'aide de termes clés tels que Shawinigan Water and Power, Institut technique, École technique, Aldred, Shawinigan Falls General Hospital etc., les éléments qui nous apparaissent les plus pertinents pour notre analyse. Fondé à Shawinigan en 1915 par le journaliste et imprimeur Elzéar Dallaire (fervent nationaliste), *L'Écho du Saint-Maurice* est un hebdomadaire couvrant l'actualité locale de Shawinigan ainsi que certaines municipalités éventuellement annexées à celle-ci (2002)<sup>92</sup>. Notre intérêt pour ce périodique vient de ses nombreuses prises de positions sur des sujets divers et notamment certaines initiatives de la SWPC. Autre avantage pour nous, ce périodique porte un intérêt marqué aux affaires municipales<sup>93</sup>. Tiré déjà à 750 exemplaires en 1916, ce nombre augmente à 1960 en 1940 et à 4982 à la veille de l'étatisation en 1960. Ce périodique est finalement acheté en 1971 et devient *l'Hebdo du St-Maurice*<sup>94</sup>. Bien sûr, afin de compléter les informations présentes dans ce périodique, d'autres journaux locaux ont été utilisés, mais peu sont aussi représentatifs et couvrent une aussi grande période que *L'Écho du Saint-Maurice*. Ceux-ci ont permis de compléter les informations recueillies dans *l'Écho du Saint-Maurice*. Finalement, nous avons également utilisé la fonction de recherche plein texte afin d'obtenir des renseignements complémentaires ainsi que le témoignage d'une vision extérieure relative aux actions de mécénat pratiquées par le groupe SWPC.

Afin de documenter les chapitres portant sur l'enseignement technique ainsi que sur la promotion de la santé publique, nous avons dépouillé de nombreux fonds de Bibliothèque archives nationales du Québec (BAnQ). Tout d'abord, le fonds P87 (Fabien Larochelle) présent à BAnQ Trois-Rivières nous a permis d'examiner le livre des minutes du Shawinigan Technical Institute. Cette source est l'une des plus riches de notre corpus relatif à la forte implication de SWPC et de plusieurs de ses dirigeants dans le développement de l'École technique de Shawinigan. Par ailleurs, afin de documenter notre chapitre portant la promotion de l'hygiène publique et le partenariat qui se met en place entre le groupe SWPC et le Conseil d'hygiène de la province de Québec, nous avons examiné le fonds Conseil d'hygiène de la province de Québec E88 présent à BAnQ

---

<sup>92</sup> André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, Québec. Presse de l'Université Laval, 1982, Vol. V, p. 131-133.

<sup>93</sup> Jean Blanchette, *Histoire de la presse hebdomadaire au Québec, Mauricie, Centre-du-Québec*, Montréal, Hebdo-Québec, 2008, p.21-25.

<sup>94</sup> Collection Archives de la ville de Shawinigan, *Hebdo du Saint-Maurice, 75<sup>e</sup> anniversaire*, Shawinigan, 30 octobre 1989.

Québec. La recherche au sein de ce fonds a été facilitée par l'excellente description au contenant présente sur la plateforme Pistard. Cette description nous a permis de cibler au sein des contenants les interventions d'inspecteurs publics au sein de la ville de Shawinigan Falls, ainsi que les mentions de SWPC dans les rapports émis par ces derniers.

#### 1.4 Stratégie et méthode de recherche : l'analyse de contenu

« Choisir de mener une analyse de contenu, c'est reconnaître la signification sociale de la communication, et des médias. <sup>95</sup>»

Jean de Bonville

Aux balbutiements de notre méthode se trouve la catégorisation des actions à caractère philanthropique et de mécénat industriel. D'emblée, il s'agit ici de deux catégories d'actions complètement différentes : la première relève de l'action charitable ou bienveillante alors que la seconde s'inscrit dans une logique de communication qui se manifeste sous différentes formes. Selon la définition du Larousse, la notion de philanthrope est liée à l'exercice de la bienfaisance, qui consiste à améliorer la condition matérielle et morale des hommes et qui agit de façon désintéressée<sup>96</sup>. Sur le plan de la terminologie économique et financière, le mécénat se définit comme étant le soutien matériel apporté, sans contrepartie directe de la part du bénéficiaire, à une œuvre, une construction, une organisation ou à une personne, et ce, pour l'exercice d'activité d'intérêt général<sup>97</sup>. Ainsi, le financement de l'École technique de Shawinigan par SWPC apparaît comme une action relevant de mécénat industriel. D'un autre côté, l'importante donation du président du groupe SWPC, John Edward Aldred, qui permit la création de l'institution, relèverait davantage de la philanthropie. Afin de construire ces deux échantillons et pour analyser nos sources de manière efficace, nous avons opté pour la méthode qui semble la plus appropriée, soit l'analyse de contenu. Selon cette méthode, le chercheur préétablit certaines catégories porteuses de sens pour son analyse future, qui encadreront la recherche et faciliteront le classement des données recueillies<sup>98</sup>. En ce sens,

---

<sup>95</sup> Jean de Bonville, *L'analyse de contenu des médias : De la problématique au traitement statistique*, Bruxelles, De boeck & Larcier, 2006, p. 14.

<sup>96</sup> Dictionnaires de français Larousse, Philanthrope, [En ligne], <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/philanthrope/60238>, page consultée le 3 février 2018

<sup>97</sup> François Debiesse, *Le mécénat*, Paris, Presses universitaires de France, 2007, p. 9.

<sup>98</sup> Jean de Bonville, *L'analyse de contenu des médias : De la problématique au traitement statistique*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 2006, p. 168-176.

nous avons arrêté notre choix sur le modèle mixte proposé par René l'Écuyer, et ce, dans la mesure où ce modèle permet une certaine souplesse puisque le chercheur assume la perméabilité de ses catégories. Selon le modèle mixte, les catégories ne sont pas fixes et immuables, car tout au long de la recherche, le chercheur se permet d'ajouter ou de supprimer, selon ses résultats, des catégories<sup>99</sup>.

**Tableau 1**  
**Les types de mécénat à l'étude**

| Thèmes                | Exemples   |
|-----------------------|--|
| Mécénat humanitaire   | Subvention attribuée pour la construction du Shawinigan General Hospital. Transport des enfants trifluviens, susceptibles d'être contaminés par la tuberculose, par train vers le Lac-à-la-Tortue par une compagnie filière de la Shawinigan Water, soit la Three Rivers Traction.               |
| Mécénat de compétence | L'éducation (Création d'un institut technique). La compagnie met à la disposition de la ville certains de ses employés qualifiés afin de pourvoir à certains manques de la municipalité naissante.   |
| Mécénat culturel      | Certaines sources laissent à penser que la compagnie favorise la mixité ethnoreligieuse par divers moyens. Par exemple, la création d'une école technique permet à d'autres groupes sociaux que la communauté anglophone d'avoir accès à des postes de cadres une fois les compétences acquises. |
| Mécénat artistique    | L'aménagement paysager à proximité des centrales hydro-électriques et l'architecture des centrales.  |

<sup>99</sup> René l'Écuyer, « L'analyse de contenu : notion et étapes », dans *Les méthodes de la recherche qualitative*, sous la dir. de Jean-Pierre Deslaurier, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 1987, p. 56.

Ainsi, afin de catégoriser les différentes actions de bienfaisance de la compagnie SWPC, nous avons procédé à une analyse au cas par cas des actions en les classant d'abord dans de grandes catégories et en tentant de les identifier par la suite selon leur intention sous-jacente. Ainsi, nous avons opté pour une analyse qualitative qui constitue le cœur de notre étude et qui se manifeste entre autres par une analyse de discours, au sein des textes qui composent notre corpus de sources, autour de quelques mots porteurs de sens dont la portée est relative à chacun des textes à l'étude<sup>100</sup>. Notre objectif était de définir, par l'étude du vocabulaire utilisé, la position des différents acteurs face aux actions de la SWPC dans le tissu urbain. Ce faisant, cela nous a permis d'éclairer les actions de mécénat industriel et de philanthropie dans le tissu social de la cité. Comme mentionné précédemment, nous avons utilisé la recherche plein texte de la plateforme BANQ numérique afin de cibler les articles les plus pertinents à notre analyse. Du coup, la collecte de nos sources provenant de périodiques s'est faite de manière ciblée et a nécessité plusieurs opérations afin de construire une banque de données complète pour chaque thème abordé dans cette étude. Selon la terminologie de Jean de Bonville, nous avons réalisé un échantillonnage complexe puisque sa réalisation a demandé plusieurs opérations successives afin de constituer le corpus final<sup>101</sup>. Afin de juger de la pertinence des sources présentes dans les journaux, nous avons utilisé la théorie ( $Mv = E + T + P$ ), soit la formule de mise en valeur dans la presse quotidienne proposée par Jean de Bonville<sup>102</sup>. Bref, afin de circonscrire notre recherche, nous avons porté notre regard sur certaines catégories d'action bien précises, soit le mécénat culturel, le mécénat

---

<sup>100</sup> Jacques Guilhaumou, « Le corpus en analyse de discours : perspective historique », *Corpus* 1 (2002), <http://corpus.revues.org/8>, mis en ligne le 15 décembre 2003, consulté le 4 février 2018.

<sup>101</sup> Jean de Bonville, *op.cit.*, p.108

<sup>102</sup> Selon cette théorie, la mise en valeur d'un texte serait en fonction de son emplacement (E) dans le périodique, du titrage (T) et finalement de la présentation (P). Voir Jean de Bonville, *op.cit.*, p.108

environnemental, le mécénat humanitaire<sup>103</sup>, le mécénat artistique, le mécénat de compétences ainsi que la fondation d'entreprises<sup>104</sup>.

**Tableau 2 : Catégories d'actions de mécénat à l'étude**

| Thèmes                           | Exemples   | Sources   |
|----------------------------------|--|---|
| La santé                         | Subvention attribuée pour la construction du Shawinigan General Hospital   | Services des archives d'Hydro-Québec fonds Shawinigan Water and Power Co.   |
| L'aménagement du paysage urbain  | Création d'une filiale Shawinigan Arena  | <i>L'Écho du Saint-Maurice</i>  |
| Contribution en période de crise | Transport des enfants trifluviens, susceptibles d'être contaminés par la tuberculose, par une compagnie filiale de la Shawinigan Water, soit la Three Rivers Traction. | « Ouverture d'une colonie de vacances dans la Banlieue de Trois-Rivières », <i>Le Nouvelliste</i> , édition du 3 octobre 1950, p. 22. |
| Promotion de l'hygiène publique  | Collaboration avec le CHPQ   | Fonds Conseil d'hygiène de la province de Québec (E88).   |
| L'éducation                      | Création d'une école technique   | BAnQ Trois-Rivières, Fonds Fabien Larochelle (P87).   |

<sup>103</sup> Le mécénat humanitaire vise avant tout à associer l'image institutionnelle de la compagnie avec un acte d'intérêt général dont la finalité sous-jacente est d'illustrer l'insertion de l'entreprise dans la sphère sociale en entreprenant certaines actions se détachant de sa fonction première c'est-à-dire produire des profits.; Sylvère Piquet et Jean-Michel Tobelem, « Les enjeux du mécénat culturel et humanitaire », *Revue française de gestion*, vol. 8 no° 167 (2006), p. 49-64.; voir également à cet effet, Alfred Dupont Chandler, *La main visible des managers. Une analyse historique*, Paris, Economica, 1988. 635 p.; sur la dimension de contrôle qu'apporte le mécénat de compagnie voir, Boltanski Luc et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, 971 p.; P. Rajan Varadarajan et Anil Ménon, « Cause related Marketing: A Coalignment of Marketing Strategy and Corporate Philanthropy », *Journal of Marketing*, vol. 52 (1988), p. 58-74.

<sup>104</sup> Philippe Morel, *Parrainage, mécénat et fondations d'entreprise*, Paris, Vuibert, 2009, p. 51-53.

## Chapitre II

### Établissement et expansion du groupe Shawinigan de 1899 à 1930 : l'avènement du mécénat industriel en Mauricie

Fleuron industriel de la région mauricienne et de la province de Québec durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la compagnie Shawinigan Water and Power Co. est l'un des socles sur lequel s'est construite la société d'État Hydro-Québec. Utilisant les ressources hydrauliques importantes de la région de Shawinigan Falls, cette compagnie génère la ressource à la base de ce que certains qualifient de « seconde révolution industrielle » au Québec à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, soit l'électricité. Ce brusque essor de l'industrialisation résulte d'une vague d'investissements provenant majoritairement de capitaux américains<sup>105</sup>. Il s'agit du développement rapide de la zone qualifiée par certains auteurs « d'hinterland des ressources »<sup>106</sup>, dans le but de tirer profit des ressources naturelles et principalement du potentiel hydraulique des rivières. L'un des nombreux avantages du site de Shawinigan réside dans sa position géographique à mi-chemin entre Québec et Montréal. Bien qu'il s'agisse d'une région non développée avant l'arrivée de SWPC, le site des chutes se trouve entouré d'importants centres de production. La municipalité de Grand'Mère par exemple possède une importante industrie papetière<sup>107</sup> et la ville de Trois-Rivières, le centre administratif de la Mauricie, possède son lot d'industries. Comme l'a brillamment montré Claude Bellavance dans sa thèse sur l'empire industriel du groupe Shawinigan, l'implantation et le développement du patrimoine hydro-électrique au sein du territoire shawiniganais joue un rôle moteur dans l'essor industriel

---

<sup>105</sup> Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963 : Formation et déclin d'un groupe industriel au Québec*, Montréal, Boréal, 1994, p. 40-41.

<sup>106</sup> Normand Brouillette, « Le développement industriel d'une région du proche hinterland québécois : La Mauricie 1900-1975 », Thèse de doctorat, Montréal, Université McGill, 1983, 381 p. ; Janice Harvey, « Upper Class Reaction to Poverty in Mid-Nineteenth Century Montreal: A Protestant Example », Montréal, McGill University, 1978, p.6 ; Claude Bellavance, Normand Brouillette et Pierre Lanthier, « Financement et industrie en Mauricie, 1900-1950 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 40 n°1, (1986), p.33.

<sup>107</sup> Comme le mentionne Jorge Niosi, la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est marqué par une migration vers le nord (Canada) de l'industrie papetière américaine. En 1888, un conglomérat d'investisseurs américain et canadien dont John Forman (immigrant écossais et commerçant montréalais) fonde la compagnie Laurentide Pulp and Paper qui devient rapidement la plus importante firme canadienne de papier journal, et ce, de 1898 (année de fondation de SWPC) à 1919. Un peu à l'image de SWPC, l'histoire de la compagnie Laurentide est extrêmement riche et bien que connaissant des débuts précaires, l'adaptation et la persévérance de ses fondateurs permirent d'établir une industrie prospère jusqu'à sa fermeture le 13 octobre 2014. Pour plus d'information sur la Laurentide

Pulp and Paper, voir Jorge Niosi, « La Laurentide (1887-1928) : pionnière du papier journal au Canada », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 19 no 3, 1975, p. 375-415.

de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au Québec. Si SWPC s'est imposée rapidement, soit en une vingtaine d'années, comme leader dans le secteur de la production et de la distribution d'électricité<sup>108</sup>, il est cependant impossible de n'appréhender ce groupe industriel que par rapport à cette seule activité de production. Groupe multisectoriel, SWPC a rapidement élargi ses actions à des sphères d'activité extrêmement hétéroclites.

Au sein de ce premier chapitre, nous commençons par brosser un portrait du groupe industriel Shawinigan Water and Power Co., de son établissement et de son épanouissement au sein de la ville de Shawinigan Falls. Nous traitons ainsi des conditions dans lesquelles s'établit le groupe industriel sur le territoire mauricien à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous étendons par la suite nos observations à la manière dont la compagnie fondatrice procède afin de structurer le paysage bâti de la ville, et ce, dans le but de le rendre fonctionnel. Nous constatons que si certaines mesures favorisent l'épanouissement structuré de l'activité capitaliste et du cadre industriel de la ville, d'autres mesures se distinguent par leur nature altruiste visant à soutenir une certaine harmonie sociale. Finalement, nous examinons le mécanisme sous-jacent à l'exemption de taxe municipale et scolaire accordée aux compagnies de la ville et plus précisément au groupe Shawinigan. Afin de documenter ce chapitre, nous nous sommes appuyé sur les études portant sur le groupe industriel, sur l'histoire de la ville de Shawinigan et sur un corpus de sources composé de fascicules diffusés à différents moments par le groupe Shawinigan, et finalement sur les publications de périodiques locaux tels que *L'Écho du Saint-Maurice* et *L'Industriel*.

## 2.1 L'implantation du groupe Shawinigan et l'épanouissement des actions de mécénat au sein de la ville naissante

Au commencement de cette grande entreprise, ce fut le potentiel hydro-électrique du site de Shawinigan qui attira le regard d'investisseurs étrangers. Déjà convoité depuis le milieu des années 1880 par des investisseurs trifluviens, le site des chutes de Shawinigan se présente comme un lieu de choix, à qui veut le prendre, pour tous les entrepreneurs désireux d'exploiter cette nouvelle forme d'énergie qu'est l'hydro-électricité. C'est dans ce but ou plus précisément celui de fournir en électricité le système d'éclairage des rues

---

<sup>108</sup> Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963, op. cit.*, p. 8-9.

de la municipalité de Trois-Rivières que la compagnie Shawinigan Electric light and Power Limited voit le jour en 1885. Cette entreprise n'est toutefois pas menée à terme, et ce, du fait de la prise en main des rênes du gouvernement provincial, le 27 mai 1897, par les libéraux de Félix-Gabriel Marchand qui évincent les conservateurs de Edmund James Flynn. Siméon-Napoléon Parent, succédant à Guillaume Alphonse Nantel comme ministre des Terres, Forêts et Pêcheries de la province de Québec possède une vision diamétralement opposée à celle des conservateurs en ce qui a trait à la gestion des ressources naturelles de la province. Il n'entend guère laisser l'exploitation de la ressource hydraulique des chutes de Shawinigan au premier venu. En effet, les libéraux nouvellement arrivés au pouvoir comptent revoir la politique de développement économique de la province en positionnant le potentiel hydraulique au premier plan<sup>109</sup>. Alors que le prix de vente des chutes avait été fixé à une somme dérisoire sous les conservateurs, leur valeur est révisée à la hausse. La mise en vente à l'enchère avec pour valeur initiale 50 000 \$, enlève toute possibilité d'achat à la compagnie Shawinigan Electric Light and Power Limited, du fait d'un manque de capital.

Lors de la vente à l'enchère le 9 septembre 1897, John Joyce, un brasseur bostonnais, dépêche David Russell afin qu'il se porte acquéreur, en son nom, des droits d'exploitation des chutes de Shawinigan. Avec les changements apportés dans les politiques gouvernementales et possédant le brevet d'invention pour la production du carbure de calcium par fusion électrothermique du carbone<sup>110</sup>, Joyce perçoit l'opportunité d'exploiter le potentiel des chutes afin d'approvisionner une industrie électrochimique. Vainqueur à l'enchère et déboursant la somme de 50 100 \$ pour le droit d'exploitation des chutes, Joyce se voit également soumis à de lourdes conditions imposées par le gouvernement. En plus de la somme exigée, l'acquéreur s'engageait à investir un minimum de deux millions de dollars dans les dix-huit mois suivant la concession pour le début de travaux préliminaires d'un complexe hydroélectrique. À cela, le gouvernement ajoutait l'exigence que la compagnie investisse pour quatre millions de dollars de plus dans les 30 mois suivants<sup>111</sup>. Faute de respecter ces conditions, il se gardait le droit d'annuler l'acte de vente. En procédant de la sorte, le gouvernement provincial

---

<sup>109</sup> Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963*, op. cit., p. 42.

<sup>110</sup> Ce procédé électrochimique découvert à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle nécessite, au même titre que l'électrolyse pour l'extraction de l'aluminium de l'alumine, une forte consommation d'énergie électrique.

<sup>111</sup> Jacques Lacoursière, *Shawinigan : cent ans d'histoire : de l'effervescence au renouveau*, Québec, édition des Glanures, 2000, p. 25 et Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963*, op. cit., p. 42.

s'assurait que l'acquéreur entreprenne rapidement des démarches visant à attirer à proximité du site diverses manufactures et industries énergivores pour donner naissance à un nouveau pôle industriel dans la région mauricienne.

Comme le rappelle Claude Bellavance, la production d'électricité à partir de centrales hydrauliques sur une base commerciale est un phénomène nouveau à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>112</sup>. Quelques jours seulement avant que le Conseil privé de Londres ait déposé un verdict positif en ce qui a trait à la compétence des provinces d'exploiter leurs ressources hydrauliques<sup>113</sup>, Joyce s'associa à une coalition d'hommes d'affaires canadiens et américains afin de créer Shawinigan Water and Power Co<sup>114</sup>. Ainsi, la jeune compagnie reçut de Joyce le 9 mai 1898 tous les droits qu'il avait acquis l'année précédente, et ce, en échange d'un dédommagement en actions et en espèces. Cependant, la SWPC se heurtait déjà à une problématique majeure, elle devait acquérir sans tarder les lots adjacents aux chutes afin d'y développer l'espace industriel et urbain qu'elle désirait. C'est dans cette optique qu'elle entame rapidement des négociations avec le cofondateur de la compagnie Laurentide de Grand'Mère, propriétaire foncier de l'espace sur lequel allait s'ériger quelques années plus tard la ville de Shawinigan Falls<sup>115</sup>. En effet, dès le mois de septembre 1898, la compagnie avait entamé des négociations avec John Forman, alors propriétaire d'un lot considérable couronnant les chutes de Shawinigan. Ce n'est cependant qu'en février 1899 qu'un accord entre les deux partis est trouvé et que le lot est acquis par SWPC. Dès lors, l'espace sur lequel se construit la ville de Shawinigan est entièrement pris en charge par la compagnie fondatrice<sup>116</sup>.

---

<sup>112</sup> Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963*, op. cit., p. 41.

<sup>113</sup> Ce verdict fut officialisé le 26 mai 1898. Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963*, op. cit., p. 353.

<sup>114</sup> Parmi les hommes d'affaires américains présents lors de l'assemblée de fondation de la compagnie l'on retrouve, en plus de John Joyce, John Edward Aldred, également originaire de Boston et H.H. Melville. L'on retrouve également deux montréalais, soit B. Shepperd et l'avocat J.N. Greenshields.

<sup>115</sup> Comme le mentionne Claude Bellavance, cette session de lots ne se fit pas sans embuches dans la mesure où Forman affirmait détenir également des droits sur le lit de la rivière Saint-Maurice. Or, cette épineuse question mettait en cause, en plus des principaux protagonistes Forman et SWPC, les deux paliers de gouvernement et devait se régler devant l'appareil juridique. Ne bénéficiant pas du loisir de se lancer dans une longue lutte risquant de bloquer l'évolution du projet Shawinigan durant de nombreuses années, les dirigeants de SWPC durent se plier aux conditions de Forman qui reçut en échange des lots et des droits sur le lit de la rivière : un million de dollars ainsi que 100 actions de SWPC. Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963*, op. cit., p. 44.

<sup>116</sup> Jacques Lacoursière, *Shawinigan : cent ans d'histoire : de l'effervescence au renouveau*, Québec, éd. Des Glanures, 2001, p.25 ; Jean-Marc Carpentier, « La ville électrique : Shawinigan », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, no 48 (1997), p. 19-20.

Le principal défi pour la compagnie naissante est de trouver un nombre suffisant d'industriels intéressés à venir profiter de la proximité d'une installation hydro-électrique d'envergure. Rappelons que cette forme de production à grande échelle d'électricité et le transport d'énergie par courant alternatif polyphasé sur de relativement longues distances, grâce à l'utilisation de lignes à haute tension n'avait fait ses preuves que quelques années plus tôt avec l'établissement, en 1895, de la centrale des chutes du Niagara. Dans ces conditions, les dirigeants de l'entreprise naissante et principalement J. E. Aldred se voient dans l'obligation de trouver rapidement des industriels intéressés à s'établir sur le site afin que la compagnie puisse vendre sa production à des industries à proximité tout en souscrivant aux conditions apposées par le gouvernement. Des négociations sont rapidement entamées avec différentes industries<sup>117</sup>. Malgré un véritable acharnement ce n'est qu'au mois d'août 1899 qu'est signé le premier contrat officialisant l'entente entre SWPC et Pittsburgh Reduction.

Or, ce contrat marque le coup d'envoi du projet Shawinigan, car du fait de son importance, il assure la garantie minimale dont les actionnaires avaient besoin afin d'entamer les travaux d'aménagement du site et de la centrale<sup>118</sup>. D'autres ententes suivront également cette première réussite dont en 1900 avec un syndicat Belge afin d'établir sur le site une industrie papetière (Belgo), et ce, dans la mesure où les négociations entamées en juin 1899 avec la firme Ed. Loyld Ltd. basée en Angleterre n'aboutissent guère<sup>119</sup>. Cependant, ces deux ententes (Northern Aluminium Company<sup>120</sup> et Belgo Canadien Pulp Ltd.) possédaient un désavantage pour la compagnie d'électricité parce que cette dernière ne concède pas dans ces contrats une vente d'énergie électrique,

---

<sup>117</sup> Comme le mentionne Claude Bellavance, un mois seulement suivant la première assemblée des actionnaires de SWPC, J. E. Aldred avait entamé des négociations avec une compagnie papetière, une autre productrice de carbure et finalement la Pittsburgh Reduction. Cette dernière, fondée par Charles Martin Halls, était une compagnie américaine productrice d'aluminium par procédé d'électrolyse.

<sup>118</sup> Le Trifluvien, « Une ruche ouvrière dans la région de Shawenegan », 9 février 1909, p. 2.

<sup>119</sup> Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963*, op. cit., p. 45.

<sup>120</sup> Fondé en 1888 par Charles Martin Hall, l'un des inventeurs du processus d'électrolyse, Pittsburgh Reduction établit sur le site de Shawinigan une filiale, soit la Northern Aluminium Company, afin de profiter du potentiel hydraulique du site pour produire un courant continu nécessaire au processus d'électrolyse. C'est dans ces conditions qu'est construite la première aluminerie au Canada. Voir *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*, « Northern Aluminium Company », [En ligne], <http://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=195134&type=bien#.VsJ2KdA0kh8>, page consultée le 10 février 2018.

mais hydraulique, ce qui implique un gain en capital beaucoup moins élevé<sup>121</sup>. Ce n'est qu'en 1904 que la compagnie d'électricité débute son approvisionnement d'une industrie locale, soit la Shawinigan Carbide<sup>122</sup>. Or, comme le mentionne Normand Brouillette, l'un des aspects étonnants derrière l'histoire de SWPC est que cette compagnie, fondée initialement afin de fournir en énergie des industries locales, effectue ses premières ventes d'énergie électrique sur le marché montréalais, en 1903, grâce à une ligne haute tension mise au point par les ingénieurs du groupe industriel<sup>123</sup>. En effet, avant même l'inauguration de la centrale Shawinigan<sup>124</sup>, les représentants de la compagnie tentent de percer le marché montréalais afin d'accroître leur profit en bénéficiant d'un marché lucratif. Si les négociations avec Montréal Heat Light and Power aboutirent à un échec, la compagnie signait en 1902 un contrat avec la Lachine Rapids Hydraulic and Land Company. Ce premier succès offre à la compagnie nombre d'opportunités. Avant 1903 plusieurs investisseurs s'étaient montrés récalcitrants à joindre le projet Shawinigan. L'ouverture du marché montréalais témoigne du réel potentiel de la compagnie.

Suivant ce premier succès, l'expansion du groupe Shawinigan s'effectue à un rythme rapide et constant. La compagnie crée rapidement des compagnies filiales visant non seulement à favoriser l'émergence d'un marché régional, mais également à appuyer l'épanouissement de la ville naissante. Ainsi, la compagnie met sur pied Shawinigan Falls Terminal Railway afin d'assurer aux compagnies locales un accès direct au réseau ferroviaire et en 1903, St. Maurice Light and Power<sup>125</sup>, pour assurer la distribution d'électricité au sein de la ville et ses environs<sup>126</sup>. En 1910, la construction d'une seconde

---

<sup>121</sup> Lors des travaux d'aménagement du site, une conduite forcée de 5000 HP est aménagée afin d'alimenter la centrale NAC (Northern Aluminum Company) qui a besoin de courant continu pour alimenter ses cuves d'électrolyse. Cette dernière construit donc une première centrale dont les travaux ont lieu simultanément à ceux de SWPC. En 1906, les besoins en énergie de l'aluminerie obligent cette dernière à construire une seconde centrale (Alcan 16) à proximité de la première. SWPC aménage pour sa part une seconde prise d'eau légèrement en amont sur la Rivière Saint-Maurice afin d'acheminer la force hydraulique nécessaire à l'industrie de pâte à papier. Voir Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963*, *op. cit.*, p. 46 ; Normand Brouillette, Shawinigan Falls : « Ville de l'électricité, ville de l'industrie », dans Robert Fortier *et al.*, *Villes industrielles planifiées*, Montréal, Boréal, 1996, p. 55-56.

<sup>122</sup> Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>123</sup> Normand Brouillette, Shawinigan Falls : « Ville de l'électricité, ville de l'industrie », *op. cit.*, p. 55-56.

<sup>124</sup> En 1902.

<sup>125</sup> St. Maurice Light and Power est la première filiale du groupe SWPC visant la distribution d'électricité. Cependant, comme le mentionne Bellavance, la compagnie acquit et développa cinq autres filiales visant à alimenter des municipalités de plus en plus éloignées. Voir Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963*, *op. cit.*, p. 214.

<sup>126</sup> Cette filiale avait pour mission la distribution et la vente d'électricité aux municipalités situées à proximité de Shawinigan Falls à l'exception de Trois-Rivières. Voir Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963*, *op. cit.*, p. 49.

centrale hydro-électrique témoigne du succès de cette entreprise; cette seconde phase est envisagée après plusieurs agrandissements de la première centrale et plusieurs ajouts de groupes turbine-alternateur. La compagnie s'implique par ailleurs activement dans le développement industriel de la ville de Shawinigan Falls, et ce, au-delà des conditions apposées par le gouvernement. Ainsi, en 1908, voyant que les industries locales attirent essentiellement une main-d'œuvre masculine, J. E. Aldred, toujours à la recherche de nouveaux contrats, entre en contact avec la compagnie trifluvienne Wabasso Cotton Co. À la suite des négociations avec le groupe industriel shawiniganais, Wabasso ouvre en 1909 deux filiales à Shawinigan, soit la Shawinigan Cotton Co.<sup>127</sup> et la Shawinigan Knitting Co<sup>128</sup>. Nous sommes en droit de penser que cette manœuvre d'installer une industrie accueillant une main d'œuvre féminine avait également pour objectif sous-jacent d'assurer une certaine pérennité et la reproduction de la population. À la suite de l'établissement de cette industrie, nous notons un ralentissement de l'essor industriel de la ville qui se poursuivra jusqu'à la Première Guerre mondiale. Il n'en demeure pas moins qu'en 1910, c'est presque une dizaine de compagnies qui, établies à proximité du complexe hydro-électrique, assurent les intérêts économiques de SWPC. L'achat de filiales consommatrices par le groupe industriel s'effectue au-delà de la ville de Shawinigan. En effet, dès 1915, la compagnie trifluvienne Three Rivers Traction passe sous le joug de SWPC qui cependant n'en devient propriétaire à titre entier qu'en 1924.

Ainsi, par le biais de cette filiale trifluvienne, SWPC étend ses activités dans un autre domaine en s'impliquant dans le processus d'appui aux jeunes considérés à risque de contracter la tuberculose. Cet engagement philanthropique se poursuit pendant la seconde décennie du XX<sup>e</sup> siècle. Alors que la tuberculose fait des ravages parmi la population de la ville de Trois-Rivières, le Centre de démonstration<sup>129</sup> entreprend certaines mesures afin d'éviter la propagation de la maladie. En plus de mener une

---

<sup>127</sup> Cette filiale est créée conjointement par SWPC et le groupe Wabasso Cotton.

<sup>128</sup> SWPC semble utiliser un schéma similaire lors de ses négociations avec différentes compagnies. Comme dans le cas des industries de textile, SWPC offre non seulement un tarif d'électricité avantageux, le groupe industriel acquiert également un important bloc d'actions de la compagnie naissante. Finalement, l'emplacement de l'industrie sera également décidé par SWPC qui effectue la vente du terrain.

<sup>129</sup> En 1923, le Service Provincial d'Hygiène (SPH) crée, grâce au fonds débloqué par le gouvernement fédéral et plus précisément par l'Association canadienne antituberculeuse, le Centre de démonstration à Trois-Rivières. Or, ces fonds ne sont débloqués au SPH qu'à condition que ce dernier instaure, dans un lieu donné du territoire québécois où la lutte à la tuberculose était amorcée et commençait à se structurer, une organisation exemplaire dans la lutte à la peste blanche. Archives municipales de Trois-Rivières, Conseil municipal, « Procédés du conseil municipal de Trois-Rivières », 1<sup>er</sup> février 1925, dans <http://mauricie.cieq.ca>, base de données en histoire régionale, thème : santé, tuberculose.

campagne active de sensibilisation populaire sur laquelle nous reviendrons plus loin, le groupe industriel se trouve impliqué dans l'organisation d'une colonie de vacances, le Camp David, inaugurée en 1925. D'abord situé à proximité de la ville de Trois-Rivières, l'emplacement du camp est modifié en 1929, année où la colonie de vacances prend place à Lac-à-la-Tortue, situé à proximité de Shawinigan Falls. Du coup, l'objectif de cette colonie est d'héberger les enfants de manière permanente durant la période estivale. Dans le but de pallier ce problème lié à l'éloignement dans ce nouvel emplacement, Three River Traction, une filiale de SWPC, met à la disposition des autorités du camp ses tramways pour transporter les enfants gratuitement<sup>130</sup>. Cette action se traduit donc par une volonté de protéger les jeunes des risques de contracter la tuberculose en les éloignant des centres urbains et en les hébergeant en plein air. Cette activité de mécénat témoigne d'une diffusion, à l'image de cercles concentriques, des activités de mécénat du groupe SWPC. Si initialement ce type d'activités se concentre autour du noyau dur de la compagnie, soit la compagnie mère et ses dirigeants, rapidement les filiales et leurs dirigeants s'investissent dans des activités de mécénat des plus variées.

Bref, si la survie d'une compagnie dépend de la capacité d'adaptation et de l'inventivité des dirigeants afin de maximiser les ventes et l'épanouissement de cette dernière, le cas de SWPC témoigne du succès d'un tel modèle. Ainsi, comme le mentionne fort bien Jean-François Larose : « En 1898, la ville de Shawinigan n'existait pas. Qu'à cela ne tienne, Shawinigan Water and Power, à l'époque plus riche d'audace que de capitaux, dressa les plans d'une ville nouvelle en fonction des principes d'une discipline encore naissante, l'urbanisme [...] »<sup>131</sup>. C'est sur cette facette que nous portons à présent notre regard en examinant comment le plan conçu par la firme montréalaise T. Pringle and Son s'inscrit dans les mesures de mécénat de la compagnie. La compagnie joue, comme nous le verrons bientôt, un rôle prédominant dans le développement de la ville de Shawinigan par le biais d'actions philanthropiques. Du coup, notre démarche vise à exposer l'ampleur des mesures de mécénat que SWPC met en place afin de développer et d'organiser l'espace et le paysage urbain de la ville naissante.

---

<sup>130</sup> Comme nous l'apprend F. Guérard, entre 1925 et 1929, bien que le terrain situé à proximité de Trois-Rivières soit loué et mis à la disposition par le club Rotary, c'est la Congrégation des Filles de Jésus qui orchestre la prise en charge des enfants et l'organisation des activités pour ceux-ci. Voir François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », Montréal, Université du Québec à Montréal, Thèse de doctorat en histoire, 1993, p. 331-332.

<sup>131</sup> Jean-François Larose, « Le projet Shawinigan : L'industrie réanimée », *Continuité*, vol. 23, 1984, p. 46.

## 2.2 De l'établissement de la compagnie à la structuration de la ville : les aléas du groupe industriel afin d'offrir un espace méthodiquement organisé

En février 1899, après avoir agrandi son fief en effectuant l'achat des lots de Forman, soit environ 565 acres de terrain<sup>132</sup> adjacents aux chutes, SWPC décida qu'il serait bénéfique que l'on dresse un plan directeur d'urbanisme afin d'organiser stratégiquement les différents secteurs de la ville. Or, cette attitude prend place dans une structure internationale de création de villes planifiées et organisées par l'industrie. En ce sens, la compagnie mandate les ingénieurs de la firme montréalaise T. Pringle and Son<sup>133</sup> afin de dresser un plan d'urbanisme de l'agglomération à venir. Approuvé en août 1899<sup>134</sup>, le plan Pringle témoigne de l'influence de la compagnie dans la formation de la morphologie urbaine de la ville de Shawinigan Falls, d'autant que l'élaboration de ce plan en damier fut respectée dans son ensemble. Il a laissé des traces encore visibles de nos jours. Visant à borner les différentes zones de lotissement délimitant les espaces réservés à des fins industrielles, séparant ces dernières des zones résidentielles et récréatives, ce plan trace, et ce, avant même le début des travaux préliminaires sur le site, les principales artères de la ville à venir. Il divise les différentes zones afin d'harmoniser l'espace urbain en déterminant au préalable l'emplacement de différentes institutions et en délimitant clairement les lots destinés à accueillir les industries<sup>135</sup>. Rien n'est laissé au hasard par les ingénieurs de la firme montréalaise spécialisée dans le génie industriel. Ces derniers s'inspirent fortement de la ville de New York en dressant un plan en damier et vont même jusqu'à utiliser la même typologie comme en témoigne la présence de l'avenue Broadway<sup>136</sup>. En procédant de la sorte, les promoteurs de SWPC souhaitent non

---

<sup>132</sup> Ces lots devinrent les paroisses Saint-Bernard et Saint-Pierre.

<sup>133</sup> Thomas Pringle, Québécois d'origine, naît à Huntingdon en 1830 et décède à Montréal en 1911. Ce dernier fonde en 1892 avec son fils, Alexander Pringle, la firme destinée à produire le plan d'urbanisme de la ville de Shawinigan Falls. Thomas Pringle ayant pris sa retraite en 1898, c'est Alexander Pringle qui se rend à Shawinigan Falls en 1900 pour en élaborer les plans et en superviser le développement. Cette entreprise urbanistique est d'ailleurs la seule pratiquée par la firme qui concentre ses activités dans le domaine de l'architecture. Voir Normand Brouillette, Shawinigan Falls : « Ville de l'électricité, ville de l'industrie », *op. cit.*, p 256

<sup>134</sup> François Guérard et Guy Trépanier, « Shawinigan : Une ville née de l'industrie », *Continuité*, Vol. 30, p. 37.

<sup>135</sup> Normand Brouillette, « Le rôle de la Shawinigan Water and Power Co. dans la structuration de l'espace urbain shawiniganais, 1898-1921 », *Cahiers de géographie du Québec*, Vol. 34 no° 92, 1990. p. 197 ; Jacques Lacoursière, *Shawinigan : cent ans d'histoire : de l'effervescence au renouveau*, Québec, éd. Des Glanures, 2001, p.26.

<sup>136</sup> François Guérard et Guy Trépanier, « Shawinigan : Une ville née de l'industrie », *op. cit.*, p. 37.

seulement faire de la municipalité à venir une ville modèle sur le plan industriel, mais également rendre les lieux agréables à vivre et favorables à l'épanouissement de différentes communautés.

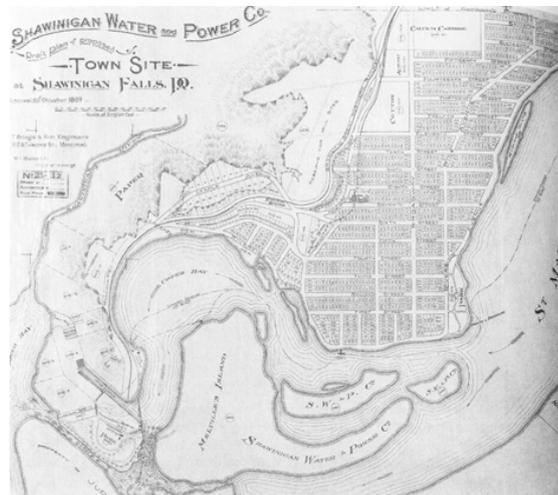


Illustration 1

T. Pringle and Son, ingénieur en hydraulique, W. I. Bishop, ingénieur de chantier et CB, dessinateur, Shawinigan Water and Power Co. Draft plan proposed Town Site at Shawinigan Falls, P. Q., (25 octobre 1899) – Encre noire sur toile cirée, 106,5 x 133,2 cm. Ville de Shawinigan, Service Technique, dans Robert Fortier *et al.*, *Villes industrielles planifiées*, Montréal, Boréal, 1996, p.64.

Le développement de la ville de Shawinigan Falls suivant le plan d'une grille orthogonale<sup>137</sup> constitue, comme le mentionne Robert Fortier, l'aboutissement de ce genre urbanistique<sup>138</sup>. En effet, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, de nombreuses villes canadiennes utilisent la trame en damier afin d'organiser le territoire. L'indéniable avantage de ce type de plan est qu'il permet d'encadrer le développement et ainsi d'éviter le sort destiné aux villes champignons où le manque d'organisation apporte son lot de maux de société ainsi que de problèmes d'aménagement urbain<sup>139</sup>. Or, bien qu'efficace,

<sup>137</sup> La grille orthogonale structure le territoire en îlots formés par les intersections des rues (portant des numéros) orientées est-ouest et des avenues (portant des noms) orientées nord-sud. Voir Robert Fortier, « Le pouvoir de bâtir : Société et aménagement de la ville industrielle au Québec 1890-1950 », *op. cit.*, p. 24-27.

<sup>138</sup> Robert Fortier, « Le pouvoir de bâtir : Société et aménagement de la ville industrielle au Québec 1890-1950 », dans Robert Fortier *et al.*, *Villes industrielles planifiées*, Montréal, Boréal, 1996, p. 25-26.

<sup>139</sup> Parmi les maux de société que l'industrialisation et l'urbanisation apportent, nous pouvons penser entre autres au paupérisme, à l'alcoolisme et à la délinquance. Voir Dale Gilbert, « Assister les familles de Québec : l'école de réforme et l'école d'industrie de l'Hospice Saint-Charles, 1870-1950 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 61 no.3-4 (2008), p.469–500. et Jean-Marie Fecteau, *La liberté du pauvre : sur la régulation du crime et de la pauvreté au XIX<sup>e</sup> siècle québécois*, Montréal, VLB éditeur, 2004, 455 p.

ce type de plan, s'il n'est pas jumelé avec d'autres mouvements urbanistiques, apporte peu de résultats vis-à-vis des conditions de vie des résidents. En ce sens, si d'autres villes ont également adopté ce style urbanistique, aucune, à la même époque, n'est comparable à Shawinigan Falls du fait de sa nature éclectique. En effet, comme le soulignent François Guérard et Guy Trépanier, cette époque est également marquée par l'avènement du *City Beautiful Movement* dans l'espace nord-américain<sup>140</sup>.

Au sein de la ville de Shawinigan Falls, les influences de ce mouvement d'urbanisme se font sentir à travers la présence d'avenues diagonales<sup>141</sup> et de voies plus larges permettant de créer une certaine hiérarchie des artères. Cette hiérarchisation, allait de facto avec la volonté des promoteurs de ce mouvement de « monumentaliser » certains tracés<sup>142</sup>. De plus, dès 1899, le plan élaboré par T. Pringle and Son, prévoit l'aménagement non pas d'un, mais de deux parcs au sein de la ville. Cet attribut est un emprunt au *Park Movement* élaboré par les architectes paysagistes américains dans la foulée du *City Beautiful Movement* et dont l'objectif est de greffer au paysage urbain et plus précisément à proximité des principales artères et des cours d'eau un système de parcs et d'aménagements paysagers<sup>143</sup>. Bien sûr, la topographie du site a également une influence sur les tracés des urbanistes ainsi que sur la structuration de l'espace urbain. Ainsi, comme le mentionne N. Brouillette, « la présence de deux élévations, les collines Maples et Hemlock, a amené les concepteurs du plan à modifier le tracé rectiligne des rues pour accéder à ces endroits »<sup>144</sup>.

Bref, si comme l'a affirmé N. Brouillette, le plan commandé par le groupe SWPC ne se distingue pas de celui des autres villes de compagnies nord-américaines, il demeure qu'il est précurseur au Québec. Cette démarche entreprise par la compagnie s'inscrit dans la logique de mécénat industriel. Il est vrai qu'en agissant de la sorte, SWPC affiche d'elle-même et par extension de la ville qu'elle contribue à construire une image

---

<sup>140</sup> François Guérard et Guy Trépanier, « Shawinigan : Une ville née de l'industrie », *op. cit.*, p. 37.

<sup>141</sup> Nous pensons ici à Pine avenue. Voir également le chapitre « *City Beautiful* et fonctionnalisme : l'histoire d'un centre-ville au XX<sup>e</sup> siècle », dans Lucie K. Morisset, *La mémoire du paysage. Histoire de la forme urbaine d'un centre-ville: Saint-Roch*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 2001, 288 p.

<sup>142</sup> Robert Fortier, « Le pouvoir de bâtir : Société et aménagement de la ville industrielle au Québec 1890-1950 », *op. cit.*, p. 24.

<sup>143</sup> Robert Fortier, « Le pouvoir de bâtir : Société et aménagement de la ville industrielle au Québec 1890-1950 », *op. cit.*, p. 24.

<sup>144</sup> Normand Brouillette, Shawinigan Falls : « Ville de l'électricité, ville de l'industrie », *op. cit.*, p. 66.

favorable; ce qui profite à la compagnie. De fait, il s'agit d'une technique de promotion industrielle<sup>145</sup>. Il nous est ainsi possible d'entrevoir le mécanisme structurant les actions de mécénat de la compagnie, soit la logique du don et du contre-don. En faisant de la « cité électrique » un endroit où il fait bon vivre en intégrant des structures urbanistiques nouvelles dans la province, SWPC s'assure une visibilité certaine en se dotant d'une carte de visite de choix afin de recevoir des représentants de groupes industriels. Par ailleurs, certains auteurs ont proposé que la conception de la ville par le groupe Shawinigan repose exclusivement sur une préoccupation liée à la fonctionnalité et à l'efficacité du tissu urbain à favoriser l'essor et le développement industriel. Ainsi, selon cette interprétation, l'essence d'une telle entreprise urbanistique repose sur une organisation sociospatiale du territoire visant à séparer les groupes ethnoculturels et de facto les différentes classes sociales<sup>146</sup>. Découlant de ce constat, qui apparaît à notre avis parcellaire, ces auteurs ont avancé qu'il est impossible de voir des influences du *City Beautiful Movement* à travers les stratégies urbanistiques appliquées par SWPC. Or, nous montrerons ultérieurement que ces stratégies, bien que s'inscrivant dans un mouvement nord-américain visant l'élaboration de villes d'industries dans lesquels les cadres sont séparés géographiquement du reste de la population, n'impliquent pas une ségrégation complète entre les différents groupes sociaux et ethnoculturels présents sur le site. Ainsi, bien que les promoteurs mettent à profit une certaine stratégie d'aménagement visant à hiérarchiser les différents secteurs d'habitation de la ville en séparant les groupes en présence, ils poursuivent une politique d'activités de mécénat visant à fournir à tous les habitants de la ville les institutions nécessaires à leur bien-être. La ségrégation résidentielle ethnoculturelle au sein de la morphologie urbaine est réelle, comme l'ont décrite certains auteurs<sup>147</sup>. Toutefois, en ce qui a trait aux actions de mécénat de la compagnie, elle apparaît davantage comme une frontière poreuse où différents acteurs, la compagnie SWPC au premier plan, interviennent pour assurer une certaine harmonie sociale profitable à tous. Ces interventions s'inscrivent par ailleurs dans la logique de « noblesse

---

<sup>145</sup> L'image projetée par la ville d'industrie de Shawinigan Falls rejaillit indéniablement sur la compagnie SWPC qui en est le principal promoteur durant la première décennie du XXe siècle. En effet, afin d'encourager l'essor économique de la ville, les dirigeants de SWPC dépendent de l'arrivée de nouveaux capitaux provenant de la grande industrie. Or, afin d'encourager et stimuler de grands industriels à venir établir des usines à Shawinigan Falls, les dirigeants de SWPC utilisent l'embellissement du paysage urbain comme forme d'exhortation d'une réussite économique certaine.

<sup>146</sup> Normand Brouillette, Shawinigan Falls : « Ville de l'électricité, ville de l'industrie », *op. cit.*, p. 51-87.

<sup>147</sup> Claude Bellavance et François Guérard « Ségrégation résidentielle et morphologie urbaine, le cas de Shawinigan, 1925-1947. », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 46 no.4 (1993), p. 577-605.

oblige »<sup>148</sup>. Si l'on considère SWPC comme un acteur social prédominant au sein de la société civile shawiniganaise, ses actions de mécénat sont justifiées par cette logique d'obligation de donner et d'investir afin d'apporter une certaine sérénité à la ville naissante. Ce faisant, la compagnie tente d'enrayer les maux de société tel que le paupérisme de la ville modèle qu'elle désire créer.

### 2.3 La progressive mise en place d'institutions favorisant l'harmonie urbaine et le bien-être de la collectivité

Le rôle de SWPC dans la structuration de l'espace urbain ne se limite pas à l'élaboration d'un plan d'urbanisme. L'été 1899 marque le début des travaux du projet Shawinigan et la compagnie fondatrice ne laisse rien au hasard. Elle s'implique dans de nombreux secteurs aux bénéfices de la future ville et de ses habitants. Au début, en 1899, la compagnie s'engage à harnacher la rivière Saint-Maurice. Elle débute en 1900 la construction d'une première centrale hydro-électrique dont la production est destinée à alimenter la grande industrie shawiniganaise. Dès 1903, elle exporte sa production d'électricité vers la ville de Montréal. Comme nous l'avons vu précédemment, avant même que le territoire ne soit élevé au rang de ville, la compagnie fondatrice se positionne comme figure dominante en le dotant d'un plan d'urbanisme. Lorsqu'en 1901 le commissaire de la Colonisation et des Mines, Adélar Turgeon, proclame le statut de ville pour la municipalité de Shawinigan Falls, la position d'autorité du groupe Shawinigan est déjà forte du fait des mesures de structuration de l'espace urbain. L'attitude paternaliste de la compagnie en regard du territoire ne se voit pas même ralentie par l'avènement au rang de ville dans l'espace qu'elle contrôle, mais elle doit cependant composer avec ce nouvel acteur qu'est le conseil de ville. SWPC s'affirme rapidement au sein des affaires municipales et utilise sa forte influence pour mener à terme ses projets. L'épisode des premières élections municipales témoigne clairement de l'ingérence de SWPC dans les affaires municipales. Comme le mentionne Jacques Lacoursière, certains individus considérés indésirables par les dirigeants de SWPC se présentèrent aux premières élections afin d'obtenir l'un des sept postes disponibles de conseillers municipaux. Aucun ne fut élu puisque les dirigeants de la compagnie auraient pris des mesures afin que ces

---

<sup>148</sup> Kathleen D. McCarty, *Noblesse Oblige: Charity and Cultural Philanthropy in Chicago, 1849–1929*, Chicago, University of Chicago Press, 1982, p. 230.

derniers soient battus lors du scrutin<sup>149</sup>. La compagnie fondatrice ne se laissera pas dicter ses agissements par la municipalité naissante. Au courant des premières décennies d'existence de la ville de Shawinigan Falls, les autorités municipales vont sanctionner bon nombre d'actions de mécénat industriel entrepris par le groupe Shawinigan, dont le pavage des routes et la construction de bâtiments pour combler diverses fonctions sociales. Nous verrons par l'entremise de ces actions l'expansion tentaculaire de la compagnie au sein de la ville. Cette dernière entreprend la création de compagnies filiales lui permettant une certaine main mise sur différentes infrastructures publiques et ce faisant, elle étend son autorité sur différentes sphères de la vie municipale. En ce sens, nous examinons dans les lignes qui suivent quels sont les moyens utilisés par le groupe industriel pour offrir un milieu salubre et un tissu urbain fonctionnel. Nous mettons en lumière les différents dons en matière d'infrastructures offertes à la municipalité et à ses habitants, ainsi que l'implication de la compagnie dans l'embellissement du paysage urbain.

En 1899, le contrat d'aménagement du site, d'excavation et de travaux préliminaires est laissé entre les mains d'une compagnie new-yorkaise, actionnaire important de SWPC, la Warren-Burnham. Comme le souligne C. Bellavance, la majorité des actionnaires du groupe Shawinigan ont joué un rôle fondamental dans les balbutiements de la compagnie<sup>150</sup>. Pas moins de 800 employés de jour et 200 travailleurs de nuit mirent tout en œuvre afin de construire le complexe hydro-électrique<sup>151</sup>. La présence d'un si grand nombre d'employés sur le chantier s'explique par le souhait de la compagnie d'achever le plus rapidement possible la centrale, mais également par une contrainte imposée par le gouvernement de la province au moment de l'achat des chutes, soit l'obligation de verser annuellement 200 000 \$ en salaire. Ainsi, en créant près d'un millier d'emplois à elle seule en ce début de XX<sup>e</sup> siècle, SWPC est l'un des employeurs les plus importants de la région mauricienne. Selon Jacques Lacoursière, la création d'emplois est si importante que certains ouvriers ont de la difficulté à se trouver un logement à proximité du site, et ce, malgré les efforts de la compagnie à pourvoir en

---

<sup>149</sup> Cependant, Jacques Lacoursière ne mentionne pas quelles furent les mesures prises afin de faire élire son candidat. Voir Jacques Lacoursière, *Shawinigan : cent ans d'histoire : de l'effervescence au renouveau*, Québec, éd. Des Glanures, 2000, p. 33-34.

<sup>150</sup> Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963*, *op. cit.*, p. 230-232.

<sup>151</sup> En plus de la centrale hydro-électrique, les ouvriers devaient aménager le canal d'amené, construire la prise d'eau ainsi que les conduites destinées à acheminer l'eau à la centrale.

logements ses travailleurs<sup>152</sup>. Si la compagnie fait construire près de 80 maisons par mois, de nombreux promoteurs et entrepreneurs privés œuvrent également à pourvoir en logements la future ville. Comme le mentionne N. Brouillette, bien que l'on possède peu d'information sur les entrepreneurs qui œuvrent à Shawinigan à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement avec les premières générations d'élus municipaux dont plusieurs représentants sont liés au domaine de l'immobilier<sup>153</sup>.

À la suite de l'acquisition du lot de Forman en février 1899, SWPC se trouve, lors de la création de la ville en 1901, en situation de pouvoir faire face aux autorités municipales qui n'ont d'autre choix que de laisser la compagnie, détentrice de l'ensemble des terrains juxtaposés aux chutes, disposer des lotissements qu'elle possède à sa guise. Cependant, la compagnie agit en véritable mécène en se positionnant comme acteur social principal, en structurant l'espace urbain dans une logique philanthropique. Inspirée du *City Beautiful Movement*, elle oriente les destinées de la ville en lui fournissant certaines instances de premier ordre lui faisant défaut. Ce mouvement préconise que l'aménagement urbain soit orchestré dans une logique de « beauté utilitaire » permettant de rendre la ville plus agréable à vivre. Il prescrit également une séparation géographique de la classe ouvrière et de la classe dirigeante et aisée<sup>154</sup>. Il apparaît indéniable que SWPC ait poursuivi une telle politique au sein de la municipalité naissante.

Alors que la compagnie octroie des lots en basse ville pour la construction de domiciles multifamiliaux destinés à accueillir la classe populaire, elle réserve les hauteurs de la ville aux classes aisées dont font partie les cadres, les administrateurs et les dirigeants des industries locales, mais également certains des échevins de la municipalité. Ces derniers bénéficient de l'autorisation de la SWPC de construire des résidences unifamiliales comme en témoignent Maple Street et la colline Hemlock dans lesquels les

---

<sup>152</sup> Jean-Marc Carpentier, « La ville électrique : Shawinigan », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 48 (1997), p. 20.

<sup>153</sup> On pense au premier maire de la ville, Vivian Burrill, mais également à J.A. Frigon. De plus, Albert Gigaire qui est maire de la ville entre 1930 et 1936 est actif dès 1900-1902 dans le domaine de la construction à Shawinigan. Parmi les premiers échevins de la ville, pas moins de six sont des entrepreneurs en construction. Voir Robert Fortier et Paul Trépanier, « L'environnement bâti à Shawinigan Falls ; entre 1900 et 1950 : notes de recherches », dans Robert Fortier *et al.*, *Villes industrielles planifiées*, Montréal, Boréal, 1996, p. 90-91.

<sup>154</sup> François Guérard et Guy Trépanier, « Shawinigan : une ville née de l'industrie », *op. cit.*, p. 37.

styles architecturaux sont des plus divers. Cette liberté de construction n'est cependant pas octroyée à tous. En effet, afin de s'assurer du développement harmonieux de la zone résidentielle, la compagnie appose certaines conditions lorsqu'elle concède un lot à un particulier<sup>155</sup>. Ces modalités relatives à la construction des logements dans la basse ville s'appuient sur l'existence d'un modèle d'immeubles type, bien qu'elles se résument au début au fait que le promoteur respecte un délai fixé à l'avance par la compagnie. En plus de cette échéance, l'acheteur doit se conformer au plan architectural inspiré du style *Neat design* (aspect sobre). Dans l'acte de vente du lot, l'acquéreur s'engage à construire un bâtiment possédant un minimum de deux étages et protégé par un minimum de trois couches de peinture. Il doit également construire à une distance normalisée de la rue et aménager un trottoir<sup>156</sup>.

Selon François Guérard, les citoyens désireux de se procurer un lot et de construire un domicile à Shawinigan se devaient d'utiliser l'un des modèles de plan offert gratuitement par la compagnie ou soumettre leur plan de construction aux ingénieurs de cette dernière afin de s'assurer de répondre à leurs normes. En plus de ces conditions, la compagnie joint à l'occasion d'autres clauses dans les contrats de cession de lots qui visent à générer un développement uniforme et contribuent ainsi à modeler le paysage urbain. Cependant, cette influence de la compagnie sur la structuration du paysage urbain s'essouffle progressivement après l'adoption du régime de gérance municipale incluant l'adoption d'un nouveau règlement de construction. Le règlement no 225 provoque de nombreux changements dans le paysage bâti de la ville puisque de nouvelles normes sont imposées aux entrepreneurs désireux de construire, voire de simplement modifier, un bâtiment. Comme le soutient N. Brouillette : « De 1920 à 1950, presque tous les immeubles de la Pointe-à-Bernard<sup>157</sup> sont ainsi modifiés, souvent par l'ajout d'un troisième étage. Le passage à une architecture en « dur » confère au centre-ville un caractère encore plus dense, plus homogène, plus urbain. »<sup>158</sup>. Ainsi, durant les deux premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, SWPC organise comme elle l'entend et selon des normes bien strictes le paysage urbain de la ville de Shawinigan en attribuant les lots

---

<sup>155</sup> François Guérard et Guy Trépanier, « Shawinigan : une ville née de l'industrie », *op. cit.*, p. 38.

<sup>156</sup> François Guérard et Guy Trépanier, « Shawinigan : une ville née de l'industrie », *op. cit.*, p. 38.

<sup>157</sup> La Pointe-à-Bernard est la zone centrale de la basse ville.

<sup>158</sup> Robert Fortier et Paul Trépanier, « L'environnement bâti à Shawinigan Falls ; entre 1900 et 1950 : notes de recherches », *op. cit.*, p. 90-91.

destinés à accueillir les différents édifices publics et complexes industriels<sup>159</sup>. En outre, l'implication de la compagnie ne se limite pas à imposer des normes de construction. Elle participe directement à la construction du paysage matériel, et ce, même après l'adoption du système de gérance en 1922. Ainsi, dès 1901, SWPC s'implique dans le développement du réseau routier du centre-ville en entreprenant des travaux publics et en mettant de nombreux ingénieurs à la disposition de la municipalité en développement<sup>160</sup>.

Jusqu'à la crise de 1929, le groupe industriel SWPC déploie une forte vague de mécénat de compétence qui touche directement le paysage bâti de la ville. En plus de multiplier les donations de lots, la compagnie consacre quantité d'efforts et de ressources afin de doter la ville d'institutions de première importance, mais également de lieux consacrés à la détente et aux loisirs. Parmi les lots concédés par la compagnie mentionnons celui sur lequel allaient s'ériger l'église Saint-Pierre, l'hôtel de ville<sup>161</sup> et la place du marché public<sup>162</sup>. Déjà en 1899, le plan Pringle prévoyait l'érection d'un lieu de culte catholique sur les hauteurs de la ville, juxtaposé à l'hôtel de compagnies, le Cascade Inn, sur lequel nous reviendrons ultérieurement. Comme l'explique Robert Fortier, un accord tacite existe entre la paroisse catholique et la compagnie fondatrice puisque ces deux instances assurent dans une forte mesure l'encadrement de la population. En offrant le lot et en contribuant financièrement à cette institution de culte, SWPC offre l'image d'une forte collégialité avec l'Église catholique<sup>163</sup>. Outre les lieux de culte, nous avons pu répertorier trois catégories parmi les infrastructures publiques que SWPC contribue à construire : les immeubles récréatifs, résidentiels et institutionnels. Nous traiterons plus en détail des réalisations à caractère institutionnel au fil des prochains chapitres. Attardons-nous ici sur les deux premiers types d'établissements communautaires.

---

<sup>159</sup> François Guérard et Guy Trépanier, « Shawinigan : une ville née de l'industrie », *op. cit.*, p. 38.

<sup>160</sup> François Guérard et Guy Trépanier, « Shawinigan : une ville née de l'industrie », *op. cit.*, p.37.

<sup>161</sup> L'une des implications philanthropiques les plus importantes de la SWPC fut le nombre important de lots cédés en donation. En effet, le terrain sur lequel fût érigé le premier hôtel de ville, inauguré le 15 juillet 1902, est un don de la SWPC à la municipalité. Cette dernière, souhaitant établir certains services essentiels (casernes de pompiers, service de police, prison, ainsi qu'une écurie) à même l'édifice de l'hôtel de ville, dut cependant procéder à l'achat d'un lot voisin. Voir Jacques Lacoursière, *Shawinigan : cent ans d'histoire : de l'effervescence au renouveau*, *op. cit.*, p.35.

<sup>162</sup> Pierre Lanthier et Normand Brouillette, « Shawinigan Falls de 1898 à 1930 : L'émergence d'une ville industrielle au sein du monde rural », *Urban History Review*, Vol. 19 (1), 1990, p. 46.

<sup>163</sup> Robert Fortier, « Le pouvoir de bâtir : Société et aménagement de la ville industrielle au Québec 1890-1950 », *op. cit.*, p. 40-41.

Comme nous l'avons vu précédemment, les mesures de mécénat du groupe Shawinigan en ce qui a trait à la structuration de l'espace urbain se veulent à la fois dirigiste, mais également libérales dans la mesure où la compagnie encourage le développement de la ville par la donation de terrains. La ville peut y construire des institutions de premier ordre. Dès 1901 et durant les trois premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, la compagnie est impliquée dans la formation du tissu de base de la ville, soit l'édification de résidences. Selon une liste datée du 6 avril 1923 répertoriant les maisons et logements loués par SWPC, il est possible de constater que le groupe industriel contribue à l'édification de logements pour ses employés dans différents secteurs de la ville et non seulement dans les zones à majorité anglophone<sup>164</sup>. Ainsi, l'on retrouve des *towns houses* appartenant à SWPC sur le boulevard Saint-Maurice, ainsi que des maisons unifamiliales et jumelées sur la 7<sup>e</sup> rue, les avenues Summit, Cascade, Maple et Cedar. En tout, plus de 135 immeubles résidentiels sont bâtis ou achetés par le groupe industriel afin de loger ses employés. La réalisation la plus importante menée par le groupe industriel dans le tissu de base de la ville est sans nul doute celle de la rue Connaught, futur rue George, où l'ensemble des résidences incarnent l'essence des cités-jardins anglaises<sup>165</sup>. En tout quarante-quatre *towns houses* sont construites sur la rue Connaught entre 1916 et 1918, et ce, simultanément à des travaux d'envergure apportés à l'hôtel Cascade Inn. Il s'agissait de répondre au besoin grandissant de logements provoqué par l'immigration massive engendrée par l'effort industriel durant la Grande Guerre<sup>166</sup>. Le souci d'esthétisme exigé par la compagnie dans la construction de cette rue contraste avec les voies développées par des entrepreneurs locaux<sup>167</sup>.

Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, SWPC fonde une multitude de petites compagnies visant à supporter l'effort de construction de la ville selon ce que Martin Dubois nomme une typologie fonctionnelle<sup>168</sup>. En plus de contribuer comme nous l'avons vu à la

---

<sup>164</sup> Cinéma inc., « Vie d'quartier et compagnie : La tuque – Grand'Mère – Shawinigan », document non publié, ministère des Affaires culturelles, Direction régionale de la Mauricie-Bois-Francs, Québec, Janvier 1986, p. 287. Repris de Normand Brouillette, Shawinigan Falls : « Ville de l'électricité, ville de l'industrie », *op. cit.*, p. 72-73.

<sup>165</sup> Robert Fortier et Paul Trépanier, « L'environnement bâti à Shawinigan Falls ; entre 1900 et 1950 : notes de recherches », *op. cit.*, p. 112-113.

<sup>166</sup> *L'Écho du Saint-Maurice*, 20 septembre 1917, p. 5.

<sup>167</sup> Normand Brouillette, Shawinigan Falls : « Ville de l'électricité, ville de l'industrie », *op. cit.*, p. 73.

<sup>168</sup> Martin Dubois précise ainsi : « Une typologie fonctionnelle se définit comme une catégorisation de bâtiments selon leur fonction. En raison de la réponse aux mêmes besoins, les bâtiments faisant partie d'une même typologie fonctionnelle ont bien souvent des caractéristiques architecturales communes en termes de plan au sol, de distribution intérieure et d'aménagement des espaces. »

construction du tissu de base, la compagnie dote la ville naissante d'un tissu spécialisé<sup>169</sup>. Dès 1899, l'entreprise considère le besoin de relier ses installations au chemin de fer du Grand Nord. Elle subventionne pour ce faire la construction d'une première gare au sein de la ville. Bien que temporaire, cette dernière accueille les voyageurs et les nouveaux arrivants avant que la ville n'en fasse construire une seconde qui entre en fonction en 1929.



Illustration 2

Gare construite par le groupe SWPC entre 1901 et 1902. Source : Fabien Larochelle, dans Martin Dubois, « Inventaire du patrimoine bâti de la ville de Shawinigan », Shawinigan, *Patri-Arch*, 2010, p. 55.

Afin de lier les différentes industries de la ville à ce réseau de voies ferrées national, SWPC fonde, en 1901, *Shawinigan Falls Terminal Railways*, une compagnie filiale assurant le transport par tramway électrique. Ainsi, par l'entremise du groupe Shawinigan, la ville naissante est connectée à un circuit d'import-export nord-américain. Également dans le but d'accueillir convenablement les voyageurs ainsi que les industriels de passage sur le site, SWPC crée, en 1900, la filiale nommée *Shawinigan Hotel Company* chargée de construire et de tenir un grand hôtel qui symboliserait le prestige de la compagnie au sein de la ville naissante. Créé selon les plans de l'architecte David Robertson Brown selon un modèle néo-Tudor<sup>170</sup>, cet hôtel, en plus d'accueillir des visiteurs de passage devient avec le temps le lieu de résidence permanente de certains

<sup>169</sup> Nous reprenons ici l'expression de Martin Dubois qui entend par tissu spécialisé les bâtiments aux fonctions diverses, autres que résidentielles. Martin Dubois, « Inventaire du patrimoine bâti de la ville de Shawinigan », Shawinigan, *Patri-Arch*, 2010, p. 31.

<sup>170</sup> Martin Dubois, « Inventaire du patrimoine bâti de la ville de Shawinigan », Shawinigan, *Patri-Arch*, 2010, p. 55.

employés de SWPC<sup>171</sup>. L'hôtel qui représente le modèle de prestige des villes de compagnies, à l'instar du Grand-Mère Inn à Grand'Mère et du Saguenay Inn à Arvida, apparaît comme le lieu de sociabilité par excellence de la communauté anglophone. Véritable « lieu de séduction » pour les industriels désireux d'établir une filiale à Shawinigan Falls, l'hôtel de SWPC devient rapidement l'épicentre de la vie mondaine shawiniganaise<sup>172</sup>. En 1909, l'hôtel Cascade Inn devient un hôpital, improvisé par la compagnie, à la suite d'une demande croissante de soins. En 1899, la compagnie avait embauché deux médecins pour prodiguer des soins aux employés au sein d'un premier hôpital de fortune aménagé à proximité du chantier. L'établissement s'est rapidement révélé insuffisant et obsolète<sup>173</sup>. Avec le développement de la ville, la compagnie fonde en 1909 un nouvel hôpital destiné à répondre à la demande croissante venant cette fois de la population. SWPC transforme pour ce faire neuf chambres du *Cascade Inn* en y disposant une douzaine de lits destinés à accueillir les malades de la ville. Cette situation demeure inchangée jusqu'en 1916, année d'ouverture du *Shawinigan Falls General Hospital*<sup>174</sup>.



Illustration 3

Hôtel Cascade Inn, situé sur la rue Notre-Dame vers 1910. Source : BAnQ, repris de Martin Dubois, « Inventaire du patrimoine bâti de la ville de Shawinigan », Shawinigan, *Patri-Arch*, 2010, p.56

<sup>171</sup> Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963*, op. cit., p. 214.

<sup>172</sup> Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans (1900-1975)*, op. cit., p. 562-566.

<sup>173</sup> Jacques Lacoursière, *Shawinigan cent ans d'histoire : de l'effervescence au renouveau*, op. cit., p. 27.

<sup>174</sup> Jacques Lacoursière, *Shawinigan cent ans d'histoire : de l'effervescence au renouveau*, op. cit., p. 27-30.

Dans un autre ordre d'idées, comme le souligne Robert Fortier, l'un des traits communs aux villes d'industries québécoises est la prise en charge par la compagnie fondatrice des divertissements et des activités communautaires accessibles à la population<sup>175</sup>. À cette fin, SWPC crée en 1909 une filiale de service nommée *Shawinigan Arena* dans le but de construire une première institution de loisirs pour les habitants. La construction d'un auditorium municipal dessiné par les ingénieurs de SWPC représente à cet égard l'une des premières contributions philanthropiques offertes à la population par la compagnie fondatrice. Cette donation nous permet d'observer comment opère le principe de réciprocité associé aux actions philanthropiques entre la compagnie et les instances municipales. En effet, si le 14 septembre 1910 le Conseil de ville donne son autorisation à *Shawinigan Arena* pour construire une patinoire couverte, il offre en contrepartie une exemption de taxe pour une période de 10 ans à la filiale de SWPC. L'entreprise est à but non lucratif et la population de la ville pourra bénéficier de cette nouvelle source récréative<sup>176</sup>. Dans ces conditions, le nouvel aréna entre en fonction dès l'hiver 1911. On y dispute les premières parties de hockey réparties entre différents clubs locaux. La compagnie se veut mécène en offrant des institutions destinées aux loisirs au sein de la ville<sup>177</sup>. Elle est toutefois plus réservée en ce qui a trait à l'animation et à l'implication directe dans la mise en place d'activités ludiques pour la population franco-catholique. Cette tâche est estimée revenir aux clercs des paroisses catholiques<sup>178</sup>.

---

<sup>175</sup> Robert Fortier, « Le pouvoir de bâtir : Société et aménagement de la ville industrielle au Québec 1890-1950 », *op. cit.*, p. 42.

<sup>176</sup> Jacques Lacoursière, *Shawinigan cent ans d'histoire : de l'effervescence au renouveau*, *op. cit.*, p. 252.

<sup>177</sup> En plus de la première patinoire couverte, la compagnie contribue à la fondation d'autres installations sportives, tels qu'un club de curling situé sur la rue Cedar ainsi qu'un *boating club* sur l'île Melville. Voir Robert Fortier et Paul Trépanier, « L'environnement bâti à Shawinigan Falls ; entre 1900 et 1950 : notes de recherches », *op. cit.*, p. 102.

<sup>178</sup> Robert Fortier, « Le pouvoir de bâtir : Société et aménagement de la villes industrielle au Québec 1890-1950 », *op. cit.*, p. 42 ; Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963*, *op. cit.*, p. 214.



Illustration 4

Première patinoire couverte de la ville offerte par le groupe SWPC en 1911.  
Source : Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans (1900-1975)*, *op. cit.*,  
p. 250.

En ce qui a trait à l'implication du groupe Shawinigan dans le développement des loisirs à Shawinigan Falls, il reste à souligner l'implication de SWPC dans la création du parc Saint-Maurice. Déjà en 1899, la firme Pringle and Son prévoit sur le plan directeur qu'elle dresse de la ville un lotissement en bordure de la rivière Saint-Maurice visant l'aménagement prochain d'un parc. Après l'adoption du système de gérance municipale et la fin de l'exemption de taxe accordée aux compagnies, Shawinigan Falls, nouvellement promue au rang de cité, bénéficie d'une grande aisance financière et sollicite SWPC afin qu'elle lui cède un terrain substantiel à proximité de la rivière<sup>179</sup>. Cette entreprise menée conjointement entre les dignitaires municipaux et le groupe Shawinigan résulte d'une prise de conscience de l'intérêt de doter la municipalité d'installations permettant des espaces de repos pour les adultes et de récréation pour les enfants<sup>180</sup>. À la fin du mois de novembre 1921, SWPC offre pour la somme symbolique d'un dollar, le terrain de 38577,9 mètres carrés destiné à cet usage. L'aménagement de cette immense surface de terrain débute au cours de l'été 1922. SWPC contribua

---

<sup>179</sup> Normand Brouillette, Shawinigan Falls : « Ville de l'électricité, ville de l'industrie », *op. cit.*, p. 80-81.

<sup>180</sup> René Hardy, Normand Séguin *et al.*, *Histoire de la Mauricie*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p.605-606, Collection : Les régions du Québec # 17.

fortement à son développement jusqu'à son inauguration officielle en 1932<sup>181</sup>. Souhaitant conférer élégance et prestige à ce lot singulier, SWPC retient les services de l'architecte de renom David Jerome Spence<sup>182</sup> pour aménager une promenade au bord de la rivière Saint-Maurice<sup>183</sup>. Les travaux de construction sur ce site exceptionnel de par sa taille et sa localisation vont permettre à de nombreux travailleurs au chômage au début de la grande crise économique des années 1930 de se procurer du travail. Bref, tout en participant à la structuration de l'espace urbain, la compagnie s'implique directement dans la construction du paysage matériel. Elle finance ou appuie de ses ressources la création de plusieurs institutions et tente d'harmoniser et d'embellir l'environnement urbain par le biais de différents aménagements.

Conjointement à ces entreprises de construction d'infrastructures publiques, SWPC entreprend très rapidement après sa fondation une entreprise d'embellissement de ses installations et de la ville de Shawinigan Falls. Dans cette logique inspirée du *City Beautiful Movement*<sup>184</sup>, l'architecture soignée et l'embellissement du site industriel apparaissent comme des éléments centraux dans la structuration de l'espace industriel aux pieds des chutes. Rien n'est laissé au hasard par la SWPC, jusqu'à l'ajout de faux balcons à la centrale destinés à camoufler l'endroit d'où sortent les câbles électriques<sup>185</sup>. Pratique philanthropique d'envergure, la contribution du groupe Shawinigan à la bonification des conditions de vie des résidents par l'intégration du cadre naturel à l'environnement urbain est sans conteste l'une des pratiques de mécénat du groupe industriel les plus profitables, tant à la fois à la population qu'à son propre prestige. L'architecture et l'aménagement du site s'inscrit dans une optique libérale. Toujours, dans la logique du *City Beautiful Movement*, un bel environnement de travail stimule la productivité des travailleurs et contribue à leur bien-être. Cette implication confère assurément du prestige au groupe qui recherche en outre la reconnaissance d'éventuels investisseurs.

---

<sup>181</sup> Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975, op. cit.*, p.246.

<sup>182</sup> David Jerome Spence fut, en effet, un architecte de renom également à l'origine de la création du Parc du Mont-Royal à Montréal. Voir *Biographical Dictionary of Architects in Canada (1800-1950)*, « David Jerome Spence », [En ligne], <http://dictionaryofarchitectsincanada.org/node/1319>, Page consulté 18 février 2018.

<sup>183</sup> Martin Dubois, « Bâtir pour travailler », *op. cit.*, p. 27-30.

<sup>184</sup> Claude Bellavance et François Guérard « Ségrégation résidentielle et morphologie urbaine, le cas de Shawinigan, 1925-1947. » *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 46 no.4 (1993), pp. 577-605. Martin Dubois, « Inventaire du patrimoine bâti de la ville de Shawinigan », Shawinigan, *Patri-Arch*, 2010, p.62.

<sup>185</sup> Voir l'annexe A : Centrale Shawinigan II, p. 127.

La construction en deux phases de la centrale Shawinigan II, qui s'échelonne de 1911 à 1929, témoigne de cette dimension du don et du contre-don dans les pratiques du groupe industriel. SWPC intègre dans la seconde phase une nouvelle pratique architecturale lui permettant d'incorporer de l'acier à la structure des bâtiments, alors qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cette façon de faire s'avérait impossible. Cette nouvelle pratique influence considérablement l'architecture de la centrale Shawinigan II qui possède une fenestration beaucoup plus large que les constructions précédentes (Shawinigan I et NAC) pour cette raison. Inspirée du style architectural *Beaux-Arts* en ce qui a trait à sa première phase de construction (Shawinigan-2A), la compagnie adopte dans la seconde phase amorcée en 1928 et 1929 un style influencé par une combinaison des styles *Art déco* et *Industriel rationaliste*<sup>186</sup>. L'architecture soignée et l'embellissement du site apparaissent comme des éléments centraux lors de la structuration de l'espace industriel juxtaposé aux chutes par la SWPC. Dans cette logique, John Edward Aldred mandatait en 1915 la firme de Boston *Olmsted Brothers*<sup>187</sup>, une agence d'urbanisme de renommée internationale, pour étudier les possibilités d'embellissement sur ses propres installations et dans la ville de Shawinigan. Dans le rapport remis à Aldred le 13 juin 1916, *Olmsted Brothers* recommande entre autres choses la réalisation du parc situé sur le plan dressé par la compagnie en 1899, soit le futur parc Saint-Maurice dont nous avons traité précédemment. Plusieurs autres recommandations dont un programme d'aménagements paysagers et de plantation d'arbres et de végétaux au sein de la ville seront mises à profit. Suivant les recommandations de la firme américaine, SWPC entreprend la construction résidentielle de la Pointe-à-Bernard<sup>188</sup> et du secteur Saint-Onge<sup>189</sup>. Elle intensifie ses

---

<sup>186</sup> *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*, « Northern Aluminium Company », [En ligne], <http://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=190924&type=bien#.WihqkriaM8>, page consultée le 30 novembre 2017.

<sup>187</sup> La firme *Olmsted Brothers* est fondée en 1898 par les fils de l'architecte-paysagiste Frederick Law Olmsted qui réalisa le projet Central Park de New York ainsi que le parc du Mont-Royal de Montréal. Voir Lee Hall, *Olmsted's America: An "Unpractical" Man and His Vision of Civilization*, Boston, Brown, 1995, 270 p.

<sup>188</sup> Suivant les recommandations du rapport de la firme Olmsted, SWPC entreprend la construction d'un nouveau quartier situé entre les avenues Cedar et Hemlock.

<sup>189</sup> L'année même où est déposé le rapport de la firme Olmsted en 1916, SWPC entreprend un programme de construction résidentielle d'envergure. Répondant à une forte demande en logements, la compagnie mandate l'architecte David Jerome Spence afin qu'il réalise les plans d'urbanisme d'une rue située au nord-est de la Pointe-à-Bernard. La rue Connaught, dont la typologie est changée plus tard pour rue George, est sans conteste l'une des plus importantes entreprises de construction résidentielle entrepris par le groupe Shawinigan.

activités d'embellissement par l'aménagement paysager de plusieurs lieux au sein de la ville, notamment par la création d'un parc entre l'Église Saint-Pierre et l'Hôtel Cascade Inn.

Ce programme d'embellissement mené par le groupe Shawinigan atteint son paroxysme dans les années 1920, alors que la compagnie intensifie ses activités de plantation d'arbres au sein de ses propres installations, fait reboiser l'île Melville et aménage une serre ainsi que des jardins à l'arrière de la gare du Canadien Pacifique<sup>190</sup>. SWPC offre par ailleurs gratuitement à ses employés divers végétaux visant à bonifier leur résidence. Suivant cette tendance, le trésorier du groupe industriel, W. S. Hart, fonde en 1926 la *Shawinigan Horticultural Society*, afin d'organiser l'aménagement paysager de la ville<sup>191</sup>. Finalement, l'engagement du groupe Shawinigan dans les mesures d'embellissement de la ville s'étend bien au-delà du cadre temporel de cette étude. Par exemple, entre 1933 et 1936, alors que le chômage sévit du fait de la crise économique, la compagnie offre plus de 1200 lots de 6,5 mètres carrés afin de créer des jardins ouvriers<sup>192</sup>. En somme, cette implication soutenue dans le développement des lieux de loisirs ainsi qu'une campagne d'embellissement active de la ville se veulent également des moyens de tempérer la population et de restreindre les comportements jugés néfastes par la compagnie tel que la consommation excessive d'alcool<sup>193</sup>. Comme l'exprime fort bien Yolande Cohen, les philanthropies ne servent-elles pas aussi les intérêts de leurs initiateurs<sup>194</sup>? C'est dans cette logique qu'il faut penser certaines actions de mécénat du groupe industriel. Ainsi, c'est dans le but de prévenir les défaillances qu'apportent l'industrialisation et l'urbanisation dans les centres comme Québec et Montréal que SWPC mise sur un mouvement d'embellissement urbain ayant fait ses preuves aux États-Unis. Par ailleurs, comme nous le verrons ultérieurement, l'enseignement technique fut un autre moyen prit par la compagnie visant à endiguer certains maux de société.

---

<sup>190</sup> Robert Fortier et Paul Trépanier, « L'environnement bâti à Shawinigan Falls ; entre 1900 et 1950 : notes de recherches », *op. cit.*, p. 98.

<sup>191</sup> Gérard Filteau, *L'épopée de Shawinigan*, Shawinigan Falls, Guertin & Gignac, 1944, p.218.

<sup>192</sup> Robert Fortier et Paul Trépanier, « L'environnement bâti à Shawinigan Falls ; entre 1900 et 1950 : notes de recherches », *op. cit.*, p. 98.

<sup>193</sup> Robert Fortier, « Le pouvoir de bâtir : Société et aménagement de la villes industrielle au Québec 1890-1950 », *op. cit.*, p. 40.

<sup>194</sup> Yolande Cohen, « Les philanthropies : genre, religion et politique », ch. 1 de *Femmes philanthropes. Catholiques, protestantes et juives dans les organisations caritatives au Québec, 1880-1945*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2010, p. 15-34.

## 2.4 L'épineuse question de l'exemption de la taxe municipale : témoignage du phénomène de réciprocité tacite

Dans la dernière partie de ce chapitre, abordons l'un des aspects plus litigieux de l'implication philanthropique de la compagnie au sein de la ville, soit l'exemption de la taxe municipale. Comme nous l'avons vu dans le cas de *Shawinigan Arena*, l'exemption de taxe par la municipalité s'inscrit dans la logique de don et contre-don<sup>195</sup>. Cette pratique est cependant fort controversée et contribue, durant la seconde décennie du XX<sup>e</sup> siècle, à envenimer les relations entre les membres du conseil municipal formé par la petite bourgeoisie franco-catholique<sup>196</sup> de la ville et les représentants anglo-protestants de la compagnie fondatrice. Adopté le 26 mars 1902, la charte de la Ville de Shawinigan Falls accorde pour une durée de vingt ans une commutation de taxes aux compagnies Belgo, Shawinigan Water and Power Co., Shawinigan Carbide et Northern Aluminum Company<sup>197</sup>. Si le conseil octroie cette exemption de taxes aux compagnies du fait qu'elles génèrent des bienfaits pour la ville, il ne reçoit qu'une somme modique<sup>198</sup> venant de ces trois compagnies, ce qui ralentit considérablement son influence directe sur le développement de la ville<sup>199</sup>. Cette dualité entre compagnie et conseil de ville est également présente au sein de la municipalité de Grand'Mère, comme en témoigne un article du journal local *L'Écho du Saint-Maurice* daté du 19 avril 1917<sup>200</sup>.

---

<sup>195</sup> Dès 1767, le débat sur le don et sa réciprocité est entamé par les philosophes utilitaristes. Comme nous l'avons mentionné au chapitre précédent, ce fut d'ailleurs l'un de ces philosophes, l'abbé Pluquet, qui proposa pour la première fois l'idée d'un système relationnel ritualisé et contractuel entre les acteurs y participant et impliquant l'action de donner, de recevoir et de rendre. Cette relation sera par la suite étudiée par Marcel Mauss dans son *Essai sur le don* dans lequel il expose le fait que le don institue un échange et définit certaines relations sociales. Voir Yolande Cohen, *Femmes philanthropes : Catholiques, protestantes et juives dans les organisations caritatives au Québec, 1880-1945*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2010, p. 15-34 ; Marcel Mauss, *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, Presses universitaires de France, 2007, 248 p.

<sup>196</sup> Comme le mentionne N. Brouillette : « Jusqu'à dans les années 1930, le conseil municipal se caractérise par une homogénéité ethnique presque absolue. » Normand Brouillette, Shawinigan Falls : « Ville de l'électricité, ville de l'industrie », *op. cit.*, p. 75.

<sup>197</sup> Charte de la ville de Shawinigan Falls, 26 mars 1902, dans Normand Brouillette, « Shawinigan Falls : Ville de l'électricité, ville de l'industrie », *op. cit.*, p. 74-75.

<sup>198</sup> Comme le mentionne N. Brouillette, SWPC, Belgo, *Shawinigan Carbide et Northern Aluminum* ne versent conjointement que 3,400 dollars à la municipalité, somme à laquelle s'ajoute un supplément lors d'agrandissements des propriétés. Voir Normand Brouillette, Shawinigan Falls : « Ville de l'électricité, ville de l'industrie », *op. cit.*, p. 74.

<sup>199</sup> Témoignant de cette logique de réciprocité du don voire *L'Écho du St-Maurice*, « La Shawinigan Water and Power Co. », 21 février 1918, p.1.

<sup>200</sup> « L'exemption de taxes du Laurentide Power », *L'Écho du Saint-Maurice*, 19 avril 1917, p. 1.

L'article fait mention d'un débat entourant la question de l'exemption de taxe attribuée à la compagnie Laurentide lors d'une séance du conseil de ville de Grand'Mère en 1916. L'exemption de taxe accordée pour une durée de trente ans à la compagnie papetière ne devait pas, selon le cadre légal, être transmissible à ses filiales. C'est pourtant ce qui s'est produit<sup>201</sup>. Dans le cas de Grand'Mère, le conseil de ville tend à juger cette manœuvre illégale et reproche à la compagnie productrice d'électricité, filiale de *Laurentide Paper Company Limited*, de ne pas mériter l'exemption de taxe dont elle est gratifiée. Dans un autre article daté du 20 décembre 1916, nous apprenons que, à la suite de la proposition de l'un des échevins d'abroger le règlement n° 152 accordant une exemption de taxe à la papetière, la compagnie tentant d'accroître ses gains sans contribuer à l'épanouissement de la ville perd cette « faveur personnelle » qui lui avait été accordée à ses débuts. Les efforts menés par le conseil de ville afin de retirer ce privilège au groupe industriel de Grand'Mère sont exposés de manière on ne peut plus claire à la fin de l'article :

Si la Laurentide Power Co avait créé par son établissement de nouveaux développements qui auraient profité à la ville, si elle avait comme la Laurentide Paper établi une industrie employant des centaines de familles, il est possible que la ville eut laissé existant ce règlement illégal; mais comme cet établissement ne rapporte pour ainsi dire aucun avantage à la ville, nous croyons qu'il est juste que cette compagnie qui retire d'énormes profits de l'exploitation, paie sa part de taxes et contribue comme le pauvre diable à l'entretien de nos rues, à la confection de nos égouts et à l'administration générale de la ville (sic)<sup>202</sup>.

L'exemple de Grand'Mère montre que, si les terrains avaient été utilisés afin de construire des usines ou d'autres industries qui eussent permis de créer des emplois et d'apporter certains bénéfices à la ville, la critique n'aurait pas eu sa raison d'être<sup>203</sup>. Cet événement témoigne de la logique dans laquelle s'inscrit la gratification d'exemption de taxe municipale faite aux compagnies. Dans le cas de Shawinigan, le groupe SWPC contribue non seulement à générer une main d'œuvre nombreuse, soit autant de contribuables au

---

<sup>201</sup> En 1916, Laurentide Paper Company transfère, simultanément à la vente de certains de ses terrains à l'une de ses filiales, Laurentide Power Co., son droit de ne pas payer de taxe sur lesdits terrains. Cependant, cette action soulève une forte controverse qui aboutit le 20 décembre 1917 avec le refus du conseil de ville d'accorder l'exemption de taxe à la filiale pour les terrains nouvellement acquis.

<sup>202</sup> *L'Écho du Saint-Maurice*, édition du 20 décembre 1917, p. 1.

<sup>203</sup> *L'Écho du Saint-Maurice*, 19 avril 1917, p.1.

sein de la ville, mais elle contribue également financièrement et directement à la mise en place d'infrastructures et d'obligations relevant du domaine municipal. Par exemple, dès 1901, la SWPC s'impliqua dans le développement du réseau routier du centre-ville. En ce qui concerne les travaux publics, la compagnie mit à la disposition de la municipalité en développement de nombreux ingénieurs, comme nous l'avons déjà souligné<sup>204</sup>. Cette implication dans l'élaboration du réseau routier est toujours présente en 1917 alors qu'on annonce la construction d'une nouvelle route reliant la ville de Trois-Rivières à celle de Shawinigan, et dont la réalisation est subventionnée à cinquante pour cent par le gouvernement provincial, vingt-cinq pour cent par la municipalité et vingt-cinq pour cent par trois grandes compagnies de la ville, dont SWPC<sup>205</sup>. Ainsi, résultant du mécanisme structurant la logique du don et contre-don, le groupe Shawinigan se voit accorder jusqu'en 1922 une exemption de taxes municipales qui résulte des bienfaits qu'elle génère au sein de la ville<sup>206</sup>.

En somme, l'idée sous-jacente à ce chapitre, soit d'exposer l'expansion des actions de mécénat du groupe SWPC à l'image de cercles concentriques au sein de la ville de Shawinigan Falls, ainsi que l'implication du groupe industriel dans la vie communautaire, est au mieux exprimée par Claude Bellavance. Il vaut la peine de reprendre en entier le passage suivant :

Acteur important dans le processus d'industrialisation et d'urbanisation de la Mauricie, Shawinigan Water and Power s'engagea fortement dans la vie des diverses communautés. Participation de ses cadres à la vie associative, aide à la fondation d'hôpitaux, d'église, et d'école, dons de terrains, etc. la compagnie d'électricité était littéralement omniprésente. Ses dirigeants — et dans une large mesure ceux des autres grandes entreprises régionales s'identifièrent aux destinées des institutions et des communautés qu'ils avaient contribué à créer ou à développer. S'attribuant le "beau rôle" dans ce qu'on appellerait volontiers une "success story", l'ensemble de cette élite composée largement d'hommes d'affaires anglophones bénéficia, du moins jusqu'aux années 1930, d'un prestige considérable, voire d'une incontestable autorité morale. Transposée sur le plan des relations de travail, cette

---

<sup>204</sup> François Guérard et Guy Trépanier, « Shawinigan : une ville née de l'industrie », *Continuité*, Vol. 30 (1986), p.37.

<sup>205</sup> *L'Écho du Saint-Maurice*, 19 avril 1917, p.6.

<sup>206</sup> Les exemptions de taxe étaient courantes dans les villes d'industries. Nous pouvons penser au cas de Grand'Mère ou encore celui du village-usine de Mont-Rolland. Voir Michèle Dubuc, « Le village-usine de Mont-Rolland », *Histoire Québec*, vol. 13, 1 (2007), p.35-40.

hégémonie des dirigeants de la grande entreprise prit les allures d'un véritable paternalisme patronal.<sup>207</sup>

L'idée du paternalisme patronal exprimé par Bellavance se traduit entre autres par les importantes mesures de *corporate welfare* illustré par Claudine Drolet dans son étude portant sur les femmes employées par le groupe industriel<sup>208</sup>. La notion de paternalisme se distingue des autres notions retenues dans cette étude du fait qu'elle renvoie à un engagement informel entre employeur et employé. D'après ce type d'engagement, les compagnies seraient administrées à la manière d'une famille dans laquelle le patron représenterait la figure paternelle bienveillante, alors qu'en contrepartie, les employés devraient faire preuve de loyauté en respectant l'autorité. Dans cette perspective, cette notion ne s'applique pas à notre étude et c'est pourquoi nous ne l'avons pas retenue. Par ailleurs, l'intérêt de cette citation vient des concepts de « prestige » et « d'autorité morale » que les dirigeants et cadres du groupe SWPC obtinrent en contrepartie de leur implication dans le développement du capital social de la communauté<sup>209</sup>. Nous verrons plus en détails ultérieurement comment cette implication se traduit dans le domaine de l'éducation et celui de la santé. Par ailleurs, la compagnie contribue d'une part à la structuration, au développement ainsi qu'à l'épanouissement de la ville de Shawinigan Falls et elle récolte d'autre part certains avantages tels qu'une exemption de taxes municipales pour elle-même ainsi que pour certaines de ses filiales. À cet effet, l'exemple de *Shawinigan Arena Co.* est particulièrement révélateur dans la mesure où la ville accorde explicitement à la filiale une exemption de taxes du fait des bienfaits qu'elle apporte à la ville durant les trois premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, d'abord indépendamment et après 1922, année de l'adoption du système de gérance, de concert avec les autorités municipales.

---

<sup>207</sup> Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963*, *op. cit.*, p. 49.

<sup>208</sup> Claudine Drolet expose la réflexion suivante relativement à ces deux notions : « Le corporate welfare capitalism, l'attribution de privilèges ou de services aux employés sans que ce soit exigé par sa loi, serait fortement influencé par le paternalisme. ». Voir, Claudine Drolet, « Shawiniganaises et travailleuses : Les employées de bureau de la Shawinigan Water, 1945-1963 », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2010, p. 34-35.

<sup>209</sup> Comme le souligne l'article de Lévesque et White, le capital social peut également être « individuel » ou « collectif ». Voir Maurice Lévesque et Deena White, « Le concept de capital social et ses usages », *Lien social et politiques*, vol. 41, no. 23-33 (1999), p. 24.

## Chapitre III

### De l'école à l'usine : l'enseignement technique comme œuvre du groupe Shawinigan et de philanthropes associés

Dans le chapitre précédent, nous abordions la question de l'implication du groupe Shawinigan dans l'élaboration du tissu de base de la ville de Shawinigan Falls. L'implication de SWPC au sein du paysage bâti de la ville ne se limite cependant pas à la construction de logements et de lieux de divertissements. Nous traitons dans le présent chapitre de l'implication majeure du groupe industriel et de certains de ses dirigeants au sein d'un champ spécifique du tissu spécialisé de la ville, soit les écoles et lieux d'enseignement. Si la création de l'École Technique de Shawinigan Falls<sup>210</sup> se trouve au cœur de ce chapitre, nous examinons également l'implication du groupe industriel dans l'élaboration d'un système d'éducation efficace<sup>211</sup> pour les jeunes Shawiniganais de tous les horizons ethnoculturels. Ce faisant, notre analyse nous pousse à examiner le cas de l'un des hommes d'affaires philanthropes les plus influents du groupe Shawinigan, soit John Edward Aldred dont le parcours personnel au sein d'une ville industrielle américaine influence considérablement l'orientation de ses activités de mécénat au sein de la ville naissante.

Comme nous l'avons vu précédemment, la situation économique de la province de Québec est marquée, au début du XX<sup>e</sup> siècle, par la pénétration de capitaux étrangers. Cette nouvelle situation, particulièrement bénéfique pour la région de la Mauricie, est favorable aux Libéraux de S.-N. Parent à un point tel qu'aux élections de 1905, le parti conservateur réussit à faire élire seulement sept députés sur soixante-quatorze<sup>212</sup>. Cependant, une rivalité intestine naît au sein des libéraux et Lomer Gouin fait défection au cabinet de Parent avec l'appui de certains membres plus radicaux du parti. Ce schisme

---

<sup>210</sup> Au sein de ce chapitre nous utilisons différentes appellations vis-à-vis de cette institution : *The Shawinigan Technical Institute* (nom sous lequel l'établissement est constitué en corporation) et École Technique de Shawinigan (titre par lequel cette institution est nommée dans les périodiques locaux francophones).

<sup>211</sup> Nous employons ici ce terme dans la mesure où la formation offerte au sein de l'École technique de Shawinigan est à la fois une pratique à l'emploi et une institution estimée par les industriels locaux. Ainsi, suivre les cours du Shawinigan Technical Institute donne des résultats avantageux pour ses élèves.

<sup>212</sup> Jacques Lacoursière *et al.*, *Canada-Québec : Synthèse historique, 1534-2010*, Québec, Septentrion, 2011, p. 392.

au sein du parti conduit à la prise de pouvoir par Gouin en 1905. À l'origine, le programme électoral de Gouin comporte une ambitieuse dimension éducative, comprenant la mise en place d'un ministère de l'Éducation. Il est cependant freiné par le clergé catholique qui n'entend pas céder son « monopole des congrégations religieuses »<sup>213</sup>. Du coup Lomer Gouin, en faisant preuve de « patience et de modération », pénètre ce monopole en créant des institutions scolaires possédant un personnel laïque<sup>214</sup>, les écoles techniques<sup>215</sup>. Véritable vision d'horreur pour le clergé, ces nouvelles « écoles neutres » permettent cependant de briser l'emprise du clergé dans le domaine de l'enseignement et engagent, suivant la vision libérale, la province sur la voie du progrès<sup>216</sup>. Il apparaît ainsi que la mise en perspective du contexte historique dans lequel apparaît The Shawinigan Technical Institute (STI) permet d'éclairer l'ampleur de cette implication philanthropique de la compagnie SWPC.

Au sein de ce chapitre, nous examinons les moyens employés par le groupe SWPC et certains de ses représentants afin de créer l'une des premières écoles techniques du Québec<sup>217</sup>. Dans un premier volet de ce chapitre, nous explorons le contexte historique et politique dans lequel est fondée cette institution d'un nouveau genre au sein de la ville de Shawinigan. Notre enquête nous pousse par la suite à exposer le portrait de l'un des fondateurs du groupe industriel, soit John Edward Aldred, dont les mesures philanthropiques constituent les fondements du STI. Dans un second volet, nous exposons la manière dont cette institution joue un rôle de pivot pour les « bonnes œuvres »<sup>218</sup> locales. À travers ces deux volets, nous tentons de réviser l'importance du rôle que joue cette institution éducatrice au sein de la ville naissante ainsi que l'importante place de l'engagement de certains dirigeants dans l'éducation de la jeunesse shawiniganaise. Ce chapitre s'appuie sur différentes sources dont les périodiques locaux parmi lesquels l'*Écho du Saint-Maurice* qui donne le ton, ce qui permet de mieux appréhender l'opinion

---

<sup>213</sup> Bernard Weilbrenner, « Les idées politiques de Lomer Gouin », *Report of the Annual Meeting*, 44 (1), 1965, p. 49.

<sup>214</sup> Non seulement la direction, mais également les professeurs ; Bernard Weilbrenner, « Les idées politiques de Lomer Gouin », *op. cit.*, p. 49.

<sup>215</sup> Bernard Weilbrenner, « Les idées politiques de Lomer Gouin », *op. cit.*, p. 49.

<sup>216</sup> Bernard Weilbrenner, « Les idées politiques de Lomer Gouin », *op. cit.*, p. 49.

<sup>217</sup> L'exemple de l'implication de la compagnie SPWC dans le domaine de l'éducation apparaît d'autant plus pertinent qu'il s'agit de la première ville d'industrie québécoise, créée à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, à se doter d'une école technique.

<sup>218</sup> Nous pensons ici entre autres à différentes campagnes de sensibilisation et à des rassemblements d'association comme la Croix rouge.

publique relative à cette institution. Les périodiques permettent également de valider les informations figurant dans le Livre des minutes des assemblées des Gouverneurs de la Corporation de l'Institut de Technologie de Shawinigan Falls pour les années 1910 à 1922<sup>219</sup> dont nous avons fait l'analyse.

### 3.1 L'avènement des écoles techniques au Québec : le particularisme de The Shawinigan Technical Institute

Comme le mentionne Jean-Pierre Charland dans son ouvrage phare portant sur l'éducation spécialisée au Québec, la lenteur du processus qui conduit à l'établissement d'instituts techniques dans la province de Québec résulte d'un manque d'initiatives venant des instances gouvernementales québécoises<sup>220</sup>. Toutefois, si J-P. Charland mentionne d'emblée « l'anarchie et la timidité » des initiatives publiques, il accorde trop peu d'importance aux réticences ainsi qu'au manque de volonté et de préparation du clergé catholique à mettre en place ce genre d'établissements<sup>221</sup>. Certaines initiatives incontournables, comme l'est par exemple l'Académie commerciale de Québec

---

<sup>219</sup> BAnQ Trois-Rivières, Fonds Fabien Larochelle (P87), Livre des minutes des assemblées des Gouverneurs de la Corporation de l'Institut de Technologie de Shawinigan Falls pour les années 1910 à 1922, p.1-302.

<sup>220</sup> Tout d'abord, nous devons distinguer les écoles d'industrie et de réforme telles qu'encadrées par l'acte de 1869 et les écoles techniques qui se multiplièrent à partir de la seconde décennie du XX<sup>e</sup> siècle. Comme l'expose Dale Gilbert, les écoles d'industrie et de réforme avaient une fonction d'assistance pour les jeunes considérés comme délinquants ou à risque de le devenir. Ces écoles doivent loger, nourrir, vêtir, soigner, instruire et apprendre un métier aux enfants. Cependant, comme nous l'exposerons ultérieurement, ces fonctions ne s'appliquent en aucun cas au STI. De plus, si l'État québécois investit dans l'institution qu'est l'École Technique de Shawinigan, il ne contrôle en aucun cas les admissions contrairement aux écoles d'industrie et de réforme. Finalement, l'objectif du STI vise davantage la position d'une élite industrielle formée de cadres compétents d'origine ethnoculturelle mixte qu'une normalisation des masses ouvrières comme ce fut le cas dans les écoles d'industrie et de réforme. Dans les faits, les écoles techniques tel qu'elles sont établies sous le gouvernement Gouin se rapprochent davantage des *Mechanics' Institutes* présentes en Ontario dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les *Mechanics' Institutes* avaient en effet pour mission « to assist individuals from all social classes and across gender lines to upgrade educational skills that were sorely lacking. As a result, the Association of Mechanics' Institutes of Ontario was an influential and fairly effective transition instrument of the educational state, a bridge between voluntary and rather haphazard way in which education for the working classes was handled before mid-century and the complete takeover of "adult" education by the Ontario Department of Education in 1895. ». Voir Dale Gilbert, « Assister les familles de Québec : l'école de réforme et l'école d'industrie de l'Hospice Saint-Charles, 1870-1950 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 61 no.3-4 (2008), p.470-476. ; Darren Neil Ferry, « Open to All Classes on Terms of perfect Equality : The Association of Mechanics' Institutes and the Establishment of Adult Education in Ontario, 1868-1895 », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 27 no.2 (2015), pp. 1-20. ; Ellen L. Ramsay, « Art and Industrial Society: The Role of the Toronto Mechanic's Institute in the Promotion of Art, 1831-1883 ». *Labour/le Travail*, vol.43 (1999), p. 71-103.

<sup>221</sup> Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, p. 76-77.

orchestrée par les Frères des écoles chrétiennes pour les franco-catholiques dès les années 1860, sont plus récemment documentées. Alors que certains auteurs comme Louis-Philippe Audet font remonter au régime français l'apparition d'un enseignement technique embryonnaire,<sup>222</sup> ce n'est qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que l'on voit apparaître une réelle volonté de développer un enseignement spécialisé au sein de la province<sup>223</sup>. L'Académie commerciale catholique, à Montréal, figure également parmi les premiers établissements au Québec précurseurs des futures écoles techniques. Prenant le nom d'École du Plateau en 1872, ce collège industriel<sup>224</sup> a pour objectif de remédier à un phénomène bien présent au sein de la grande industrie, soit le recrutement d'employés spécialisés et de cadres à l'extérieur de la province<sup>225</sup>. C'est dans le but de faciliter l'accès à ces postes pour la population canadienne-française de la province que cette institution offre un programme de cours scientifique et industriel divisés en quatre catégories<sup>226</sup>. Cet établissement, unique en son genre au sein de la province, devient en 1874 l'École Polytechnique offrant aux garçons canadiens-français une formation de niveau scientifique dans leur langue maternelle<sup>227</sup>.

Malgré cela, la formation offerte à l'École Polytechnique apparaît seulement comme une demi-mesure puisqu'elle est, d'après Charland, difficilement accessible et n'offre que peu de résultats<sup>228</sup>. Par ailleurs, comme le souligne l'étude de Dickinson et

---

<sup>222</sup> Louis-Philippe Audet propose en effet que les écoles d'arts et métiers de Saint-Joachim et de Montréal représenteront une forme embryonnaire d'enseignement technique. Voir Louis-Philippe Audet, *Histoire de l'enseignement au Québec, 1608-1971*, tome 2, Montréal, Holt, Rinehart et Winston ltée, 1971, p. 291 ; Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, p. 76-77.

<sup>223</sup> Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, p. 76-77. Cependant, comme l'expose Roch Montpetit dans son mémoire, il faut attendre la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle pour que ce type d'institutions académiques prennent leur plein essor. Voir Roch Montpetit, « L'école normale de l'enseignement technique, l'université nouvelle et la formation technique supérieure. Histoire et analyse d'un échec. », Mémoire de maîtrise, Montréal, université du Québec à Montréal, 2018, 124 p.

<sup>224</sup> Comme le souligne Jean-Pierre Charland, les collèges industriels n'ont souvent d'industriels que le nom et se centrent davantage sur les études commerciales. Voir Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, p. 76-77.

<sup>225</sup> Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982*, Québec, *op. cit.*, p. 77-78.

<sup>226</sup> Nous retrouvons ainsi les quatre catégories suivantes : le génie civil, les mines, la métallurgie, la mécanique et le travail des métaux, ainsi les industries diverses et la production. Académie Commerciale catholique de Montréal, « Programme du cours scientifique et industriel », Montréal, *Atelier du National*, 1874 ; dans Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, p. 77.

<sup>227</sup> Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982*, Québec, *op. cit.*, p. 77-78.

<sup>228</sup> Comme l'expose Yves Gingras : « Cependant, étant situé en marge d'un système d'éducation dominé par le clergé, Polytechnique recrutera alors peu d'étudiants et, par conséquent, n'influencera pas de façon

Young portant sur l'histoire socio-politique du Québec, l'un des éléments qui favorisa le développement du système d'éducation supérieur anglophone et qui fit lacune aux universités francophones est l'apport important de capital venant de grands industriels dont les Molson, les Redpath ou encore les Macdonald<sup>229</sup>. Alors que l'exode vers les filatures de la Nouvelle-Angleterre s'accroît et que le manque d'ouvriers qualifiés est comblé par l'immigration, la préoccupation d'éduquer la jeunesse et d'instaurer une école technique se fait de plus en plus présente au sein des instances gouvernementales. La mise en place de nouvelles législations encadrant le travail des mineurs dans les industries, dont l'exigence d'une scolarité minimale, traduit bien cette préoccupation<sup>230</sup>. Les effets de cette législation se font toutefois attendre en raison d'un manque d'organisation et de personnel. À Shawinigan, on insiste encore sur cette législation en 1918, alors que sont publiés des extraits de la loi et des règlements ainsi que des articles reliés aux devoirs généraux des chefs d'établissement<sup>231</sup>. Une première initiative sans lendemain<sup>232</sup>, visant à favoriser l'établissement d'écoles techniques sur le territoire québécois, fut mise en place sous S.-N Parent, mais ce n'est qu'en vertu du programme de Lomer Gouin<sup>233</sup>, élu en 1905, que les écoles techniques virent le jour. En 1907, seulement deux ans après le début du mandat de Gouin comme premier ministre, sont sanctionnées les lois constituant en corporation les écoles techniques de Québec et de Montréal<sup>234</sup>. Malgré les critiques que ce dernier essuie du fait des coûts liés à la construction de ces deux premiers

---

déterminante le développement des sciences dans les institutions francophones. » Voir Yves Gingras, *Les origines de la recherche scientifique au Canada. Le cas des physiciens*, Montréal, Boréal, 1991, p. 21.

<sup>229</sup> John A. Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 2014, p. 183.

<sup>230</sup> Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982, op. cit.*, p. 83-84.

<sup>231</sup> « Inspection des établissements industriels et des édifices publics », *L'Écho du St-Maurice*, 2 mai 1918, p.4.

<sup>232</sup> À la demande du *Rapport du Surintendant de L'Instruction publique de la province de Québec* de 1897, le gouvernement sanctionne une loi prévoyant que : « Tout conseil de cité, de ville ou de village peut, par règlement, adopter les mesures propres à encourager l'instruction technique dans l'intérêt des artisans et des classes ouvrières ». Ces règlements placent sous le joug des municipalités la responsabilité de promouvoir pour leurs citoyens l'enseignement technique par la création d'institutions dont la gestion relèverait du Conseil des arts et manufactures. Cependant, comme le mentionne Charland, cette initiative ne donne aucun résultat, car aucune école technique ne voit le jour dans ces conditions. Voir Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982, op. cit.*, p. 83-84.

<sup>233</sup> Le programme électoral de Lomer Gouin prévoit en effet le développement de l'enseignement primaire, la fondation de nouvelles écoles normales, la hausse du salaire des enseignants, le développement de l'enseignement agricole ainsi que la création d'écoles techniques et d'une École des hautes études commerciales. Voir « Élection de 1916, le gouvernement Gouin et son œuvre », 1916, p. 16 ; discours prononcé le 15 avril 1905 par Lomer Gouin, repris de Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982, op. cit.*, p. 85.

<sup>234</sup> Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982, op. cit.*, p. 85-86.

établissements<sup>235</sup>, il contribue également à financer les écoles techniques de Shawinigan, Sherbrooke et Beauceville<sup>236</sup>. Cependant, les contributions annuelles visant à subventionner ces écoles ne représentent qu'un faible pourcentage, soit un peu moins d'un dixième des dépenses versées dans le domaine de la formation professionnelle et de l'enseignement technique dans la province<sup>237</sup>.

En agissant de la sorte, le gouvernement de L. Gouin entend offrir à la population du Québec un moyen d'accéder à des salaires décents ainsi qu'à des postes de techniciens et de cadres au sein des industries. À cet effet, comme le mentionne J-P. Charland, les lois constituant en corporation les écoles de Québec et Montréal et plus tard celle de Trois-Rivières sont explicites en mentionnant d'emblée que l'enseignement technique a pour premier objectif de pallier le besoin pressant chez les industriels et manufacturiers de la province d'embaucher des ouvriers qualifiés et compétents, des techniciens, des contremaîtres et des chefs d'ateliers<sup>238</sup>. Or, cette préoccupation se retrouve également chez les acteurs politiques et industriels shawiniganais comme il apparaît dans les discours prononcés lors d'une cérémonie tenue à l'École Technique en 1919 pour marquer la collation des grades et la distribution de prix de fin d'année<sup>239</sup>. L'hebdomadaire local *L'Écho du Saint-Maurice* rapporte ainsi, en juillet 1919, les visées de la formation technique dans le développement industriel de la ville :

Nous habitons une ville industrielle importante et d'ici à quelques années des développements extraordinaires ouvriront pour un grand nombre de jeunes

---

<sup>235</sup> Selon Charland, les coûts de construction des écoles techniques de Montréal (775 000 \$) et Québec (500 000 \$) ont entraîné une vague de critiques résultant du fait que de nombreux individus auraient préféré voir l'enseignement technique être greffé aux programmes des collèges déjà en fonction dans la province ou encore créés par le biais de subventions octroyés aux diverses entreprises. Cependant, le premier ministre se défend en mentionnant « qu'il a mis sur pied un système éprouvé ailleurs et au meilleur prix ». Aux élections de 1916, *Le gouvernement Gouin et son œuvre*, p. 96-97. Voir Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982, op. cit.*, p. 86.

<sup>236</sup> Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain vol.1 : De la Confédération à la crise*, Montréal, Édition du Boréal Express, 1979, p. 534-535 ; Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982, op. cit.*, p. 86-87.

<sup>237</sup> Considérant les chiffres avancés par Jean-Pierre Charland, 80 000 \$ est attribué en subvention pour les Écoles techniques de Montréal et Québec, soit 40 000 \$ chacune, 5000 \$ est attribué au *Montreal Technical Institute*, 16 000 \$ au Conseil des arts et manufactures et finalement 10 000 \$ aux écoles techniques hors Montréal et Québec, dont fait partie celle de Shawinigan. Voir Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982, op. cit.*, p. 87.

<sup>238</sup> Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982, op. cit.*, p. 86 ; « Loi amendant la loi constituant en corporation l'École technique de Trois-Rivières », 1922, Chap. 52 ; « Loi autorisant l'établissement de cours professionnels », 1922, Chap. 54.

<sup>239</sup> *L'Écho du Saint-Maurice*, 17 juillet 1919, p. 1.

gens de brillantes carrières. Les bonnes positions seront données à des gens capables. Si nos enfants ont les qualifications voulues, ils trouveront à se placer avantageusement. C'est à l'École Technique qu'ils acquerront ces connaissances nécessaires. Si nous négligeons l'avantage qui nous est offert, des étrangers plus pratiques que nous viendront recueillir les gros salaires et les nôtres devront se contenter du salaire d'un homme de journée. Notre jeunesse ne manque pas d'intelligence et de bonnes dispositions, outillons-la pour l'avenir en lui donnant cet enseignement technique qui lui est indispensable pour occuper un rang et des positions rémunératrices dans nos usines locales, lesquelles vont devenir de plus en plus nombreuses chaque année.<sup>240</sup>

Faisant de l'État un organisme subventionnaire et garant d'emprunts, le premier ministre Gouin patronne l'établissement de corporations autonomes tenues de construire des écoles techniques et de créer leur programme académique<sup>241</sup>. Considérant les motifs qui entraînent la création de ces institutions, la fondation de STI apparaît comme une véritable mesure de mécénat industriel, car si la compagnie a les moyens d'utiliser l'immigration afin de pallier un manque d'ouvriers qualifiés et de techniciens, elle préfère encourager le développement de la jeunesse shawiniganaise par le biais de diverses initiatives locales.

Ce qui distingue le STI des autres écoles techniques de la province réside dans la précarité de cette institution privée mise en place par un groupe industriel et première institution du genre. Dès huit établissements qui composent le paysage des écoles techniques et industrielles en 1925, quatre proviennent d'initiatives provinciales<sup>242</sup>, trois proviennent d'initiatives municipales<sup>243</sup> et seule l'École Technique de Shawinigan provient des dons d'industriels locaux et de philanthropes affiliés aux industries. Cette initiative locale à Shawinigan trace d'ailleurs la voie à la création d'une école industrielle à Grand'Mère. Propriété de la commission scolaire régionale, cette institution, fondée en 1921, est subventionnée par le gouvernement de la province dès 1924 et emprunte une partie de son programme à l'École Technique de Shawinigan<sup>244</sup>. Deux ans avant l'ouverture de l'école industrielle de Grand'Mère, soit en 1919, *L'Écho du Saint-Maurice*

---

<sup>240</sup> *L'Écho du Saint-Maurice*, 17 juillet 1919, p.1.

<sup>241</sup> Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982, op. cit.*, p. 87.

<sup>242</sup> Soit les écoles techniques de Québec, Montréal, Trois-Rivières et Hull. Voir Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982, op. cit.*, p. 93.

<sup>243</sup> Les écoles industrielles de Sherbrooke, Grand'Mère et Beauceville. Voir Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982, op. cit.*, p. 93.

<sup>244</sup> Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982, op. cit.*, p. 92.

mentionne la prise en charge de cette école par la commission scolaire et offre quelques conseils sur la manière de subventionner la création de cette institution.

À Shawinigan Falls, l'école a été construite par la Shawinigan Water & Power Co. qui en a fait cadeau à la ville. La compagnie désirait la formation de cette école parce qu'elle a besoin de former de bons ouvriers pour en faire plus tard des chefs de départements à ses usines. En même temps qu'elle a fait un acte de générosité envers la ville, son œuvre lui est précieuse pour elle-même. [...] La Compagnie de Grand'Mère a donc un grand intérêt à ce qu'une école de ce genre soit fondée et nous ne voyons pas pourquoi cette dernière ne ferait pas à Grand'Mère ce que la Shawinigan a fait dans notre ville.<sup>245</sup>

Ainsi, le journal shawiniganais mentionne l'établissement prochain d'une école d'industrie à Grand'Mère et, conscient des bienfaits que STI apporte à la ville, encourage la *Laurentide Company* à agir conformément à SWPC. L'action de mécénat industriel du groupe Shawinigan vis-à-vis de STI et de l'enseignement technique au sein de la ville ne se limite pas à la mise en place de l'établissement. SWPC contribue également à l'épanouissement des jeunes hommes<sup>246</sup> de la ville en attribuant des bourses aux élèves se distinguant du fait de leur moyenne académique. En témoigne un article du journal *L'Écho du Saint-Maurice* :

À l'École technique, a eu lieu la distribution des prix des élèves, M. C. N. Crutchfield, principal de cette institution a signalé le fait que cette année, grâce à la générosité de la Shawinigan Water and Power Company, des prix au montant de \$ 196.00 seraient distribués aux élèves qui ont suivi les cours du jour et que des prix au montant de \$ 120.00 seraient distribués aux élèves qui ont suivi les cours du soir. La Shawinigan Water and Power Company a, en outre, présenté trois prix en argent de \$ 30.00 chacun aux élèves qui ont suivi les cours et cinq prix en argent de \$ 10.00 chacun aux élèves qui ont fréquenté les classes du soir.<sup>247</sup>

The Shawinigan Technical Institute, qui apparaît être un établissement hors normes au sein du réseau d'écoles techniques de la province, encourage la réussite

---

<sup>245</sup> *L'Écho du St-Maurice*, 23 octobre 1919, p. 1.

<sup>246</sup> Si en 1911 l'âge minimum pour être admis au STI est de 14 ans, en 1912 l'âge minimum pour entrer dans les différents programmes est de 16 ans. BAnQ Trois-Rivières, Fonds Fabien Larochelle (P87), « Livre des minutes des assemblées des Gouverneurs de la Corporation de l'Institut de Technologie de Shawinigan Falls pour les années 1910 à 1922 », p. 16.

<sup>247</sup> « Distribution des prix à l'École Technique de notre ville », *L'Écho du St-Maurice*, 23 juin 1927, p. 1 ; « A l'École technique : Distribution solennelle des prix », *L'Écho du St-Maurice*, 21 juin 1928, p.1.

académique en octroyant des bourses et des prix aux jeunes s'étant démarqués au courant de l'année scolaire. Cette initiative du groupe industriel s'est élargie à plusieurs autres établissements du réseau d'écoles techniques de la province. Un article daté de 1930 expose que SWPC donne « tous les ans » à diverses écoles techniques plus de 700 \$ en bourses aux élèves les plus méritants. Durant cette même année 1930, les efforts pédagogiques de 18 jeunes des écoles techniques de Shawinigan<sup>248</sup>, Trois-Rivières<sup>249</sup>, Québec<sup>250</sup> et Grand'Mère<sup>251</sup> se voient récompensés par SWPC. Comme l'article le mentionne, « c'est en encourageant nos jeunes gens à étudier sérieusement que nous réussirons à créer une classe d'élite parmi nos ouvriers, nos contremaîtres et nos techniciens de toutes catégories. »<sup>252</sup>. Cette entreprise de mécénat est diffusée dans la communauté du fait des impacts qu'elle opère chez les jeunes étudiants. Finalement, en examinant la liste des bénéficiaires des prix, il ne semble pas y avoir de ségrégation ethnoculturelle parmi les récipiendaires<sup>253</sup>. Certains auteurs ont proposé que les acteurs industriels issus d'initiatives extérieures encourageaient quasi exclusivement le développement de la communauté anglo-protestante de la ville. À travers nos sources, il nous est impossible de percevoir cette ségrégation ethnoculturelle dans les actions de mécénat industriel pratiquées au sein du milieu académique shawiniganais. Par exemple, une brochure intitulée *Shawinigan Technical Institute; Evening Classes 1911-1912* mentionne : « Admission is extended to all without regard to previous education, or to race or creed »<sup>254</sup>. Chose certaine, ces mesures s'inscrivent dans une logique de réciprocité. La compagnie tire un avantage de la formation locale octroyée aux jeunes hommes qui, à la suite de leur graduation, sont en mesure d'accéder à des postes qualifiés au sein du groupe industriel qui peut bénéficier de leur expertise. Cette initiative de la

---

<sup>248</sup> Sur les 18 jeunes récompensés, sept sont de l'École Technique de Shawinigan.

<sup>249</sup> Trois jeunes sur 18 sont de l'École Technique et de Papeterie de Trois-Rivières.

<sup>250</sup> Sur les 18 jeunes récompensés, 7 sont de l'École Technique de Québec.

<sup>251</sup> Un jeune ayant suivi le cours industriel de l'École du Sacré-Cœur de Grand'Mère se voit récompensé par SWPC.

<sup>252</sup> « La Shawinigan Water & Power encourage tous les ans les élèves de l'enseignement technique : Elle donne annuellement aux diverses institutions techniques plus de sept cents dollars en prix. – Les gagnants de l'année scolaire 1929-1930 », *L'Écho du St-Maurice*, 23 octobre 1930, p. 1.

<sup>253</sup> En effet, la liste des récipiendaires mentionne bien sur des noms à connotation anglaise tel que Lionel Swift ou encore Neal McNiven, mais ils ne composent que 11 % des bénéficiaires des prix. L'on retrouve beaucoup plus de nom tels que Poirier, Boisclair, Paquet, Honoré, Lebrun, Bélanger etc. plus typique de la population canadienne-française. Cet exemple n'en est qu'un parmi de nombreux autres. Voir « La Shawinigan Water & Power encourage tous les ans les élèves de l'enseignement technique : Elle donne annuellement aux diverses institutions techniques plus de sept cents dollars en prix. – Les gagnants de l'année scolaire 1929-1930 », *L'Écho du St-Maurice*, 23 octobre 1930, p. 1 ; « A l'École Technique ; distribution solennelle des prix », *L'Écho du St-Maurice*, 21 juin 1926, p. 4.

<sup>254</sup> BANQ Trois-Rivières, Fonds Fabien Larochelle (P87), Brochure intitulé « Shawinigan Technical Institute Evening Classes 1911-1912 », 1912, p. 6.

compagnie est également soutenue par différents acteurs locaux et même des plus improbables, dont le clergé catholique.

Si la création des écoles techniques apparaît en général pour le clergé catholique comme une véritable « vision d'horreur »<sup>255</sup> du fait de leur neutralité religieuse, cette animosité semble absente vis-à-vis de STI. Malgré le fait qu'elle possède un directeur et des professeurs laïcs<sup>256</sup>, l'École Technique de Shawinigan semble se distinguer de ses congénères basés dans les centres de Québec et Montréal par le fait que les représentants cléricaux shawiniganais encouragent les parents à y envoyer leurs enfants<sup>257</sup>. Si quelques auteurs proposent que le STI soit le lieu de sociabilité par excellence de la communauté anglophone de la ville, l'étude des périodiques locaux laisse davantage à penser que cet établissement accueille différents événements marquants impliquant des représentants de la communauté shawiniganaise aussi bien anglo-protestante que franco-catholique<sup>258</sup>. Nous pouvons donner à titre d'exemple la campagne en faveur du lait dont une partie du programme se tient dans les locaux de l'École technique. L'extrait qui suit expose la collaboration des différentes instances qui œuvrent conjointement afin de mettre en place l'entreprise :

Comme nous l'annoncions la semaine dernière, nous aurons la semaine prochaine le grand avantage d'entendre les deux charmantes conférencières du gouvernement, Mlle Helen Campbell et Evelyn Leblanc. Melle Campbell et Leblanc vont se charger de nous convaincre de la nécessité de l'emploi du lait chez les enfants et chez les grandes personnes. Les deux conférencières sont en notre ville depuis quelques jours afin de préparer le programme de la semaine. Elles sont aidées dans leur organisation par nos autorités civiles et religieuses, de même que par les compagnies industrielles.<sup>259</sup>

---

<sup>255</sup> Bernard Weilbrenner, « Les idées politiques de Lomer Gouin », Report of the Annual Meeting, *op. cit.*, p. 49.

<sup>256</sup> À cet effet, il est possible de penser à Charles N. Crutchfield qui est directeur de l'institution de 1923 à 1952. Sa carrière marque, comme le souligne Fabien Larochelle, l'âge d'or de l'École Technique. Natif d'Huntingdon en Montérégie, Crutchfield débute sa carrière d'instituteur en 1906 après avoir obtenu son diplôme de l'Université McGill. Parallèlement à sa fonction de directeur de The Shawinigan Technical Institute, Crutchfield est également nommé directeur du Shawinigan High School, poste qu'il occupe durant quelques années. Crutchfield apparaît également comme un acteur fortement engagé dans la vie sociale shawiniganaise, il occupe la fonction de président du Club de Curling et de l'Association des Boy Scouts. Voir Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans (1900-1975)*, *op. cit.*, p. 345.

<sup>257</sup> *L'Écho du St-Maurice*, 28 août 1924, p. 6.

<sup>258</sup> Nous pensons ici à des conférences, des rassemblements, des bals, etc.

<sup>259</sup> « La semaine du lait. C'est dimanche que s'ouvrira la grande campagne en faveur du lait », *L'Écho du Saint-Maurice*, 8 mars 1923, p. 1.

L'École Technique est également le lieu où se tient, en 1918, un bal suivi d'un banquet en l'honneur des soldats de retour du front. Cette soirée, organisée par l'*Association des soldats de Retour*, dont le président est Robert A. Witherspoon<sup>260</sup>, permet de rassembler au sein de l'établissement l'élite industrielle et politique de la ville en plus d'une « assistance nombreuse »<sup>261</sup>. Si la présence des autorités ecclésiastiques aussi bien catholique que protestante n'est guère attestée dans ce cas précis, nous pensons que ces autorités y sont présentes puisqu'on les retrouve régulièrement dans d'autres rassemblements organisés par SWPC<sup>262</sup>. Ainsi, le STI, à l'instar de The Shawinigan Arena, constitue un lieu où prend forme une certaine collégialité entre les différents acteurs de la ville, et ce, par-delà les horizons ethnoculturels<sup>263</sup>.

### 3.2 La fondation de The Shawinigan Technical Institute, une impulsion de SWPC

L'initiative de créer une école technique au sein de la ville de Shawinigan Falls revient principalement à la compagnie SWPC, ses filiales et ses représentants. Si SWPC se trouve dans une situation financière précaire jusqu'au milieu de la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle et même un peu au-delà, au tournant des années 1910 les ancrages financiers de la compagnie permettent au groupe industriel d'injecter des capitaux dans des compagnies filiales, mais également dans d'autres institutions visant

---

<sup>260</sup> Né aux États-Unis, Robert A. Witherspoon arrive à Shawinigan en 1904 après avoir été chargé de l'établissement de la compagnie Shawinigan Carbide. Witherspoon, que Larochelle qualifie de « père de l'industrie du carbure », joue également un rôle fort important dans l'épanouissement social de la collectivité shawiniganaise. Comme le mentionne Larochelle : « Il a été intimement lié au progrès de notre ville et l'on peut dire, sans exagération, que parmi les hommes d'affaires d'élite qui furent pionniers dans Shawinigan, il se trouve au premier rang. On a dit de lui qu'il était un homme de cœur et doué de grandes qualités, qu'il donna un exemple unique du rapprochement du capital avec le travail, qu'il prodigua de nombreux bienfaits parmi ses ouvriers et les déshérités de la fortune, qu'il s'intéressa de près à l'éducation des enfants. C'est lui qui, le premier, comprit l'avantage et l'importance de fusionner les compagnies *Carbide* et *Products* sous une seule raison sociale. Lorsqu'il quitta Shawinigan en 1929, pour exercer à Montréal la charge de vice-président de la *Shawinigan Chemicals*, ce fut au grand regret du personnel de l'usine où il s'était acquis la réputation de patron modèle. » Voir Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans (1900-1975)*, op. cit., p. 519.

<sup>261</sup> « Pour nos soldats de retour », *L'Écho du Saint-Maurice*, 1 mai 1919, p. 6.

<sup>262</sup> En août 1919, soit quelques mois après le rassemblement tenu à L'École Technique en l'honneur des soldats de retour, SWPC organise à l'aréna municipal une convention en l'honneur des employés de SWPC. Lors de ce rassemblement on retrouve les représentants religieux des deux groupes ethnoculturels présents sur le territoire. « Une Belle Convention : Un immense succès a couronné la grande réunion des employés de la Shawinigan Water & Power Company », *L'Écho du Saint-Maurice*, 28 août 1919, p. 1.

<sup>263</sup> Nous avons choisi ici d'exposer l'exemple de la campagne du lait, mais de nombreux autres cas similaires sont présents dans les périodiques locaux. Nous pouvons penser entre autres aux réunions tenues au sein de The Shawinigan technical Institute dans le but d'établir une organisation locale en faveur du YMCA.

l'épanouissement de la ville et de ses habitants. Comme nous l'avons mentionné précédemment, Shawinigan Arena, fondé en 1909, témoigne de l'avènement de cette nouvelle phase d'expansion et d'établissement au sein de la ville. Loin de s'arrêter aux infrastructures municipales et aux institutions destinées aux loisirs de la communauté, SWPC entend influencer l'avenir des travailleurs et de la jeunesse locale en leur permettant d'accroître leurs connaissances et d'avoir la possibilité d'accéder à de meilleurs postes au sein des industries locales. L'initiative de former une école du soir vient d'abord d'un groupe de citoyens avec à leur tête Robert A. Witherspoon, alors gérant de Canada Carbide Co<sup>264</sup>. L'idée est de permettre aux travailleurs, occupés dans les industries durant le jour, d'assister aux classes. Ainsi, on aménage un local situé dans un immeuble sur l'avenue de la Station appartenant à Vivian Burrill qui occupe à ce moment le poste de maire de la ville<sup>265</sup>. Dès le mois de janvier 1911, pas moins de 80 élèves bénéficient de l'enseignement dispensé dans cet établissement de fortune dont les cours sont offerts par un personnel improvisé, mais compétent par l'expertise, du fait des postes occupés dans les industries. À cet effet, pensons à R. A. Witherspoon, qui en plus de sa charge de travail liée à sa fonction de gérant de Canada Carbide, partage son savoir en donnant lui-même le cours portant sur l'électricité<sup>266</sup>. En plus de cette leçon, deux autres sont dispensées dans cette école, soit un cours de langue et un cours de mécanique. Si les résultats de cette entreprise sont sans conteste prometteurs, l'établissement est rapidement saturé par le nombre important d'inscriptions. Ce succès donne l'impulsion à la création d'une école technique au sein de la ville. Parallèlement, un autre représentant du groupe SWPC prend en charge la mise en place et le développement d'une institution destinée à rejoindre le jeune réseau d'écoles techniques québécoises. Soumis au groupe Shawinigan, le projet de l'Institut Technique devient tributaire du président du groupe industriel, soit John Edward Aldred. Ce dernier forme un Bureau du Gouverneur dont il occupe la présidence. La première assemblée a lieu le 7 janvier 1911 entre les murs de

---

<sup>264</sup> Jusque dans les années 1930 le groupe Shawinigan ne cesse d'investir dans le secteur de la chimie. En 1907, le groupe industriel qui possédait jusqu'alors 23% des actions de *Shawinigan Carbide* en prend le plein contrôle. Comme le mentionne Claude Bellavance, c'est près d'un million de dollars qui sont investis sous forme d'obligations par SWPC au sein de cette compagnie entre 1903 et 1910. En 1911, SWPC crée la filiale Canada Carbide qui prend alors en charge l'actif de Shawinigan Carbide.

<sup>265</sup> Premier maire de la ville de Shawinigan Falls, Vivian Burrill occupe cette fonction de 1901 à 1902 et de 1908 à 1913.

<sup>266</sup> Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans (1900-1975)*, op. cit., p. 344.

l'hôtel de compagnie, soit le Cascade Inn<sup>267</sup>. En plus d'Aldred, nous retrouvons au Bureau du Gouverneur de l'Institut Hubert Biermans, alors président de la Belgo, au titre de vice-président et Howard Murray<sup>268</sup>, comme secrétaire-trésorier, ainsi que Julian C. Smith<sup>269</sup>, Robert A. Witherspoon, George Chahoon, Philip H. Falter, Charles R. Withehead, John Stadler et C. F. Smith comme simples gouverneurs<sup>270</sup>.

La prédominance du groupe Shawinigan au sein de l'administration du STI est claire si l'on considère que le président du groupe industriel, le trésorier ainsi que le surintendant général orientent la destinée de l'établissement en siégeant au Bureau. De plus, la loi constituant en corporation l'École Technique de Shawinigan révèle le souhait des fondateurs d'encourager les activités philanthropiques. Comme la loi le mentionne « La corporation devra avoir un Bureau de Gouverneur qui sera élu annuellement et composé des personnes qui pourront être élues gouverneurs conformément aux règlements »<sup>271</sup>. Ce Bureau possède le plein pouvoir au sein de l'École Technique. Il peut nommer des membres à vie, engagés dans le développement de cette institution.

---

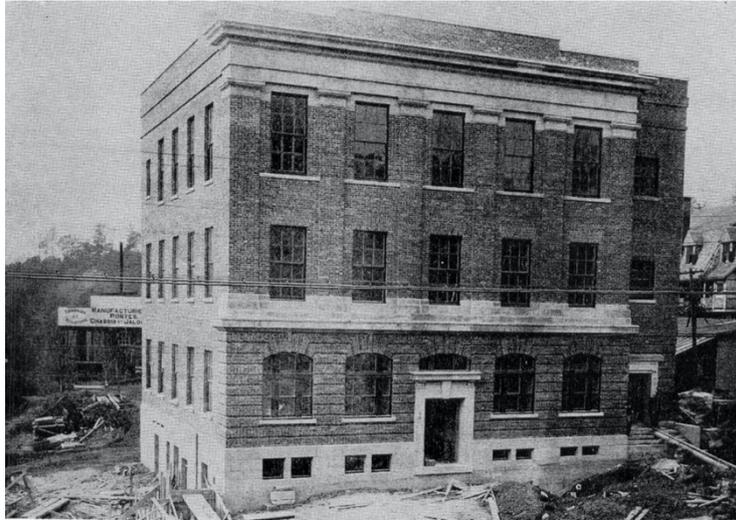
<sup>267</sup> BANQ Trois-Rivières, Fonds Fabien Larochelle (P87), Livre des minutes des assemblées des Gouverneurs de la Corporation de l'Institut de Technologie de Shawinigan Falls pour les années 1910 à 1922 (Minute Book), p.1.

<sup>268</sup> En 1911, Howard Murray est un cadre important de SWPC, et ce, en plus d'être membre du conseil d'administration de la compagnie comme trésorier. Voir Claude Bellavance, « Patronat et entreprise au XXe siècle : l'exemple mauricien », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 38 (2), 1984, p. 190.

<sup>269</sup> Tout comme Howard Murray, Julian C. Smith est, pour reprendre la notion développée par Claude Bellavance, un administrateur interne de la compagnie Shawinigan, soit un cadre également présent au conseil d'administration. Ce dernier occupe en 1911 la fonction de surintendant général. Voir Claude Bellavance, « Patronat et entreprise au XXe siècle : l'exemple mauricien », *op. cit.*, p. 190.

<sup>270</sup> Loi constituant en corporation *The Shawinigan technical Institute*, 24 mars 1911.

<sup>271</sup> Loi constituant en corporation *The Shawinigan technical Institute*, 24 mars 1911.



Premier Edifice, 1912

Illustration 5

The Shawinigan Technical Institute l'année de sa construction en 1912. Source : Archives de la ville de Shawinigan.

La loi constitutive prévoit les diverses catégories de membres et les conditions pour le devenir. Les membres à vie sont les personnes ayant effectué une donation importante à l'Institut Technique de la ville. Ainsi, peut-on lire au point 9 : « Quiconque souscrit au fonds général de ladite corporation la somme de deux cent cinquante piastres, ou toute personne que ce souscripteur désignera à sa place sera membre à vie de ladite corporation. »<sup>272</sup>. Quant aux membres réguliers, il s'agit, comme on peut le lire au point 10, de tout individu souscrivant au fonds général la somme de « dix piastres ». La loi laisse également entendre que cette contribution doit d'être réitérée à chaque année, à défaut de quoi « ce membre peut être déclaré, par le vote des gouverneurs, déchu de sa qualité de membre, si, en tout temps, il néglige pendant un an de payer cette contribution annuelle »<sup>273</sup>. Ce faisant, le corps de STI s'assure d'un financement venant de bienfaiteurs locaux. Ces derniers gravitent ensuite au sein de l'institution comme membres actifs orientant son développement. Témoinant de cette pratique, le premier président du bureau, John Edward Aldred, souscrit personnellement la somme de 175,000 \$ afin d'encourager la réalisation de cette entreprise de mécénat industriel<sup>274</sup>. Par ailleurs, cette structure qui définit le Bureau de gouverneurs du STI peut être analysée comme une association volontaire philanthropique, ce qui de facto révèle certaines préoccupations de

<sup>272</sup> Loi constituant en corporation *The Shawinigan technical Institute*, 24 mars 1911.

<sup>273</sup> Loi constituant en corporation *The Shawinigan technical Institute*, 24 mars 1911.

<sup>274</sup> Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans (1900-1975)*, op.cit., p. 344.

ses membres<sup>275</sup>. En s'associant ainsi, l'élite industrielle de la ville se positionne comme maître au sein de la société civile, mais encore elle le fait en faisant miroiter un idéal de liberté et d'égalité vis-à-vis de l'éducation qui assure une certaine cohésion sociale. Ce phénomène était d'ailleurs décrit avec précision dans l'analyse que faisait Tocqueville de l'importance des associations dans le système démocratique américain au XX<sup>e</sup> siècle<sup>276</sup>. Du coup, cet exemple témoigne de la pénétration des structures régissant la vie associative américaine dans la société civile de la ville de compagnie de Shawinigan Falls<sup>277</sup>. Aussi, comme le souligne Yolande Cohen, l'action philanthropique fait partie des habitus de classe et est de ce fait ritualisée par l'élite afin d'assurer sa propre reproduction et établir sa prédominance<sup>278</sup>. De ce fait, promouvoir l'éducation apparaît comme un excellent moyen d'engendrer d'éventuels cadres et dirigeants d'industrie philanthropes tout en leur assurant une domination claire sur les « non-élites »<sup>279</sup>. En d'autres termes, nous assistons à un processus d'intégration ethnoculturelle par le biais de l'enseignement et dont la réussite des jeunes garantit la reproduction des structures du don philanthropique.

Ainsi, c'est dans le but avoué d'offrir aux travailleurs de la ville un moyen de s'instruire et d'acquérir un savoir-faire permettant d'œuvrer efficacement dans les différentes industries locales<sup>280</sup> que l'établissement ouvre ses portes en 1912<sup>281</sup> offrant

---

<sup>275</sup> Yolande Cohen, *Femmes philanthropes : catholiques, protestantes et juives dans les organisations caritatives au Québec, 1880-1945*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2010, p.28.

<sup>276</sup> Stefan-Ludwig Hoffman, « Democracy and Associations in the Long Nineteenth Century: Toward a Transnational Perspective », *The Journal of Modern History*, vol. 75 (2003), p. 269-299.; Yolande Cohen, *Femmes philanthropes*, op. cit., p. 29.

<sup>277</sup> Pour une meilleure compréhension des régimes circulatoires du domaine social dans une perspective transnationale voir Pierre-Yves Saunier, « Les régimes circulatoires du domaine social 1800-1940 : projets et ingénierie de la convergence et de la différence », *Genèses*, vol 71 no 2 (2008), p. 4-25. ; Voir également sur la vie associative Claude Galarneau, « Sociabilité et associations volontaires à Québec, 1770-1859 », *Les Cahiers des dix*, vol. 58 (2004), p. 171-212.

<sup>278</sup> Yolande Cohen, *Femmes philanthropes*, op.cit., p.30-31.

<sup>279</sup> Yolande Cohen, *Femmes philanthropes*, op.cit., p.31.

<sup>280</sup> À cela s'ajoute également une volonté certaine de préparer les étudiants à une éducation supérieure au sein des universités québécoises, canadiennes et même américaines. Comme l'expose une brochure publiée par le STI en 1912: « The chosen field of this school is to prepare its students for profitable employment in industrial life, giving them at the same time a good general education. The course of study is, however, well arranged to prepare for university study, particularly for those who desire to enter the engineering school. » (sic), BANQ Trois-Rivières, Fonds Fabien Larochelle (P87), *Shawinigan Technical Institute 1912-1913*, « University Preparation », p. 9.

<sup>281</sup> Les sources divergent à ce sujet. Si certaines mentionnent l'ouverture de l'établissement en 1911, d'autres mentionnent que c'est plutôt en 1912 que The Shawinigan Technical Institute accueille ses premiers élèves. Voir les photos sur la construction de l'École en annexe B, p. 128. Cependant, le Minute Book expose clairement que l'année de 1911 vit naître l'enseignement technique au sein de la ville, mais l'ouverture de l'École Technique n'a lieu qu'en 1912. Voir, BANQ Trois-Rivières, Fonds Fabien Larochelle (P87),

des cours du soir pour les ouvriers déjà engagés dans les compagnies locales<sup>282</sup>. En 1911, le département du soir comptait un effectif total de 146 étudiants. Sur ce nombre, 43 avait terminé les travaux de l'année de manière satisfaisante, ce nombre étant réparti dans le tableau qui suit.

**Tableau 3**

**Placement des étudiants dans les différentes industries de la ville<sup>283</sup>**

|                              |    |
|------------------------------|----|
| Northern Aluminum Co.        | 5  |
| Shawinigan Water & Power Co. | 10 |
| Canada Carbide Co.           | 3  |
| Shawinigan Cotton co.        | 9  |
| Miscellaneous                | 13 |
| Total                        | 43 |

Certaines mesures furent d'ailleurs instaurées afin d'assurer la réussite de cette entreprise d'éducation. Lors de l'inscription aux cours, les élèves se devaient de verser un dépôt de deux dollars à l'institution qui leur était rendu à condition que l'étudiant ait assisté aux trois quarts des séances et que sa conduite et ses progrès aient été satisfaisants. Du coup, ce système de dépôt d'argent encourage l'assiduité des élèves à assister aux classes et les stimule à mettre les efforts nécessaires afin de réussir leurs cours. Comme le mentionne un article intitulé « Une brève histoire de notre Institut de Technologie », qui paraît en 1962 dans le journal *L'Écho du Saint-Maurice*, c'est grâce à la générosité de J. E. Aldred « et de sa Compagnie » que l'Institut est mis en place si rapidement<sup>284</sup>. Si les classes pour l'année scolaire 1911-1912<sup>285</sup> se donnent toujours dans l'édifice

<sup>282</sup> Le point trois de la Loi constituant en corporation *The Shawinigan Technical Institute* mentionne à cet effet : « Les fins pour lesquelles ladite corporation est créée sont de donner et d'encourager l'éducation technique et commerciale ; d'ériger un ou des édifices contenant des salles, salles de classes, de cours et d'étude, des bibliothèques, des laboratoires, des ateliers, des salles de récréation et d'exercice, et toutes autres chambres et aménagements qui pourront être nécessaires et requis ; et de faire des classes et donner des cours et pourvoir à tous autres modes d'enseignement technique, industriel et commercial. » voir Loi constituant en corporation *The Shawinigan technical Institute*, 24 mars 1911.

<sup>283</sup> BANQ Trois-Rivières, Fonds Fabien Larochelle (P87), *Shawinigan Technical Institute 1912-1913*, « Studies », 1912, p. 10.

<sup>284</sup> « Une brève histoire de notre Institut de Technologie », *L'Écho du Saint-Maurice*, 23 mars 1962, p. 4.

<sup>285</sup> Comme le mentionne le Minute Book pour l'année 1912-1913, l'établissement provisoire n'était doté que du matériel nécessaire, soit un tableau noir, quelques bureaux pour les élèves et « the usual mechanical drawing equipment of tables and draughting boards ». BANQ Trois-Rivières, Fonds P87 Fabien Larochelle,

Burrill<sup>286</sup>, c'est au mois de novembre 1912 que le nouvel établissement, bien mieux équipé<sup>287</sup>, ouvre ses portes<sup>288</sup>. Si l'Institut vise à donner aux jeunes l'enseignement technique nécessaire afin de parvenir à des postes importants dans les industries, il vise également, selon les vœux des fondateurs de l'Institut, à permettre à une élite d'atteindre l'Université<sup>289</sup>. Or, comme le mentionne Jean-Pierre Charland, c'est un trait particulier à l'École technique de Shawinigan. Il apparaît que les administrateurs de l'École technique, conscients des limites du système scolaire franco-catholique, ont porté une attention toute particulière à l'enseignement de la langue anglaise<sup>290</sup>. Ce faisant, ils ouvraient les portes de l'Université McGill et de ses facultés de sciences aux jeunes élèves<sup>291</sup>. Cette affirmation de J-P. Charland est soutenue par un article datant de 1923 mentionnant le programme de l'École Technique.

---

Livre des minutes des assemblées des Gouverneurs de la Corporation de l'Institut de Technologie de Shawinigan Falls pour les années 1910 à 1922 (Minute Book), p.1.

<sup>286</sup> Si l'édifice Burrill fut le lieu d'enseignement principal durant l'année 1911, le Livre des minutes des assemblées des Gouverneurs de la Corporation de l'Institut de Technologie de Shawinigan Falls expose qu'à l'occasion les cours pouvaient être donnés en d'autres lieux comme le restaurant Tremblay situé sur l'Avenue de la Station. BAnQ Trois-Rivières, Fonds P87 Fabien Larochelle, Livre des minutes des assemblées des Gouverneurs de la Corporation de l'Institut de Technologie de Shawinigan Falls pour les années 1910 à 1922, p.11. ; Voir l'annexe C, Édifice Burrill situé sur la Rue Cascade en 1901, p. 1.

<sup>287</sup> Comme le mentionne un article intitulé « The New Building » publié dans une brochure du STI : « This year the Institute moves its new building on Station Avenue. This is amply equipped with rooms, laboratories for Electricity, Mechanics, and Chemistry, and a large well-lighted draughting room. The basement is equipped with benches, lathes, and the usual apparatus for a thorough course in shop-work. The entire top floor is arranged as an assembly hall, suitable for lectures on subjects of popular interest or for functions of social nature. In the building is also provided a library free to all members of the Institutes. », BAnQ Trois-Rivières, Fonds P87 Fabien Larochelle, *Shawinigan Technical Institute 1912-1913*, « The New Bulding », p. 6-7.

<sup>288</sup> « Une brève histoire de notre Institut de Technologie », *L'Écho du Saint-Maurice*, 23 mai 1962, p. 4.

<sup>289</sup> « Une brève histoire de notre Institut de Technologie », *L'Écho du Saint-Maurice*, 23 mai 1962, p. 4.

<sup>290</sup> Comme le mentionne une brochure du Shawinigan Technical Institute dans un paragraphe portant sur les conversations en anglais : « This course is arranged for those who wish to learn English. This is often of immense value in an industrial or business way, and is necessary before pursuing the technical course. Robert Preparatory English course is furnished free to students. [...] », BAnQ Trois-Rivières, Fonds Fabien Larochelle (P87), « Shawinigan Technical Institute Evening Classes 1911-1912 », p. 10. ; Une autre brochure mentionne, relativement à l'importance de l'enseignement des deux langues : « French and English. – A knowledge of both of these subjects is particularly useful in this province, making it necessary that both be carefully taught. Instruction extends throughout the four years, being correlated from the beginning. The essentials of the grammar of both languages will thus be taught from the start, emphasis being placed on correct speech. During the first years, reading, spelling and writing short composition in each will comprise the instruction. This will be continued with composition work upon subjects of interest to the student, and upon their reading and other work. Students will be encouraged in the liberal use of the library, being given a free range in the choice of books selected for purpose. », BAnQ Trois-Rivières, Fonds Fabien Larochelle (P87), *Shawinigan Technical Institute 1912-1913*, « Studies », 1912, p. 10. Voir également Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982*, op. cit., p. 91.

<sup>291</sup> À cet effet, J. P. Charland mentionne : « Il n'en demeure pas moins que régulièrement des élèves de l'école vont accéder aux facultés de sciences de McGill alors que les élèves des autres écoles techniques n'entreront que bien occasionnellement à Polytechnique ou à des facultés de science. » Voir Jean-Pierre Charland, *L'enseignement spécialisé au Québec, 1867 à 1982*, op. cit., p. 91-92.

Les cours à l'École Technique reprendront le lundi 10 septembre prochain, à 9.00 heures du matin. Le programme comprendra des cours complets en dessin, travaux de menuiserie et de modelage, mathématique, algèbre, géométrie, trigonométrie, anglais et français. Un cours préparatoire pour entrer à la faculté de Science de l'Université McGill sera donné à tout élève qui désire le suivre. Un cours élémentaire sera donné à tout élève qui n'a pas su se préparer suffisamment dans le cours régulier de l'école. L'anglais et les mathématiques formeront deux importantes branches de ce cours.<sup>292</sup>

Ainsi, il nous est possible de constater que le programme offert par STI encourage la poursuite des études au niveau universitaire, et ce, sans discrimination avouée et qu'il facilite l'entrée des jeunes ne possédant pas les bases nécessaires à une bonne compréhension de la matière en offrant un cours préparatoire<sup>293</sup>. La portée de ce programme est également mise en valeur dans un article de 1925.

Ceux qui finissent leur cours à notre école peuvent, sans autre examen, entrer à l'École Polytechnique, à l'Université de Montréal ou à une des universités américaines. À part cela, nous enseignons à nos élèves les mathématiques et les sciences, branches qu'ils doivent connaître pour être admis à la faculté des Sciences appliquées à l'Université McGill. S'ils passent cet examen, un certificat leur est délivré qui leur permet d'entrer dans la Faculté des Sciences de n'importe quelle Université de ce continent. L'année dernière, deux élèves ont passé cet examen et cette année-ci il y en aura deux autres. Bien que notre École n'existe que depuis 13 ans, un grand nombre de ceux qui y ont terminé leurs études occupent des positions importantes ici et ailleurs, et nous conservons dans nos archives des lettres de ces anciens élèves, par lesquelles ils expriment leurs reconnaissances pour l'avantage qu'ils ont eu de poursuivre leurs études chez-nous. Nos classes du soir ont été d'un avantage appréciable pour les élèves qui les ont suivies. Nous nous référons d'ailleurs à la déclaration du surintendant d'une de nos industries, à l'effet que ceux des employés de son usine qui ont suivi nos cours du soir ont pu recevoir des promotions beaucoup plus rapidement que les autres.<sup>294</sup>

---

<sup>292</sup> « École technique de Shawinigan Falls », *L'Écho du Saint-Maurice*, p. 6.

<sup>293</sup> Si l'accent est mis sur l'enseignement de l'anglais, il ne faut pas oublier que l'École Technique offre également des cours de français pour les anglophones de la ville. Un brochure produite par Shawinigan Technical Institute mentionne à cet effet: « A course in spoken French recommended to all English speaking people in this town, not able to use both languages. The class will be held in the English school. », voir BAnQ Trois-Rivières, Fonds P87 Fabien Larochelle, *Shawinigan Technical Institute Evening Classes 1911-1912*, 1912, p. 10.

<sup>294</sup> « A propos d'enseignement technique », *L'Écho du Saint-Maurice*, 7 mai 1925, p.1.

Ainsi, les mentions de réussite et d'avancement rapide au sein des industries locales des individus ayant fréquenté l'École Technique et le fait que les cours dispensés aient pu permettre l'accès aux établissements d'enseignement supérieur montrent l'importance accordée par le groupe industriel à la formation technique. En offrant aux habitants masculins de la ville la possibilité de s'instruire au sein d'une école technique, J.-E. Aldred et la compagnie qu'il représente agit en véritable philanthrope, sans visiblement faire de profilage ethnoculturel.



Illustration 6

Photo de The Shawinigan Technical Institute prise de la Rue de la Station le 7 octobre 1914. Source : Archives de la ville de Shawinigan.

### 3.3 John Edward Aldred l'homme derrière l'École Technique de Shawinigan

« La nouvelle de la mort de notre fondateur et bienfaiteur a profondément attristé les cœurs de tous les élèves de cette école. »<sup>295</sup>  
(Antonio Loranger, Président Association Athlétique.)

Comme le mentionne à de très nombreuses reprises le journal *L'Écho du St-Maurice*, sans la contribution de John Edward Aldred, le projet de STI n'aurait sans doute jamais abouti. Comme le mentionnent aussi fréquemment les différents périodiques locaux, J.-E. Aldred est considéré comme l'un des pionniers et pères fondateurs de la ville

---

<sup>295</sup> Repris de *L'Écho du Saint-Maurice*, 6 décembre 1945, p.1.

de Shawinigan Falls. Si de nombreux historiens ont démontré l'habileté de J.-E. Aldred comme homme d'affaires et industriel, aucun à notre connaissance, n'a porté attention à l'ampleur des actions philanthropiques auxquelles il a contribué en faveur de la ville et de ses habitants.

Aldred, considéré comme un « bienfaiteur » dans le développement de Shawinigan Falls est natif de Lawrence (Massachusetts). Il débute sa carrière au sein du milieu bancaire de la ville de Boston. Son rôle d'ancien président du *Puritan Trust* lui permet de construire un réseau de contacts et d'obtenir des connaissances relatives au marché nord-américain. Ces attributs lui permettent de se distinguer dans les premières années d'existence de Shawinigan Water & Power Co. Il est mandaté pour convaincre d'éventuels investisseurs à s'associer au projet Shawinigan alors extrêmement précaire. José Caden<sup>296</sup>, dans une chronique de *L'Écho du Saint-Maurice*, expose une anecdote révélatrice des moyens pris par J.-E. Aldred, alors trésorier de la compagnie, afin d'obtenir un financement visant à payer les ouvriers s'affairant à l'aménagement du site et à la construction des centrales. Dans le but d'obtenir une avance de 5000 \$ auprès de la Banque de Québec, J.-E. Aldred, n'arrivant pas à convaincre le gérant de l'institution bancaire, dut user de ses relations afin d'obtenir la créance pour garantir le prêt. Or, après avoir discuté avec Hubert Biermans, ce dernier accepte de lui signer une « facture imaginaire »<sup>297</sup> afin qu'Aldred puisse obtenir la créance requise pour convaincre le représentant de la banque<sup>298</sup>. Ce stratagème d'Aldred démontre que la survie de SWPC vient de l'appui de financiers prestigieux et de la volonté de l'homme d'affaires à veiller sur les intérêts de ses employés. Parmi les institutions majeures qu'Aldred contribue à créer, pensons au *Joyce Memorial Hospital* ainsi qu'au STI. La contribution d'Aldred vis-à-vis de cette dernière institution est si importante que les périodiques mentionnent

---

<sup>296</sup> José Caden est l'auteur de l'un des premiers livres à caractère historique portant sur la ville de Shawinigan intitulé *L'an un de Shawinigan*. Bien qu'il n'ait pas de formation en histoire, José Caden, immigrant français venu s'établir à Shawinigan Falls, effectue une colossale recherche dans les archives de la ville afin de produire un ouvrage dans lequel il est question d'anecdotes révélatrices des structures régissant les comportements adoptés par différents acteurs municipaux, dont Shawinigan Water & Power Co. et ses représentants.

<sup>297</sup> José Caden, « Un brin de petite histoire sur 2 papas de Shawinigan », *L'Écho du Saint-Maurice*, 14 septembre 1960, p. 2.

<sup>298</sup> José Caden, « Un brin de petite histoire sur 2 papas de Shawinigan », *L'Écho du Saint-Maurice*, 14 septembre 1960, p. 2.

régulièrement que « l'École Technique est l'œuvre »<sup>299</sup> du président de SWPC<sup>300</sup> ou encore qualifie Aldred comme « fondateur »<sup>301</sup> de l'établissement.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, Aldred souscrit une somme colossale pour l'époque, soit 175, 000 \$, afin de créer une école technique où les enfants pourraient apprendre les rouages de leur futur métier dans les industries locales. Outre la contribution financière, cette initiative porte en son sein une volonté bienveillante de l'homme d'affaires américain de combler un besoin dont lui-même n'avait pu jouir dans sa jeunesse. En effet, dans les années 1940, au cours d'une entrevue offerte au *New York World Telegram*, Aldred mentionne la vision qu'il eut la première fois qu'il se trouva devant les chutes de la cité qu'il bâtirait, des centrales et usines, mais également de l'École Technique, un établissement qui offrirait la formation qui lui avait fait défaut lorsque lui-même, alors adolescent, s'était fait embaucher dans une filature de sa ville natale de Lawrence<sup>302</sup>. L'institution qu'Aldred permet de créer est sans conteste l'une des plus fonctionnelles de la province. Bien que le nombre d'individus fréquentant l'École Technique soit plutôt faible dans les premières années d'existence de l'institution, une augmentation constante du nombre d'inscriptions permet à l'école de Shawinigan, en 1925, de se positionner au deuxième rang des écoles techniques les plus fréquentées de la province<sup>303</sup>. Un article d'un périodique local mentionne qu'avec ses 354 inscriptions pour l'année 1925, c'est pas moins de 3% de la population totale de la ville de Shawinigan Falls qui fréquente l'École technique<sup>304</sup>.

---

<sup>299</sup> « Pour perpétuer la mémoire du regretté M. Aldred », *L'Écho du Saint-Maurice*, 6 décembre 1945, p.1.

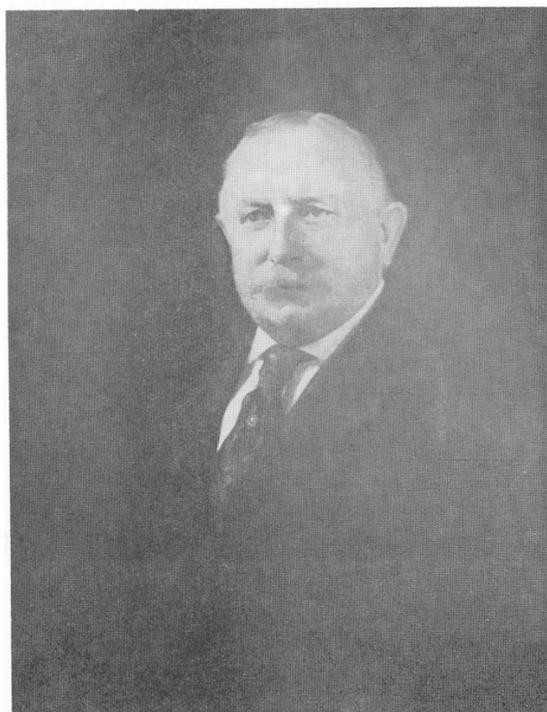
<sup>300</sup> Lorsqu'est créé The Shawinigan Technical Institute, J.-E. Aldred occupe la fonction de président du groupe industriel SWPC.

<sup>301</sup> « Mort d'un bienfaiteur de notre ville ; M. J.-E. Aldred disparaît à l'âge de 84 ans », *L'Écho du Saint-Maurice*, 29 novembre 1945, p.1. ; voir également *L'Écho du St-Maurice*, « Un discours de M. Guillemette : Notre Député parle éloquemment de notre région au poste de radio de "la Presse" », 4 juin 1925, p.4 ; « L'enseignement technique à Shawinigan Falls et à Grand'Mère », *L'Écho du Saint-Maurice*, 26 mars 1925, p. 1.

<sup>302</sup> Normand Brouillette, « Shawinigan Falls : Ville de l'électricité, ville de l'industrie », *op. cit.*, p. 54.

<sup>303</sup> « A propos d'enseignement technique », *L'Écho du Saint-Maurice*, 7 mai 1925, p.1.

<sup>304</sup> « Notre École Technique », *L'Écho du Saint-Maurice*, 30 juin 1927, p.1.



Monsieur J.E. ALDRED, Founder,  
Shawinigan Technical Institute

*Illustration 7*

Président de SWPC et philanthrope, l'une des œuvres les plus reconnues de J.-E. Aldred est le don qu'il offrit pour la création de l'École Technique de Shawinigan. Source : Archives de la ville de Shawinigan.

Ainsi, la promotion de l'enseignement technique apparaît comme l'une des dimensions principales des actions philanthropiques de J.-E. Aldred. Bien que sortant du cadre chronologique de cette étude, un autre exemple de l'implication de l'homme d'affaires dans le domaine scolaire mérite d'être mentionné. En décembre 1944, soit un peu moins d'un an avant le décès d'Aldred, est créée l'Association des Anciens de Shawinigan Falls dont l'objectif est alors « de créer des bourses d'études pour les jeunes étudiants des deux sexes, qui font preuve d'aptitudes particulières et dont les parents n'ont pas les ressources suffisantes pour leur permettre de leur faire continuer des études ». Or, parmi les membres d'honneur du comité de souscription pour les bourses d'études l'on retrouve immédiatement après Hubert Biermans, alors président d'honneur de l'Association, le nom de J.-E. Aldred, et ce, même s'il s'était retiré des affaires du groupe Shawinigan depuis 1941<sup>305</sup>.

---

<sup>305</sup> « Projet de bourses aux enfants des Anciens de Shawinigan Falls », *L'Écho du Saint-Maurice*, 21 décembre 1944, p. 4.

Bref, John Edward Aldred apparaît comme le parfait exemple d'homme d'affaires philanthrope engagé dans l'épanouissement de la communauté qu'il a contribué à créer. Du fait de sa fonction comme président du groupe SWPC et ce, durant de nombreuses années, le rôle de J.-E. Aldred comme bienfaiteur est double. Ses actions de bienfaisance sont parfois menées à titre personnel, mais sa position de président de SWPC à partir de 1908 lui permet d'agir dans la structuration et la création de l'espace urbain. Cette volonté constante de soutenir les ouvriers, son apport à la mise en place de diverses institutions, les nombreux dons offerts par l'homme d'affaires pour différentes causes sociales, ainsi que son engagement dans le domaine de l'éducation lui valent, à sa mort, de nombreux éloges dans les périodiques locaux, ainsi que le juste qualificatif de « bienfaiteur »<sup>306</sup>. Les sentiments exprimés dans *L'Écho du St-Maurice* à la mort d'Aldred illustrent clairement la reconnaissance de la communauté shawiniganaise vis-à-vis des nombreuses actions philanthropiques de l'individu.

M. Aldred était âgé de 84 ans et il nous quitte après une carrière bien remplie. Sa vie ne fut pas seulement celle d'un homme d'affaires actif et intelligent, mais elle sort de l'ordinaire par toutes les œuvres qui s'attachent au nom de ce digne citoyen. Le défunt fut pendant de nombreuses années président de la Compagnie Shawinigan Water & Power, et le fondateur de l'École Technique de notre ville. À ces deux titres, nous lui devons beaucoup, et sa mémoire vivra longtemps chez tous ceux qui l'ont connu et qui ont bénéficié d'une façon ou d'une autre de ses largesses. [...] Sa mort cause un vide non seulement à Shawinigan, où il a exercé ses activités et sa générosité, mais dans tout le pays où sa réputation était solidement établie.<sup>307</sup>

Reconnu pour ses actions dans la communauté, *l'Écho du St-Maurice* rapporte qu'à la mort d'Aldred, l'on ait songé à ce que son nom soit donné à une rue de la ville<sup>308</sup>.

---

<sup>306</sup> « Pour perpétuer la mémoire du regretté M. Aldred », *L'Écho du Saint-Maurice*, 6 décembre 1945, p.1.

<sup>307</sup> « Mort d'un bienfaiteur de notre ville ; M. J.-E. Aldred disparaît à l'âge de 84 ans », *L'Écho du Saint-Maurice*, 29 novembre 1945, p.1.

<sup>308</sup> Comme nous pouvons le lire dans un article de *l'Écho du St-Maurice* paru peu après le décès de J.-E. Aldred : « La disparition du grand bienfaiteur que fut M. Aldred, suscite partout des regrets. Notre ville qui profita si largement de ses largesses, songe, nous assure-t-on à donner son nom à l'une de nos rues. M. Crutchfield, principal de l'École technique, est d'opinion que l'on devrait changer le nom de l'avenue Station en celui d'avenue Aldred et il suggère cette idée aux autorités municipales. On sait que l'École Technique qui est l'œuvre de M. Aldred est située sur cette avenue. La suggestion de M. Crutchfield est fort opportune et nous ne doutons pas qu'elle sera sérieusement considérée par nos administrateurs. » *L'Écho du St-Maurice*, « Pour perpétuer la mémoire du regretté M. Aldred : On donnerait son nom à l'une de nos rues », 6 décembre 1945, p.1.

M.C.N. Crutchfield, directeur de l'École technique, va même jusqu'à proposer que l'avenue Station, l'une des artères les plus importantes de la ville, prenne le nom de l'homme d'affaires en raison de la présence de l'École technique sur cette même avenue<sup>309</sup>. Si cette initiative ne voit jamais le jour, une plaque commémorative désignant Aldred comme « père de Shawinigan » est installée en 1951 à l'intersection de la 5<sup>e</sup> Rue et de l'avenue de l'Hôtel de Ville. Également en gage de reconnaissance envers le défunt bienfaiteur, l'École technique organise seulement quelques jours après la mort d'Aldred une cérémonie présidée par le directeur de l'institution à laquelle tout le corps professoral et étudiant est convié pour rendre hommage au « fondateur » de l'École Technique. Dans le discours prononcé à cette occasion, le directeur Crutchfield insiste sur l'importante donation de J.-E. Aldred qui permit la création de l'établissement et sur le fait que des milliers de jeunes depuis la fondation de l'école ont bénéficié de la générosité du philanthrope. Crutchfield ajoute : « L'École Technique constitue un monument permanent à la mémoire de M. Aldred et continue de faire du bien à de nombreux jeunes gens »<sup>310</sup>. Du fait de ses donations importantes, J.-E. Aldred acquiert au sein de la population de la ville de Shawinigan Falls, mais davantage chez les individus ayant fréquenté l'École Technique, l'image d'un philanthrope mais aussi celle d'un parent bienveillant. Témoignant de cette attitude, *l'Écho du St-Maurice* fait paraître le 6 décembre 1945 des lettres rédigées par des jeunes fréquentant l'École Technique à l'attention de la veuve de J.-E. Aldred. Le président de l'Association Athlétique, Antonio Loranger, s'en fait le porte-parole, lorsqu'il écrit :

Chère Mme Aldred,  
Permettez-moi, au nom de l'Association Athlétique de l'École Technique de Shawinigan, de vous exprimer notre profonde sympathie en cette heure de deuil cruel que vous cause la mort de votre époux, M. Aldred, un philanthrope éminent. L'inscription que nous voyons à la porte de notre école constitue un témoignage éloquent de sa générosité à notre endroit. La nouvelle de la mort de notre fondateur et bienfaiteur a profondément attristé les cœurs de tous les élèves de cette école. Puis-je vous assurer que nous partageons tous votre deuil profond. Nous espérons de tout cœur que vous éprouverez quelques consolations à entendre dire que votre mari laissera un souvenir impérissable de sa bonté et de ses bienfaits, et que nous serons toujours émus et reconnaissants en pensant à lui, à tout ce qu'il a accompli pour nous. Veuillez,

---

<sup>309</sup> Fait intéressant, les plans d'assurance incendie de l'année 1955 exposent sur la page 1-2 l'Avenue Alfred (Aldred) là où devrait se trouver l'avenue Station. Cependant, d'autres pages (p.36) mentionnent l'Avenue Station. BAnQ Québec, P600,S4,SS1,D258, « Plan assurance incendie Shawinigan Falls », p.1-36.

<sup>310</sup> « L'École Technique rend hommage à M. Aldred », *L'Écho du Saint-Maurice*, 6 décembre 1945, p.1.

Madame accepter l'expression de ma sincère considération, et aussi l'hommage de ma profonde sympathie.

Votre humble serviteur,  
Antonio Loranger, Président Association Athlétique.<sup>311</sup>

L'idée exprimée dans une seconde lettre étant dans la même veine, on peut constater à travers ces témoignages une réelle reconnaissance qui se manifeste sous forme de contre-don. En effet, les termes liés au champ lexical de la bienfaisance, présents dans les lettres, exposent clairement la position des élèves fréquentant l'École Technique vis-à-vis du président du groupe Shawinigan. Résultant du rôle crucial que joue Aldred dans la création du STI, ainsi que son implication active pour encourager les jeunes dans la poursuite des études par le biais de bourses d'études, la position de J.-E. Aldred en situation d'autorité au sein de l'une des institutions les plus importantes de la ville est ici réaffirmée. Mais encore, cette position d'autorité se voit reconnue du fait que bon nombre de jeunes ayant fréquenté l'École Technique pratiquent des métiers spécialisés dans les différentes industries de la ville. Ils deviennent des membres actifs de la communauté shawiniganaise. Ainsi, de l'école à l'usine, les activités de philanthropie et de mécénat industriel menées par J.-E. Aldred lui procurent une aura d'autorité morale au sein de la ville.

En somme, comme l'exprime une brochure publiée par le STI en 1912, la fondation du STI relève avant tout de l'idée qu'une ville industrielle aussi importante que Shawinigan Falls se doit de posséder une institution garantissant aux industries une main d'œuvre formée et spécialisée<sup>312</sup>. L'apparition de cette institution s'inscrit également dans la pensée du temps puisque, comme l'expose Dale Gilbert, l'éducation apparaît à la fin du XIXe et au début du XXe siècle comme un moyen de protéger la jeunesse des fléaux sociaux<sup>313</sup> qu'apportent l'urbanisation et l'industrialisation<sup>314</sup>. Ainsi, il est tout à fait vraisemblable que de façon inavouée les industriels locaux aient tenté, de par leurs actions de mécénat industriel, d'assurer un certain ordre social tout en formant une main d'œuvre

---

<sup>311</sup> Repris de *L'Écho du Saint-Maurice*, 6 décembre 1945, p.1.

<sup>312</sup> BAnQ Trois-Rivières, Fonds P87 Fabien Larochelle, *Shawinigan technical Institute Evening Classes 1911-1912*, « General Information », 1912, p. 6.

<sup>313</sup> Il est possible de penser ici au paupérisme, au vagabondage, etc.

<sup>314</sup> Dale Gilbert, « Assister les familles de Québec : l'école de réforme et l'école d'industrie de l'Hospice Saint-Charles, 1870-1950 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 61 no.3-4 (2008), p.470.

qualifiée. De plus, l'École technique qui ouvre ses portes en 1911 à Shawinigan n'est en aucun cas un service institutionnel de charité comme l'entend Dale Gilbert dans son article portant sur les écoles de réforme et d'industrie du Québec<sup>315</sup>. Comme le mentionne Gilbert, la création de ces écoles de réforme et d'industrie constitue un pas déterminant dans la rationalisation du financement des œuvres sociales. Du coup, nous pouvons affirmer que les actions de mécénat industriel qui permettent la création du STI s'inscrivent dans une logique de continuité de ce mouvement déjà amorcé à la fin du XIXe siècle, et ce, même si les objectifs institutionnels sont complètement différents. S'il est vraisemblable que l'un des objectifs masqués derrière la création du STI soit l'encadrement des jeunes, nous ne retrouvons aucune manifestation de tentative de contrôle ou de réforme des jeunes esprits fréquentant l'établissement.

La participation active de plusieurs hommes liés à la grande industrie, soit l'élite locale, se traduit simplement par la reproduction des structures du don philanthropique que l'on retrouve dans les grandes associations américaines. De ce fait, l'action de mécénat industriel se présente ici comme un investissement social aussi bien pour les compagnies<sup>316</sup>, dont SWPC est l'un des représentants les plus actifs, que pour les philanthropes gravitant en leur sein. Par conséquent, l'implication active de J.E. Aldred s'explique d'une part du fait qu'une plus grande implication garantit une plus grande reconnaissance sociale et d'autre part par l'apport pour le bienfaiteur d'un certain bien-être psychologique puisque ce dernier permet aux jeunes hommes de la ville de jouir d'une institution dont il n'avait pu bénéficier lui-même. Dans ces conditions il apparaît que les actions de mécénat industriel ne correspondent pas à un acte de charité<sup>317</sup>.

---

<sup>315</sup> Dale Gilbert, « Assister les familles de Québec : l'école de réforme et l'école d'industrie de l'Hospice Saint-Charles, 1870-1950 », *op.cit.*, P. 470-476.

<sup>316</sup> Dans ces conditions nous pouvons percevoir les compagnies de la ville dont SWPC est le fer de lance comme des autorités morales.

<sup>317</sup> Yolande Cohen mentionne à cet effet que si la charité n'a pas de caractère obligatoire, l'action philanthropique quant à elle répond à un souci d'utilité sociale et n'est pas conséquent ni libre ni volontaire. Yolande Cohen, *Femmes philanthropes*, *op.cit.*, p. 16-17.

## **Chapitre IV**

### **De la promotion à l'éducation sanitaire : l'implication du groupe Shawinigan dans le secteur de la santé**

Dans le chapitre précédent, nous abordions la pénétration des activités de mécénat industriel du groupe Shawinigan au sein du système scolaire de la ville. En offrant à la jeunesse shawiniganaise un moyen de parfaire ses connaissances techniques et en encourageant la poursuite des études, la compagnie s'assure par le fait même de disposer d'un personnel compétent au sein de ses industries. Il ne s'agit toutefois pas de l'unique intervention de mécénat entreprise par SWPC qui assure le bon fonctionnement de ses entreprises. Au cours de la période à l'étude, soit entre 1900 et 1930, SWPC multiplie les actions afin de permettre à ses employés, mais plus largement à toute la communauté de la ville de Shawinigan Falls, de jouir d'une bonne santé. En ce sens, nous traitons au sein du présent chapitre de l'implication active de la compagnie Shawinigan dans l'établissement du paysage hospitalier de la ville, de la mise en place de mesures visant le déploiement de normes sanitaires ainsi qu'une certaine prophylaxie sociale<sup>318</sup> et finalement de la coopération de cette dernière avec le Conseil d'hygiène de la province de Québec (CHPQ), un organisme gouvernemental avec lequel la compagnie collabore étroitement à partir de 1911<sup>319</sup>.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la révolution industrielle qui touche la province de Québec apporte à la société des maux d'ordre social, mais est également le vecteur de fléaux bactériologiques. Alors que la société se trouve en pleine mutation, le mouvement des hygiénistes, qui a gagné en importance à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, apporte le constat que les milieux urbains et surtout populaires, où l'insalubrité est omniprésente, présentent les conditions les plus favorables à la prolifération des maladies<sup>320</sup>. Si à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle l'orchestration des mesures d'hygiène est globalement prise en charge par un organisme relevant du gouvernement, l'appui de différentes instances apparaît nécessaire afin

---

<sup>318</sup> J'emprunte ici l'expression à André Paradis dans « Un bilan de l'évolution de l'intérêt des médecins québécois pour les maladies infectieuses dans les périodiques médicaux (1826-1899) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 43, no. 1 (1989), p. 63-91.

<sup>319</sup> Voir à cet effet François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », Thèse, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1993, 517 p.

<sup>320</sup> Jérôme Gagnon, « Le fléau de la tuberculose au 20<sup>e</sup> siècle et le Sanatorium de Roberval », *Mémoire de maîtrise*, Chicoutimi, Université de Chicoutimi, 2004, p. 9.

d'appliquer des mesures efficaces dont l'objectif est d'octroyer des conditions de vie salubres. Or, si les instances municipales apparaissent comme le principal acteur ayant pour devoir d'aider le CHPQ à prendre assise au sein des cités, ces dernières jouent régulièrement un rôle plus ambigu, ce qui pousse d'autres acteurs comme les entreprises à prendre part à l'établissement de dispositifs permettant de prévenir l'apparition d'épidémies néfastes à leur bon fonctionnement.

La présence de SWPC dans le réseau d'acteurs œuvrant à appuyer les actions de cette « plate-forme » qu'est le CHPQ représente un élément incontournable de notre étude, puisqu'il s'agit d'un pôle important des actions de mécénat du groupe SWPC. Par ailleurs les actions de mécénat du groupe industriel dans le secteur de la santé s'inscrivent dans la logique de réciprocité et sont doublement bénéfiques pour la compagnie. C'est ce que le présent chapitre tentera d'illustrer. La compagnie s'assure de jouir d'une main d'œuvre en santé du fait de ses actions. Nous observons que SWPC tire profit de ses interventions qui lui font une excellente promotion. Ainsi, en agissant en citoyen corporatif engagé sur le plan de la santé communautaire, SWPC trouve par le fait même un moyen détourné de payer ses dus à la collectivité<sup>321</sup>.

Plusieurs auteurs ont abordé différents aspects de l'élaboration du système de santé en Mauricie et à Shawinigan. Cependant, si certains ont effleuré rapidement la question de l'implication des compagnies dans le paysage hospitalier et dans la mise en place d'un système d'éducation sanitaire au sein de la ville de Shawinigan Falls, la thèse et certaines publications de François Guérard ont permis de mettre en lumière les structures sous-jacentes à la participation des compagnies de Shawinigan et de Trois-Rivières dans un tel système. En ce sens, ce chapitre repose sur l'historiographie et plus particulièrement sur les études approfondies comme celle de François Guérard portant sur le domaine de la santé en Mauricie et sur une compilation de sources éclectiques dont certains numéros d'hebdomadaires locaux ou régionaux comme *La Revue de Shawinigan*, *L'Écho du St-Maurice*, *La Presse* de Montréal ou encore *Le Soleil* de Québec. Parmi les sources de premier plan utilisées pour réaliser ce chapitre nous pouvons également mentionner différents fonds disponibles à BANQ dont le fonds Fabien Larochelle (1910-

---

<sup>321</sup> Rappelons ici qu'avant 1922, SWPC bénéficie d'une importante exemption de taxes municipales.

1922 (P87), consulté à BAnQ-Trois-Rivières et le fonds Conseil d'hygiène de la province de Québec (1877, 1887-1963 (E88), disponible à BAnQ-Québec, ainsi que des dépliants produits par SWPC exposant ses réalisations.

#### 4.1 Le développement du paysage hospitalier comme œuvre du groupe Shawinigan dans le « tissu spécialisé »<sup>322</sup> des institutions de santé

Comme nous l'avons exposé précédemment, lorsque SWPC s'établit sur le territoire de Shawinigan, elle le fait sur un territoire quasiment vierge d'habitations et d'activités humaines<sup>323</sup>. Si les méthodes de construction du début du XX<sup>e</sup> siècle sont extrêmement efficaces et permettent la réalisation de grands projets dans des délais remarquablement courts<sup>324</sup>, les mesures de sécurité pour les travailleurs sont quant à elle quasi inexistantes. Les accidents de travail étant beaucoup plus fréquents qu'ils ne le sont aujourd'hui, la compagnie devait agir promptement afin de répondre aux besoins de ses ouvriers blessés et malades. Pour assurer la santé de ses employés, en 1899, SWPC embaucha deux médecins et dressa une installation de fortune visant à accueillir les blessés et les malades<sup>325</sup>. Certains auteurs comme Jacques Lacoursière vont même jusqu'à considérer cet établissement comme le premier hôpital de la ville de Shawinigan<sup>326</sup>. Cependant, une fois les premières industries bien établies sur le site, cette installation de fortune, aménagée directement sur le chantier, apparaît rapidement désuète, ce qui motive la compagnie à prendre de nouvelles mesures dès la fin de la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle.

Entre 1901 et 1909, la prise en charge des malades de la ville est orchestrée par le conseil de ville de la municipalité naissante ainsi que par des initiatives privées. Les écrits

---

<sup>322</sup> Martin Dubois, « Inventaire du patrimoine bâti de la ville de Shawinigan », Shawinigan, *Patri-Arch*, 2010, p. 31.

<sup>323</sup> Outre les établissements créés pour la pratique de la drave sur la rivière Saint-Maurice en 1899, le territoire de Shawinigan est dépourvu d'installations dont la fonction première est d'apporter des soins.

<sup>324</sup> De 1899 à 1901, soit en un peu moins de quatre ans, les ouvriers œuvrant sur le territoire de Shawinigan ont aménagé un canal d'amené, construit une prise d'eau, érigé cinq conduites forcées et finalement bâti deux centrales hydro-électriques (Shawinigan-1 et NAC), et ce, en plus de la première Aluminerie au Canada. Voir l'annexe D, Premières centrales du site de production hydroélectrique de Shawinigan Falls, p. 130.

<sup>325</sup> Jacques Lacoursière, *Shawinigan cent ans d'histoire : de l'effervescence au renouveau*, Québec, Éditions des Glanures, 2000, p. 28-29.

<sup>326</sup> Jacques Lacoursière, *Shawinigan cent ans d'histoire : de l'effervescence au renouveau*, op. cit., p.29.

de Fabien Larochelle, basés principalement sur les procès-verbaux du Conseil de ville et sur le journal *l'Industriel*, sont fort révélateurs à ce sujet. En ce qui a trait au paysage hospitalier, le 5 juillet 1905, le Conseil de ville de Shawinigan Falls, effectue la location du troisième étage de l'hôtel de ville au prix fixe de 10\$ par mois pour le docteur Joseph-Henri Choquette<sup>327</sup>. Ce dernier met alors sur pied un petit hôpital qui ouvre ses portes en novembre 1905<sup>328</sup>. D'après les rapports périodiques publiés en 1906 et 1907 dans le journal *l'Industriel*, il apparaît que cet hôpital possède un taux d'achalandage assez élevé, et ce malgré le fait qu'il n'accueille aucun patient atteint par une maladie contagieuse<sup>329</sup>. Du fait de sa fonction restreinte, l'Hôpital Choquette apparaît davantage comme une salle d'opération privée plutôt que comme un véritable hôpital. Cette institution ferme ses portes au printemps 1909 laissant la ville sans hôpital<sup>330</sup>.

C'est dans ces conditions qu'en 1909, dans le but d'offrir des services hospitaliers pour ses employés et plus largement pour tous les habitants de la ville de Shawinigan Falls, SWPC organise son propre hôpital incorporé sous le nom de *Shawinigan Falls General Hospital*<sup>331</sup>. Comme nous l'avons mentionné précédemment, jusqu'à la fin de la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, SWPC se trouve dans une situation précaire. Cette période d'insécurité économique peut expliquer que SWPC n'ait pas entrepris plus tôt des mesures supplémentaires visant à pourvoir en matière de soins la communauté shawiniganaise. Toutefois, si l'institution voit le jour sous l'impulsion de SWPC en 1909, *Shawinigan Falls General Hospital* ne possède aucun édifice qui lui est propre avant 1916. C'est d'ailleurs pour une raison d'économie que SWPC préfère à cette époque trouver une alternative à l'achat d'un édifice visant à accueillir les locaux de son hôpital.

---

<sup>327</sup> Né en 1875 à Adams dans le Massachusetts, Joseph-Henri Choquette fait ses études en médecine à l'Université de Montréal où il devient gradué en 1899. Il s'établit dans la ville naissante de Shawinigan Falls dès 1901 après avoir effectué deux années d'internat au sein de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal. Dès 1903, le Dr Choquette devient médecin attitré pour l'une des compagnies les plus importantes de la ville, soit la Belgo.

<sup>328</sup> *La Presse*, « Nouvelles de partout », 8 novembre 1905, p. 8.

<sup>329</sup> Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975*, op. cit., p. 358.

<sup>330</sup> Une réclame publicitaire publiée dans le journal *L'industriel* à la fin de l'année 1908 témoigne du fait que cet établissement est toujours en opération à ce moment. Voir Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975*, op. cit., p. 358.

<sup>331</sup> Comme le mentionne Fabien Larochelle : « L'exiguïté et l'emplacement peu propice de l'Hôpital Choquette, la limitation des services qui y étaient rendus, l'accroissement de la population de la ville et la fréquence des accidents sur les chantiers de construction des usines furent autant de facteurs qui incitèrent les autorités de la Shawinigan Water & Power à organiser de meilleures facilités d'hospitalisation autant pour son personnel que pour le public en général. » Voir Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975*, Shawinigan, éditions Hôtel de ville, Shawinigan, Québec, 1976, p. 360.

Du coup, c'est d'abord au sein d'une aile de l'hôtel de compagnie, soit le *Cascade Inn*, que SWPC fait aménager neuf chambres sur deux étages afin qu'elles soient convenablement organisées pour accueillir une douzaine de lits pour les patients. L'aménagement de l'hôtel en hôpital va encore plus loin dans la mesure où la compagnie y aménagea également une salle d'opération, un bureau pour le médecin attitré, une cuisine et finalement une chambre privée destinée à l'infirmière responsable des personnes soignées<sup>332</sup>.

En plus de fournir l'infrastructure, SWPC embauche en 1909 le docteur William Patton<sup>333</sup> en tant que médecin-chef. En plus de son bureau situé dans l'aile de l'hôtel que SWPC avait aménagé, le médecin de la compagnie se voit également offrir le logis au sein de l'établissement. Afin d'assister le docteur Patton, SWPC embauche également Lucy Keech, une intendante qui fait office d'infirmière dans l'institution. Si Lucy Keech ne possède alors pas de diplôme d'infirmière, cette profession étant à cette époque en voie de professionnalisation, elle possède néanmoins de nombreuses années de pratiques puisqu'elle avait offert par le passé ses services au sein d'un hôpital américain ainsi que dans les campagnes environnantes de la région d'Huntington<sup>334</sup>. SWPC embaucha même à certains moments, afin de soulager l'intendante dans sa tâche d'aide-soignante, des infirmières diplômées de Montréal. Les premières années de *Shawinigan Falls General Hospital* sont marquées par un roulement de personnel important. Seulement deux après son établissement à Shawinigan Falls, le Dr Patton remet sa démission. Il décède en 1912. L'année même, SWPC retient les services d'un autre médecin anglophone, le Dr C. E. Cross, dont la participation comme agent de SWPC fut brève, mais fortement active et importante. Ce dernier quitte la ville de Shawinigan en 1915 pour s'établir à Trois-Rivières où sa filiation avec la grande industrie mauricienne lui permet d'apporter son soutien au médecin trifluvien Georges Bourgeois<sup>335</sup>.

---

<sup>332</sup> Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975*, Shawinigan, éditions Hôtel de ville, Shawinigan, Québec, 1976, p. 360-361.

<sup>333</sup> Originaire des États-Unis, le docteur William Patton obtient son diplôme dans un collège d'homéopathie de l'Ouest américain. Il s'établit à Shawinigan à la demande de SWPC.

<sup>334</sup> Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975*, Shawinigan, Éditions F. Larochelle, 1976, p. 361.

<sup>335</sup> Comme le mentionne François Guérard, après avoir œuvré à titre de médecin pour la compagnie SWPC, le docteur Cross s'associe avec le docteur Bourgeois à Trois-Rivières et encourage l'harmonisation avec les industriels locaux. Voir François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1993, p. 198.

À cet effet, François Guérard expose dans sa thèse portant sur la santé publique à Trois-Rivières et à Shawinigan que la réussite de l'établissement hospitalier du Dr Bourgeois découlait entre autres du concours des compagnies industrielles et l'association de ce dernier avec le Dr Cross en 1915. Il apparaît ainsi que l'impulsion au patronage d'établissements hospitaliers par les grandes compagnies industrielles mauriciennes est d'abord lancée par SWPC et adaptée par la suite aux différentes réalités locales des villes avoisinantes. Or, si ce modèle est reproduit à Trois-Rivières où les compagnies subventionnent un hôpital privé et géré indépendamment, il est également imité à Grand-Mère où la Laurentide Corporation suit en 1921 l'exemple de SWPC et ouvre un hôpital de compagnie<sup>336</sup>.

Ainsi, après seulement quatre ans d'exercice pour la compagnie d'électricité, le Dr Cross est remplacé comme médecin-chef par le Dr D.L. Macdonald. Dans le même sens, SWPC qui composait avec les services de Lucy Keech comme préposée, administratrice et infirmière, préférera remplacer l'infirmière démissionnaire, en 1913, par une infirmière diplômée du Western Montréal Hospital. Ce tableau n'est pas limité à ce cas de la compagnie shawiniganaise. Le 10 mai 1902, un lot important<sup>337</sup> de la municipalité de Sainte-Adèle reçoit le nom de Mont-Rolland et se développe dès lors comme une ville de compagnie<sup>338</sup>. Parmi les nombreuses similarités qu'il est possible d'observer entre le groupe SWPC et la compagnie papetière de la famille Rolland, on retrouve la préoccupation des deux groupes industriels vis-à-vis de la santé de leurs employés et des résidents de « leur ville ». Comme le mentionne Michèle Dubuc dans son article portant sur la ville de compagnie de Mont-Rolland, les Rolland fournissent les services d'une infirmière qui, en plus de promulguer des soins, veille à inculquer de bonnes mesures d'hygiène aux employés et à leurs familles.

En 1916, la croissance rapide de la population de la ville oblige le groupe industriel à acquérir un bâtiment afin de répondre aux besoins grandissants de la

---

<sup>336</sup> François Guérard, « Les principaux intervenants dans l'évolution du système hospitalier en Mauricie, 1889-1939. », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 48, no 3 (1995), p. 38.

<sup>337</sup> Lot 9B du 10<sup>e</sup> rang Abercombrie. Voir Michèle Dubuc, « Le village-usine de Mont-Rolland », *Histoire Québec*, vol. 13, 1 (2007), p. 37.

<sup>338</sup> Michèle Dubuc, « Le village-usine de Mont-Rolland », *op. cit.*, p. 37.

population en matière de soins de santé et de dissocier l'hôpital de l'hôtel de compagnie. C'est donc dans le but de la convertir en hôpital que le SWPC se porte acquéreur de la résidence du premier maire de la ville, Vivian Burrill<sup>339</sup>. Située sur la rue des Érables (Maple Street), cette maison, possédant déjà une dizaine de chambres, apparaît à l'époque comme un lieu de choix visant à accueillir un établissement hospitalier permanent<sup>340</sup>. Or, après un aménagement rapide de la maison visant à rendre l'espace plus fonctionnel, le nouvel établissement ouvre ses portes l'année même de son acquisition par le groupe industriel<sup>341</sup>. Deux ans plus tard, consécutivement à la décision d'autres industriels locaux de se joindre financièrement à l'entreprise lancée par SWPC, les administrateurs décident d'aménager une première annexe au nouvel établissement de Shawinigan Falls General Hospital. Cet agrandissement permet entre autres d'ajouter 20 lits de plus pour les adultes et quatre lits supplémentaires pour les enfants<sup>342</sup>. Si le nombre de places disponibles pour les patients peut nous sembler restreint, soulignons ici que bon nombre d'hôpitaux affiliés à la grande industrie en Mauricie sont également aussi modestes que The Shawinigan Falls General Hospital. Nous pouvons penser à l'Hôpital Bourgeois de Trois-Rivières qui ne comptait que 13 lits lors de son ouverture<sup>343</sup>. La fin de la décennie 1920 est marquée par un second agrandissement de l'établissement hospitalier beaucoup plus important que celui de 1918. La construction de cette nouvelle annexe, inaugurée en 1930, est rendue possible grâce au legs testamentaire de John Joyce, un des investisseurs les plus importants de SWPC et l'un des premiers directeurs de la compagnie. Ce legs de 50,000\$ destiné au développement de l'hôpital de compagnie sera l'élément déclencheur d'une série d'importantes donations envers l'institution. On retrouve ainsi comme donateur J.-E. Aldred ainsi que M. -J. Curran, un important administrateur de SWPC. Ces derniers offrent tous deux la somme de 25,000\$ ajoutant ainsi 50,000\$ au legs important de Joyce. La somme de 100,000 \$ permet ainsi d'agrandir le bâtiment et d'ajouter 18 lits visant à accueillir les malades de la ville<sup>344</sup>. Également en raison du geste significatif de Joyce, le 17 décembre 1931 une loi modifiant la charte de The Shawinigan Fall General Hospital témoigne du changement de nom de l'institution pour Joyce Memorial Hospital<sup>345</sup>.

---

<sup>339</sup> Shawinigan Water and Power Company, *The Shawinigan Water and Power Company; Its Property and Plant Shawinigan Falls Canada*, Montréal, Executive Office Montreal, p. 48.

<sup>340</sup> Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975, op. cit.*, p. 361.

<sup>341</sup> Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975, op. cit.*, p. 361.

<sup>342</sup> Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975, op. cit.*, p. 361.

<sup>343</sup> François Guérard, « Les principaux intervenants dans l'évolution du système hospitalier en Mauricie, 1889-1939 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 48, 3 (1995), p. 384.

<sup>344</sup> Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975, op. cit.*, p. 361.

<sup>345</sup> *Loi modifiant la charte de The Shawinigan Falls General Hospital*, 17 décembre 1931.

Finalement, de 1931 à l'année de sa fermeture, en 1974, le Joyce Memorial Hospital ne cesse d'être agrandi et mis à jour avec les plus récentes technologies<sup>346</sup>.

Chose certaine, cette initiative de mettre sur pied un hôpital « pour le soin et le traitement des malades et des blessés de toutes croyances, race ou nationalité »<sup>347</sup> apparaît comme une réalisation de mécénat industriel fortement exhibée par la compagnie. On retrouve par ailleurs une page complète concédée à The Shawinigan Fall General Hospital au sein d'un fascicule émis pour souligner les 25 années de progrès de SWPC. Comme il est mentionné dans le fascicule, bien que l'hôpital de compagnie ne constitue pas un élément de production industrielle du groupe Shawinigan, il mérite quand même d'être exposé parmi les grandes réalisations de la compagnie durant ses premières décennies d'existence du fait des bénéfices directs que cette institution apporte à la nouvelle ville de Shawinigan Falls<sup>348</sup>. Or, cette même source nous apprend un autre fait déterminant relativement à l'hôpital laïque, c'est-à-dire que le règlement intérieur de l'institution prévoit que « le ministre du Culte de toutes les croyances, dans la mesure du possible, assiste sans entrave aux traitements médicaux ou chirurgicaux, dans des conditions d'égalité absolue »<sup>349</sup>. Si nous savons par la charte d'incorporation de l'établissement que l'hôpital de compagnie de SWPC ne profite pas seulement aux employés de cette industrie puisqu'elle mentionne « la création d'un hôpital pour le soin et le traitement des malades et des blessés, et ce, sans distinction de croyance, race ou nationalité »<sup>350</sup>, le fascicule publié en 1925 par la compagnie expose clairement que le règlement intérieur de l'institution ne laisse aucune place à une potentielle ségrégation ethnoculturelle. Bien qu'il s'agisse d'un hôpital laïque, la législation de l'établissement prévoit tout de même

---

<sup>346</sup> Comme le souligne Fabien Larochelle, en 1938 l'hôpital Joyce reçoit l'approbation du Service d'Accréditation des services hospitaliers de la Province. Cette accréditation est significative dans la mesure où elle atteste de l'excellence des services qui y sont offerts. Comme le mentionne François Guérard et Aline Charles, les compagnies d'assurances privilégient les hôpitaux agréés afin de garantir des soins de qualité à leurs clients. En 1957, l'hôpital de compagnie est de nouveau transformé dans la mesure où on convertit la section de l'hôpital réservée aux infirmières afin d'aménager des chambres additionnelles pour les patients et particulièrement pour les cas de maternité. Deux ans plus tard, on modernise la salle d'opération et celle d'obstétrique. Voir Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975, op. cit.*, p. 361 ; Aline Charles et François Guérard, « L'Église, les assureurs et l'accès aux soins hospitaliers au Québec (1939-1960) », *Études d'histoire religieuse*, vol. 69, 2003, p. 29-49.

<sup>347</sup> Shawinigan Water and Power Company, *The Shawinigan Water and Power Company: its property and plant, 1919*. Montréal, la Compagnie, Executive Offices Power Building, 1919. P.48.

<sup>348</sup> Shawinigan Water and Power Company, *The Shawinigan Water and Power Company: its property and plant, 1919*. Montréal, la Compagnie, Executive Offices Power Building, 1919. P.48.

<sup>349</sup> Traduction libre.

<sup>350</sup> Shawinigan Water and Power Company, *The Shawinigan Water and Power Company: its property and plant, 1919*. Montréal, la Compagnie, Executive Offices Power Building, 1919. P.48.

que les ministres du culte « de toutes les croyances » aient accès sans encombre au chevet des patients<sup>351</sup>. Soulignons ici le fait que la compagnie entend faciliter l'harmonisation entre les différents groupes ethnoculturels en fondant un hôpital unique au sein duquel l'admission est universelle, plutôt que de multiplier les établissements hospitaliers en générant comme ailleurs un système de soins à deux branches, voire à deux vitesses : soit franco-catholique soit anglo-protestant. Enfin, pour se concilier l'appui des instances religieuses de la ville, et particulièrement le clergé catholique, la compagnie s'assure que la réglementation de l'hôpital de compagnie, entièrement laïque<sup>352</sup>, favorise la collaboration, à tout le moins une certaine médiation, entre les différents intervenants du système hospitalier mauricien. Cette mesure est particulièrement significative puisqu'elle témoigne d'une volonté d'harmonisation patronnée par la compagnie plutôt que de ségrégation et atteste également que la grande entreprise, du fait de ses actions de mécénat, joue un rôle majeur dans la redéfinition de l'hôpital à Shawinigan<sup>353</sup>. Cette question du rôle que joue la grande entreprise comme intervenant dans la redéfinition et l'évolution du système hospitalier en Mauricie, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup>, est abordée en profondeur dans la thèse et certaines publications de François Guérard<sup>354</sup>.

À plus d'un titre, l'hôpital de SWPC apparaît comme une institution publique de premier ordre pour la municipalité d'autant plus si l'on considère que la ville de Shawinigan Falls ne se voit dotée d'un hôpital catholique qu'en 1931 avec l'ouverture de l'hôpital Sainte-Thérèse, dont la gestion est laissée à la communauté des Sœurs Grises de la Croix établies à Ottawa<sup>355</sup>. Le Shawinigan Falls General Hospital offre également certaines commodités, dont le premier service d'ambulance de la ville<sup>356</sup>, comme l'atteste une rubrique de *L'Écho du Saint-Maurice*, datée de 1922 et portant sur l'assemblée du

---

<sup>351</sup> Shawinigan Water and Power Company, *The Shawinigan Water and Power Company; Its Property and Plant Shawinigan Falls Canada, Montréal*, Executive Office Montreal, p. 48.

<sup>352</sup> François Guérard, « Les principaux intervenants dans l'évolution du système hospitalier en Mauricie, 1889-1939. », *op. cit.*, p. 383.

<sup>353</sup> François Guérard, « Les principaux intervenants dans l'évolution du système hospitalier en Mauricie, 1889-1939. », *op. cit.*, pp. 375-401.

<sup>354</sup> Voir à cet effet, François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, 525 p. ; François Guérard, « Les principaux intervenants dans l'évolution du système hospitalier en Mauricie, 1889-1939. », vol. 48, no 3 (1995), p. 375-401.

<sup>355</sup> Robert Fortier, « Le pouvoir de bâtir : Société et aménagement de la ville industrielle au Québec 1890-1950 », *op. cit.*, p. 109.

<sup>356</sup> Rubrique portant sur les séances régulières du Conseil de ville, *L'Écho du Saint-Maurice*, 5 octobre 1922, p. 2.

Conseil de ville<sup>357</sup>. Le cas de M. Iréné Lupien qui occupa à partir de 1916 la fonction d'ambulancier pour l'hôpital de compagnie donne à penser que ce service est mis en place au moment où l'hôpital déménage afin de s'établir dans la résidence de Vivian Burrill<sup>358</sup>. Chose certaine, à ce moment, le groupe SWPC est l'unique acteur responsable de l'hôpital<sup>359</sup>.

En somme, en dépit du fait que certains auteurs<sup>360</sup> ont mentionné que *Shawinigan Falls General Hospital* fut une institution qui accueillit seulement les employés de la compagnie, allant même jusqu'à soutenir l'idée que seulement les cadres anglophones bénéficient de soins au sein de l'établissement, les sources témoignent d'une tout autre réalité. Ainsi, les pratiques de mécénat de SWPC transcendent encore une fois les dimensions ethno-linguistiques et religieuses de la ville.

#### 4.2 De la création d'infrastructures publiques à la « sanitarisaiton du social »<sup>361</sup> : une histoire de collaboration entre SWPC et le Conseil d'Hygiène de la Province de Québec CHPQ

Le tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles au Québec est marqué par la pénétration de nouvelles visions relatives à la structuration des services publics et l'élaboration de mesures sanitaires diffusées par le courant des hygiénistes<sup>362</sup>. Comme l'a brillamment

---

<sup>357</sup> Lors d'une séance du Conseil de ville du mois d'octobre 1922, soit après que le système de gérance ait été établi au sein de la ville, l'on soulève l'idée de municipaliser le service d'ambulance. Le maire de la ville de l'époque, le Dr J. A. Dufresne, qui siège au conseil de Shawinigan Falls General Hospital, proposa que le service d'ambulance soit pris en charge par la cité et appuyé par les compagnies de la ville. Ces dernières devraient alors fournir une ambulance (voiture automobile) qui serait par la suite entretenue par la ville. Voir *L'Écho du Saint-Maurice*, 5 octobre 1922, rubrique portant sur les séances régulières du Conseil de ville, p. 2.

<sup>358</sup> Selon Fabien Larochelle, M. Lupien cumula près de 50 années au service de l'hôpital de compagnie. Embauché par le groupe SWPC en 1915, il est affecté au service de l'hôpital de compagnie en 1916. Il y occupa la fonction d'ambulancier, de contremaître à l'entretien et d'infirmier. Voir Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975, op. cit.*, p. 362.

<sup>359</sup> Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975, op. cit.*, p. 362.

<sup>360</sup> Voir les propos tenus dans Pierre Lanthier, Normand Brouillette, « Shawinigan Falls de 1898 à 1930 : L'émergence d'une ville industrielle au sein du monde rural », *Urban History Review*, vol. 19, no 1 (1990), p. 46.

<sup>361</sup> J'emprunte ici l'expression à Éric Farges utilisée dans son article « La sanitarisaiton du social : les professionnels et l'éducation pour la santé en milieu pénitentiaire ». L'auteur emploie cette formule afin de désigner l'éducation populaire visant à perpétuer de saines pratiques. Éric Farges, « La sanitarisaiton du social : les professionnels et l'éducation pour la santé en milieu pénitentiaire », *Lien social et Politiques*, vol. 55 (2006), p. 99-112.

<sup>362</sup> De nombreux auteurs. e. s ont publié sur la question de l'émergence du courant hygiéniste au Québec et sur les moyens utilisés afin de sensibiliser et éduquer la population relativement aux bonnes mœurs en matière d'hygiène à adopter. Cependant, comme le mentionne Jacques Bernier, les travaux publiés sur

exposé François Guérard pour la Mauricie, la pénétration de ces nouvelles visions a été le fait des grandes entreprises qui pour diverses fins se sont impliquées dans l'épanouissement des services essentiels à un mode de vie sain et dans l'éducation sanitaire<sup>363</sup>. Dans le cas de Shawinigan Falls, le rôle de SWPC dans l'établissement d'appareils sanitaires efficaces est prédominant à plusieurs égards. Entre 1900 et 1902, soit avant même que la ville ne soit créée, la compagnie fit la promotion des services sanitaires qu'elle souhaitait implanter dans la ville qu'elle désirait bâtir. Ainsi, nous retrouvons au sein d'hebdomadaires comme *La Presse*, *Le Soleil* ainsi que d'autres journaux québécois<sup>364</sup> des publicités de SWPC diffusées au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, telle celle intitulée : « Shawinigan Falls, P.Q. « La Ville de l'Avenir » », dans laquelle la compagnie met en valeur les installations sanitaires de la ville qu'elle promeut<sup>365</sup>. Cette publicité mentionne d'emblée que la ville à venir sera une ville « modèle » et expose les « avantages » que la compagnie fondatrice met à la disposition de « toutes les classes de

---

l'hygiène publique ont cherché surtout à exposer les mesures prises par diverses instances afin de lutter contre certaines épidémies. Jacques Bernier, « L'histoire de la médecine et de la santé au Canada français, 1976-1986 : aperçu historiographique », *Scientia Canadensis*, vol. 11, no. 1 (1987), p. 30. À ce sujet, pensons à Claudine Pierre-Deschênes, « Santé publique et organisation de la profession médicale au Québec 1870-1918 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 35, no.3 (1981), p. 355-375; Valerie Minnett et Mary-Anne Poutanen, « Swatting Flies for Health: Children and Tuberculosis in Early Twentieth-Century Montreal », *Urban History Review*, vol. 36, no. 1 (2007), p. 32-44; Guy Grenier et Marie-Josée Fleury, « La médecine et la santé au Canada français : un bilan historiographique (1987-2000) », *Scientia Canadensis*, vol. 26 (2002), p. 29-58; Thaïs Dubé, « Guerre aux bactéries », *Cap-aux-Diamants*, vol. 71 (2002), p. 18-21. ; Benoît Gaumer, « Les services de santé publique des villes nord-américaines : une longue tradition d'engagement municipal », *Lien social et politique*, vol. 33 (1995), p. 97-106 ; Denis Goulet, « Le mouvement hygiéniste au Québec », *Cap-aux-Diamants*, vol. 70 (2002), p. 17-20; Benoît Gaumer, Georges Desrosiers et Othmar Keel, *Histoire du service de santé de la ville de Montréal, 1865-1975*, Québec, Les Presses de l'Université Laval et IQRC, 2002, 294 p. ; Georges Desrosiers, « Le système de santé au Québec bilan historique et perspective d'avenir : conférence inaugurale du 51e congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, octobre 1998 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 53, no. 1 (1999), p. 3-18. Dans une moindre mesure, on peut également consulter André Paradis, « Un bilan de l'évolution de l'intérêt des médecins québécois pour les maladies infectieuses dans les périodiques médicaux (1826-1899) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 43, no.1 (1989), p. 63-91 et Robert Gagnon et Natasha Zwarich, « Les ingénieurs sanitaires à Montréal, 1870-1945 : Lieux de formation et exercice de la profession », *Urban History Review*, vol. 37, no. 1 (2008), p. 3-20. ; Daniel Anger, « La promotion de l'hygiène privée: Les autorités sanitaires de la province de Québec et la propagande hygiéniste en territoire québécois (1908-1 936) », Mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1998, 139p.

<sup>363</sup> À cet effet, Claude Bellavance mentionne en parlant des villes industrielles de la Mauricie : « Au développement anarchique des grandes villes industrielles du XIX<sup>e</sup> siècle avec leur cortège de misère et d'insalubrité, il opposa des projets de cité-jardin avec « système scientifique d'égout », réseau d'aqueduc, école technique, parc urbain, etc. ». Claude Bellavance, « Le patronat de la grande entreprise en Mauricie 1900-1950 », Thèse de doctorat, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1983, p. 46. Voir également sur le rôle des industries dans la pénétration de nouvelles visions sanitaires, comme l'a bien montré François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1993, 523 p.

<sup>364</sup> Nous pensons ici entre autres au journal *Le Nord de Saint-Jérôme* ; *Le Nord : Emparons-nous du sol*, « Shawinigan Falls La ville de l'Avenir », 3 mai 1900, p. 3.

<sup>365</sup> Publicité de Shawinigan Water and Power Co dans « Shawinigan Falls « La ville de l'Avenir », *La Presse*, 28 avril 1900, p. 21.

la société ». Ces publicités, afin d'attirer la main d'œuvre des grands centres font également la promotion des industries de la ville en exposant l'essor industriel important que connaît la ville naissante. L'une d'elles mentionne : « il y aura un grand nombre de fabriques qui donneront beaucoup d'ouvrage et de bons gages »<sup>366</sup>. Elle explique ensuite les bienfaits qu'apporte l'environnement « étanche et salubre » de l'emplacement de la localité « située sur les bords de la belle rivière Saint-Maurice » et la qualité des infrastructures sanitaires dont la compagnie compte doter la ville prochainement. Plus concrètement, la compagnie affirme : « Elle sera en peu de temps pourvue d'un système d'aqueduc qui permettra d'avoir une protection efficace en cas d'incendie, de lumières électriques, d'un système d'égout scientifique, d'écoles, d'églises et de tout ce qu'il faut pour une ville moderne [...] »<sup>367</sup>. Bref, le groupe industriel SWPC se présente dans ses publicités à la fois comme promoteur et acteur de première importance vis-à-vis du développement de l'appareillage sanitaire de la ville de Shawinigan. Comme nous l'avons mentionné précédemment, l'une des pratiques philanthropiques les plus importantes de SWPC lors de l'érection de la ville de Shawinigan Falls est le mécénat de compétence qui consiste à mettre à la disposition de la ville naissante son personnel qualifié lui permettant ainsi de profiter de son expertise afin de mener à terme divers projets. En ce sens, le premier système d'aqueduc de la ville, dont la construction débute au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, témoigne de la participation de la compagnie à la mise en place d'une infrastructure sanitaire municipale. La création d'une filiale nommée Saint-Maurice Water Supply Co., dont la mission est d'approvisionner en eau la ville naissante, témoigne de l'intérêt marqué de la compagnie à apporter à la fois de meilleures conditions de vie à la population, mais encore une certaine sécurité contre les incendies<sup>368</sup>. Cette filiale comme bien d'autres que SWPC met en place au tout début du XX<sup>e</sup> siècle fait partie des nombreuses compagnies fondées par le groupe industriel qui, engagées dans des secteurs divers, « servent de support au développement de la ville de Shawinigan »<sup>369</sup>.

Cette situation de mécénat de la compagnie semble s'inscrire en réponse aux recommandations promulguées en 1900 par un inspecteur du Conseil d'hygiène de la

---

<sup>366</sup> *La Presse*, « Shawinigan Falls La ville de l'Avenir », 28 avril 1900, p. 21.

<sup>367</sup> *La Presse*, « Shawinigan Falls La ville de l'Avenir », 28 avril 1900, p. 21.

<sup>368</sup> François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », op. cit., p. 97.

<sup>369</sup> Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963 ; Formation et déclin d'un groupe industriel au Québec*, op. cit., p. 214.

province de Québec venu enquêter sur une épidémie de typhoïde qui sévissait au sein de la population locale<sup>370</sup>. Il apparaît important de noter ici qu'avant les années 1880 les organismes de santé publique municipaux ou bas canadiens (avant 1867) ne sont que périodiques dans la mesure où ils s'organisent, opèrent et disparaissent au gré des crises épidémiques. L'année 1886 vit l'émergence d'un projet de longue haleine mené par les hygiénistes, soit la création du Conseil d'hygiène de la province de Québec (CHPQ), un organisme ayant pour mission d'encadrer la santé de la population québécoise<sup>371</sup>. En effet, dans les suites de l'épidémie de variole qui touche le Québec durant la première moitié des années 1880, le gouvernement provincial instaure une législation permettant la mise sur pied d'une Commission d'hygiène dont le mandat est la prise en charge de la santé publique<sup>372</sup>. Mise sur pied en 1886, cette commission est rapidement remplacée en 1887 par le Conseil d'hygiène de la province de Québec (CHPQ)<sup>373</sup>. Ainsi, le rapport émis par l'enquêteur du CHPQ souligne la médiocre qualité de l'eau consommée par les résidents des lieux qu'il qualifie « de très souillée » et dénonce les sources d'approvisionnement qu'il considère inappropriées<sup>374</sup>. L'eau consommée par les habitants<sup>375</sup> provient à cette époque de deux puits publics ou de manière plus courante de puits privés profonds de seulement trois ou quatre pieds (de 0,9 à 1,2 mètre). Le problème de ces puits de surface réside dans le fait que dans de nombreux cas ils se trouvent contaminés par des eaux usées du fait qu'ils sont creusés trop près de fausses d'aisance ou d'étables<sup>376</sup>. Dans ces circonstances, l'inspecteur recommande dans son rapport qu'un aqueduc soit aménagé afin de se substituer aux puits artésiens en place. De plus, bien que cela reste hypothétique, nous pouvons penser que l'affirmation de cet inspecteur selon laquelle il

---

<sup>370</sup> Il s'agissait essentiellement de travailleurs employés aux premiers grands aménagements industriels de Shawinigan. BAnQ Québec, *Rapport de l'inspecteur du CHPQ de la province suite à visite du 20-9-1900*, dans François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 97.

<sup>371</sup> Normand Séguin et Serge Courville, dir. *Atlas historique du Québec : L'institution médicale*, Sainte-Foy (Québec), Presses de l'Université Laval, 1998, p. 77.

<sup>372</sup> Denis Goulet, « Le mouvement hygiéniste au Québec », *Cap-aux-Diamants*, vol. 70 (2002), p. 17-20.

<sup>373</sup> François Guérard, *Histoire de la santé au Québec*, Montréal, Boréal, 1996, p. 32-34.

<sup>374</sup> BAnQ Québec, *Rapport de l'inspecteur du CHPQ de la province suite à la suite d'une visite le 20-9-1900*. Voir François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 97.

<sup>375</sup> À la toute fin du XIX<sup>e</sup> et durant les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, les résidents du site étaient principalement des travailleurs employés aux premiers grands aménagements du paysage bâti de Shawinigan.

<sup>376</sup> Comme le souligne F. Guérard dans sa thèse : « L'usage de puits de surface représentait un danger pour la santé publique, les eaux ainsi captées étant sujettes à des contaminations de sources diverses, notamment celles dues à la proximité de fosses d'aisance ou de puisards. Les eaux de pluie, avant de s'infiltrer, lessivaient des sols urbains dont l'insalubrité était notoire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : tas de fumier, carcasses d'animaux laissées à l'abandon, déchets de toutes sortes jonchaient les rues et les cours. », *op.cit.*, p. 97.

n'existe aucun corps public à Shawinigan capable de mener pareils travaux, lance à SWPC une forme d'invitation à entreprendre l'aménagement de cet appareil sanitaire. Cela pourrait être l'une des raisons pour lesquelles SWPC décide de mettre de l'avant la construction prochaine d'une telle infrastructure dans les publicités qu'elle diffuse afin d'attirer la population des deux principales villes québécoises, soit Québec et Montréal, à venir s'établir sur le territoire de la future municipalité de Shawinigan Falls<sup>377</sup>. Si les circonstances font en sorte que le Conseil de ville assume finalement la construction de l'aqueduc<sup>378</sup>, Saint-Maurice Water Supply Co. aménage tout de même un système temporaire de distribution d'eau potable desservant une partie des habitants avant que le nouvel aqueduc n'entre en fonction en 1903<sup>379</sup>.

SWPC ne finance pas la création de cet équipement sanitaire. Toutefois, la compagnie met l'un de ses ingénieurs les plus renommés, Jean-Baptiste Beaudry Leman<sup>380</sup>, au service de la municipalité afin que ce dernier examine les soumissions de

---

<sup>377</sup> Publicité de Shawinigan Water and Power Co dans « Shawinigan Falls « La ville de l'Avenir », *La Presse*. 28 avril 1900, p. 21; Publicité de Shawinigan Water and Power Co, « Shawinigan Falls « La ville de l'Avenir » », *Le Soleil*, 9 mai 1900, p. 2.

<sup>378</sup> Si la construction de l'aqueduc municipal de Shawinigan Falls relève d'abord d'une initiative de la compagnie filière de SWPC, soit Saint-Maurice Water Supply Co., le Conseil de ville de la municipalité naissante hésite vis-à-vis des tarifs proposés. En guise de bonne foi, Saint-Maurice Water Supply Co propose de construire l'aqueduc et de le vendre par la suite à la municipalité afin qu'elle puisse l'administrer comme elle l'entend. Si cette offre est d'abord acceptée, le Conseil de ville change rapidement d'avis et procède à un appel d'offres pour la construction de l'infrastructure qu'elle diffuse par le biais de périodiques tels que *La Presse*. Voir Procès-verbaux des délibérations du Conseil de ville de Shawinigan, dans François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 98; Publicité de la municipalité du village de Shawinigan Falls relatif à un appel de soumission, « Avis Public : Soumissions Demandées », *La Presse*, 4 octobre 1901, p. 7.

<sup>379</sup> Procès-verbaux du Conseil de ville de Shawinigan Falls 1902-11-07, dans François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 98.

<sup>380</sup> Né à Montréal le 2 janvier 1878, Jean-Baptiste Beaudry Leman est le fils du Dr Joseph Leman dont la descendance maternelle l'apparente à Louis-Joseph Papineau et à Polyxène Beaudry, nièce de Jean-Louis Beaudry. Ce dernier fut maire de Montréal durant de nombreuses années dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Après avoir obtenu le titre d'ingénieur civil à l'Université Catholique de Lille, Beaudry Leman s'inscrit, en 1899, à l'Université McGill où il obtient un diplôme d'ingénieur. C'est au printemps 1900 que Leman, alors âgé de 22 ans, entre au service de la compagnie Shawinigan Water and Power Co. Malgré son jeune âge, il apporte avec W. C. Johnson (un autre ingénieur à la solde de SWPC) des modifications au plan d'urbanisme de la ville, soit le plan Pringle. Succédant à Vivian Burrill, Beaudry Leman est nommé en 1902 maire de la ville de Shawinigan Falls. Après deux réélections successives à la mairie, Beaudry Leman quitte d'abord les services de SPWC en 1906 afin de participer à la construction du chemin de fer de la vallée du Saint-Maurice liant Shawinigan Falls à Trois-Rivières. En 1908, il quitte la Mauricie pour Montréal où il travaille notamment à l'élargissement du canal Lachine et devient plus tard l'un des trois premiers membres de la Commission des services électriques. À l'âge de 34 ans, en 1912, Beaudry Leman entre à la Banque Canadienne Nationale (l'ancienne Banque d'Hochelaga) où sa carrière prend un nouveau tournant. Voir François Guérard et Guy Trépanier, « Shawinigan une ville née de l'industrie », *Continuité*, 1986, vol. 30, p. 37; « M. Beaudry Leman Président de la Banque Canadienne Nationale », Québec History, *L'Encyclopédie de l'Histoire du Québec / The Quebec History Encyclopedia*, [En Ligne], 2004, <http://faculty.marianopolis.edu/c.belanger/quebechistory/encyclopedia/BeaudryLeman.htm>, Marianopolis

plans et devis qui lui sont offertes. Nous retrouvons dans une publicité placée dans *La Presse* en 1901, un avis public de la « Municipalité du village de Shawinigan Falls » qui appelle à des soumissions pour la construction d'un aqueduc<sup>381</sup>. Cet avis public mentionne clairement que les plans, devis et certaines spécifications devront être examinés par l'ingénieur civil Beaudry Leman avant d'être approuvés par le secrétaire-trésorier de la ville Jos. E. Desaulniers. Beaudry Leman n'est cependant pas l'unique personne à devoir apposer son sceau afin que le projet de construction d'aqueduc puisse aller de l'avant. Comme l'exige la législation nouvellement adoptée, la Loi d'hygiène de 1901, les élus municipaux durent soumettre leur projet au CHPQ qui dépêche alors un inspecteur sur les lieux afin qu'il puisse attester de l'efficacité des installations<sup>382</sup>. Ainsi, la ville est rapidement dotée d'un système d'aqueduc alimenté jusqu'en 1910 directement par la rivière Saint-Maurice et acheminé « brute » sans filtration d'aucune sorte à la ville<sup>383</sup>, et ce, malgré la présence un peu plus au nord de la compagnie fortement polluante Lanrentide Pulp Co, qui déverse alors ses déchets directement dans la rivière. En 1910, le CHPQ contraint la municipalité de Trois-Rivières à installer un appareil de correction, soit un système de filtration de l'eau. Nous pouvons avancer l'hypothèse que cette intervention du Conseil d'hygiène résulte de la croissance rapide de Shawinigan comme ville industrielle et plus particulièrement de l'émergence d'industries électrochimiques<sup>384</sup> importantes dont les rejets sont éliminés directement dans la rivière Saint-Maurice<sup>385</sup>. À cet effet, Normand Brouillette expose la théorie selon laquelle la topographie du territoire ne serait pas l'unique cause pour laquelle les ingénieurs de SWPC apportent des changements au plan d'urbanisme initial émis par la firme Pringle and Son. Brouillette explique que le déplacement des industries chimiques en bordure du Saint-Maurice est vraisemblablement dû au fait que cette localisation offre la possibilité à ces industries de

---

College, Page consultée le 1er juin 2019; Lorne Ste-Croix, « Jean-Louis Beaudry », *Dictionnaire Biographique du Canada*, 1982, [En Ligne ], [http://www.biographi.ca/fr/bio/beaudry\\_jean\\_louis\\_11F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/beaudry_jean_louis_11F.html), Page consultée le 1er juin 2019.

<sup>381</sup> Publicité de la municipalité du village de Shawinigan Falls relatif à un appel de soumission, « Avis Public : Soumissions Demandées », *La Presse*, 4 octobre 1901, p. 7.

<sup>382</sup> François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 92.

<sup>383</sup> François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 92.

<sup>384</sup> Comme l'expose Claude Bellavance, SWPC investit très tôt dans la création de filières grandes consommatrices d'énergie électrique.

<sup>385</sup> Normand Brouillette, « Le rôle de la Shawinigan Water and Power Co. Dans la structuration de l'espace urbain shawiniganais, 1898-1921 », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 34 no 92 (1990), p. 204.

déverser leurs déchets directement dans la rivière<sup>386</sup>. Or, malgré cette pratique, qui n'était pas considérée comme douteuse du point de vue environnemental à cette époque, la ville aménage au début des années 1930 un espace de baignade à même la rivière Saint-Maurice<sup>387</sup>. Cette initiative est cependant vite abandonnée à la suite d'une intervention de l'Unité Sanitaire<sup>388</sup> qui ferme définitivement l'espace aménagé pour la baignade. Comme le souligne Larochelle, la proximité des égouts publics, la forte concentration de déchets industriels et la présence continue de résidus provenant du flottage du bois dans la rivière sont autant de raisons qui expliquent la décision de l'Unité Sanitaire de faire interdire la baignade au Parc Saint-Maurice, et ce, malgré les efforts déployés par la municipalité pour en faire la promotion<sup>389</sup>. Comme le souligne François Guérard, à Shawinigan aucun test visant à examiner l'eau circulant dans l'aqueduc n'est fait avant « 1909 ou 1911 »<sup>390</sup>. Le fait est que contrairement à Trois-Rivières, aucune demande des instances municipales n'est faite au CHPQ pour inspecter l'eau de l'aqueduc qui approvisionne la ville. Toujours selon Guérard, cette implication des instances municipales afin d'obtenir une évaluation de la qualité de l'eau est indispensable, et ce, en raison de la logistique complexe que cela implique à cette époque. Par exemple, dans le cas de Trois-Rivières, un employé du CHPQ s'était rendu sur place afin de prélever

---

<sup>386</sup> Normand Brouillette, « Le rôle de la Shawinigan Water and Power Co. Dans la structuration de l'espace urbain shawiniganais », *op. cit.*, p. 204.

<sup>387</sup> Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975*, *op. cit.*, p. 246-247.

<sup>388</sup> L'idée de créer des unités sanitaires de comté est émise en 1913 par le secrétaire du CHPQ. Cependant, ce n'est qu'est 1920 que cette stratégie est mise en place dans le but de remplacer les bureaux de santé municipaux des plus petites localités par une organisation sanitaire de comté et suppléer au manque d'organisations compétentes dans les régions en déléguant les municipalités de certaines responsabilités au profit des structures régionales de service. Cette initiative voit le jour dans une foulée d'initiatives à l'international, soit aux États-Unis, en France, en Angleterre et au Nouveau-Brunswick. Voir Denis Goulet, Gilles Lemire et Denis Gauvreau, « Des bureaux d'hygiène municipaux aux unités sanitaires. Le Conseil d'hygiène de la province de Québec et la structuration d'un système de santé publique, 1886-1926 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49 no 4 (1996), p. 517.

<sup>389</sup> En 1932, la ville fait aménager une vespasienne au parc Saint-Maurice à proximité de la plage publique. Le bâtiment avait pour fonction d'accueillir les baigneurs. Voir Fabien Larochelle, *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975*, *op. cit.*, p. 246-247.

<sup>390</sup> À cet effet, François Guérard souligne qu'en 1901, les élus municipaux durent soumettre au CHPQ les plans du nouvel aqueduc, comme l'exigeait la loi promulguée en 1894. L'inspecteur dépêché sur les lieux recommande dans son rapport qu'une approbation soit donnée au Conseil de ville leur permettant de puiser à même la rivière Saint-Maurice l'eau destinée à approvisionner la ville. Or, si l'inspecteur évalue lors de son passage que l'eau du Saint-Maurice n'est pas contaminée par les émissions polluantes de Grand-Mère, puisque celles-ci arrivent « suffisamment diluées » à la hauteur de Shawinigan, il émet certaines craintes relativement à l'établissement prochain d'une industrie ainsi que d'habitations en amont de la rivière. Convaincu de la salubrité de l'eau, l'inspecteur du CHPQ ne demanda aucune analyse. En conséquence, les premiers tests portant à déterminer la salubrité de l'eau furent l'œuvre d'une initiative de SWPC. Voir BAnQ- Québec, Rapport de l'inspecteur du CHPQ à la suite d'une visite à Shawinigan Falls le 7 novembre 1902, *Rapports d'inspection du Conseil d'hygiène de la province de Québec*, repris de François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 98.

des échantillons d'eau, et ce, à plusieurs reprises durant l'année et à différents endroits. Une telle entreprise oblige donc des allées retours entre les laboratoires du CHPQ et la localité.



Illustration 8

Aménagement du parc Saint-Maurice, incluant un espace baignade à même la rivière, Services des archives d'Hydro-Québec, f1-700804.

Dans le cas de Shawinigan, l'amélioration de l'appareillage sanitaire de la ville provient d'une initiative de SWPC plutôt que de la municipalité<sup>391</sup>. Comme le souligne F. Guérard, si à Trois-Rivières l'établissement d'un système de filtration découle d'une injonction du CHPQ à Shawinigan, la compagnie SWPC joue un rôle de collaboration majeur avec l'institution gouvernementale ce qui simplifie l'établissement de mesures de

---

<sup>391</sup> Dans le cas de Trois-Rivières, bien que ce processus ait demandé un certain temps, la demande de certaines instances<sup>391</sup> à l'effet de tester l'eau débouche en 1910 sur l'installation d'un appareil de correction visant à assainir l'eau. Comme le mentionne F. Guérard : « Une Commission de l'eau fut formée en 1908, comprenant notamment le médecin-maire conservateur L.-P. Normand et le docteur Georges Bourgeois, membre du CHPQ, ainsi que le médecin de santé. Comme l'avait déjà suggéré le CHPQ, la commission mandata une firme spécialisée renommée (celle de R.S. Lea, consultante du CHPQ). La Commission recommanda que des filtres soient installés et quatre filtres mécaniques à pression furent mis en opération en 1910. Le travail conjugué du CHPQ et d'intervenants locaux surtout médecins avait mené à une première correction de l'eau trifluvienne. », BANQ Québec, *Rapports annuels du Conseil d'hygiène de la province de Québec, 1907-1908*, p. 5; Correspondance du Conseil d'hygiène de la province de Québec, vol. 46, p. 198; Lettre du 7 mai 1908 du secrétaire du CHPQ, vol. 47, p. 293; Lettre du 16 septembre 1908 du secrétaire du CHPQ, Procès-verbaux des délibérations du conseil de ville de Trois-Rivières, 20 septembre 1909, dans François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 96.

correction ayant pour objectif d'assainir l'eau consommée par les citoyens<sup>392</sup>. Le Conseil de ville se montre entièrement satisfait de l'efficacité de l'aqueduc en ce qui a trait à l'approvisionnement en eau de la ville et ne se préoccupe guère de la dimension sanitaire<sup>393</sup> de l'eau qui y circule. Il en va autrement du groupe SWPC. En 1910-1911 une épidémie de fièvre typhoïde frappe la municipalité. Le CHPQ exige que certaines mesures soient prises afin d'endiguer les ravages de la maladie. L'instance gouvernementale ne trouve pas les appuis qu'elle cherche au sein du Conseil de ville, mais elle tire profit de l'assistance de SWPC<sup>394</sup>. Afin de faire cesser le plus rapidement possible les ravages que cause la maladie, l'inspecteur du CHPQ, J. A. Meadows, réussit à contraindre la ville à installer un système de chloration<sup>395</sup>. Ce faisant, Shawinigan Falls devient la seconde ville québécoise après Montréal à adopter un tel système<sup>396</sup>. Cette solution apparaît seulement comme étant provisoire pour l'inspecteur du CHPQ. Par conséquent, ce dernier recommande aux dirigeants municipaux que l'eau puisée dans la rivière Saint-Maurice et circulant dans les aqueducs soit décontaminée par l'installation de filtres mécaniques à gravitation. Cependant, en plus d'exposer cette nécessité aux représentants du Conseil de ville, Meadows expose également l'importance de cette initiative devant des gérants d'industries locales. Si le rapport produit par Meadows exposant les dangers d'une eau contaminée par les rejets d'égouts de Grand-Mère ne semble pas inquiéter outre mesure les membres du Conseil de ville, fort heureusement, cette crainte liée à l'insalubrité de l'eau approvisionnant la ville est partagée par les représentants du groupe SWPC.

Suivant les recommandations de l'inspecteur sanitaire et afin de s'assurer que la municipalité agisse pour le bien de la communauté, le CHPQ impose au Conseil de ville d'envoyer des échantillons d'eau, et ce, de manière hebdomadaire, afin qu'ils soient testés en laboratoire. Dans le cas de Trois-Rivières le Conseil de ville composé de l'élite locale

---

<sup>392</sup> François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 96.

<sup>393</sup> Comme le souligne F. Guérard, l'inspecteur du CHPQ avait exprimé en 1902 l'idée que l'eau de la rivière Saint-Maurice était suffisamment salubre pour être consommé. Or, pour le Conseil de ville de Shawinigan Falls, cette mention suffit encore à la fin de la première décennie du XXe siècle à écarter tout investissement visant à améliorer le système d'approvisionnement et la qualité hygiénique de l'eau. Voir François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 99.

<sup>394</sup> François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 99.

<sup>395</sup> François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 99.

<sup>396</sup> François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 99.

se montre favorable aux exigences du CHPQ et va même jusqu'à jouer un rôle de soutien important. Toutefois, cette dynamique est loin de s'appliquer au cas de Shawinigan dans la mesure où les représentants municipaux négligent volontairement l'envoi d'échantillons d'eau au CHPQ<sup>397</sup> et refusent d'exécuter les consignes promulguées par l'instance gouvernementale<sup>398</sup>. Comme le souligne le rapport annuel de 1911 émis par le CHPQ, devant l'attitude désinvolte des élus municipaux vis-à-vis de la crise sanitaire que connaît la municipalité, le soutien de SWPC n'apparaît pas comme un acte charitable, mais comme un système relationnel d'obligations mutuelles. La compagnie laisse entrevoir par son implication à différents niveaux qu'elle entend prendre à sa charge le rôle que devait jouer le Conseil municipal vis-à-vis du CHPQ<sup>399</sup>. Ainsi, cette collaboration se traduit par une relation ritualisée et formelle entre l'instance gouvernementale et le groupe SWPC qui agit dans la logique de « noblesse oblige ». SWPC étant, en 1911, l'acteur social le plus important de la société civile shawiniganaise, il va de soi que les dirigeants de la compagnie concevaient ce partenariat comme une tâche qui leur était dévolue.

Le partenariat qui se met en place entre le groupe industriel SWPC et le CHPQ est particulièrement intéressant dans la mesure où le CHPQ, de 1888 à 1922, n'était pas en mesure de gérer efficacement et de façon centralisée les conditions sanitaires de plus de 800 municipalités. C'est ce qu'affirment Denis Goulet, Gilles Lemire et Denis Gauvreau dans un article portant sur le processus de structuration du premier système de santé publique implanté sur le territoire québécois. Le CHPQ met en place un système reposant fortement sur la collaboration des autorités municipales. Dans le cas de Shawinigan, la collaboration entre le Conseil d'hygiène et SWPC semble profitable aux deux instances puisque le CHPQ bénéficie d'un appui solide dans la jeune municipalité. Il entrevoit la possibilité d'émancipation vis-à-vis du développement d'infrastructures et de mesures d'assainissement hygiénique, alors que le groupe industriel jouit de la

---

<sup>397</sup> Ces échantillons sont d'une importance capitale dans la mesure où le CHPQ ne dispose pas des ressources nécessaires afin d'envoyer périodiquement des agents recueillir des prélèvements d'eau dans l'ensemble des municipalités de la province. Voir François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 98.

<sup>398</sup> Comme mentionné plus tôt, le CHPQ avait imposé qu'un processus de chloration de l'eau soit mis en place et c'est précisément ce processus que les autorités municipales négligent. Voir François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 99.

<sup>399</sup> Rapport d'hygiène de la province de Québec, 1912, p.166 Dans François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 98.

reconnaissance d'une instance gouvernementale le positionnant en situation d'autorité dans la ville.

Le partenariat que mettent en place les dirigeants de SWPC avec le Conseil d'hygiène implique plusieurs formes de mécénat. Dans un premier temps, la compagnie mandate le médecin à sa solde et responsable du Shawinigan Falls General hospital, soit pour cette période le docteur C.E. Cross, à l'effet d'envoyer des échantillons d'eau à l'instance gouvernementale. Cette dernière peut effectuer les tests de laboratoire afin de s'assurer de la salubrité de l'eau consommée par la population shawiniganaise. On peut associer cette première mesure d'assistance vis-à-vis du Conseil d'hygiène comme une action de mécénat de compétence. En effet, SWPC tire avantage de son solide enracinement au sein de la ville et de la notoriété de son médecin. Ce partenariat profite à l'ensemble de la population. De plus, comme le mentionne F. Guérard, il permet d'éviter une dangereuse escalade des frictions entre le Conseil de ville et le CHPQ qui serait nuisible au développement de l'appareillage sanitaire de la ville<sup>400</sup>.

À cet effet, puisque le Conseil de Ville de Shawinigan répugnait à obtempérer aux exigences du CHPQ, comme il avait négligé l'ajout d'agents purificateurs visant à assainir l'eau consommée par les résidents de la ville, l'instance gouvernementale lui lança un ultimatum, sous peine de condamner l'approvisionnement en eau si un dispositif de filtration n'était pas rapidement mis en place. Cependant, comme nous l'avons souligné précédemment, la ville ne disposait à ce moment que de faibles revenus en raison notamment des importantes exemptions de taxes apportées aux compagnies. Elle se montre récalcitrante devant les coûts importants qu'entraînerait l'installation d'un tel système. Devant la nécessité d'obtenir rapidement un tel appareillage de filtration, trois dirigeants de SWPC, soit J.E. Aldred, Julian C. Smith et Howard Murray, offrirent de bâtir un système de filtration par gravitation. Bien que les plans de cette usine de filtration soient émis par une firme américaine, la Norwood Engineering Co du Massachusetts<sup>401</sup>, les travaux de construction furent réalisés par la compagnie la St. Maurice Construction,

---

<sup>400</sup> Ce fut le cas à Trois-Rivières où à plusieurs reprises le Conseil de ville, en agissant sans l'autorisation du CHPQ, avait compromis la mission de l'organisme. Voir François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 90-101.

<sup>401</sup> François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 100.

filiale de SWPC<sup>402</sup>. Une fois mis en service, cet appareil de filtration fut loué à la municipalité, avec la sanction du CHPQ, pour un taux annuel de 6% du coût de construction. Ce faisant, la municipalité prenait le contrôle de l'usine de filtration et acceptait de payer l'entretien des équipements ainsi que les frais de fonctionnement<sup>403</sup>.

Comme le souligne F. Guérard, cette initiative de la SWPC apparaît être une excellente façon de payer ses taxes à la municipalité<sup>404</sup>. Par ailleurs, cette initiative qui s'inscrit dans la logique du mécénat de compétence mais également dans une perspective humanitaire, permet à la compagnie d'asseoir son influence en obtenant l'accréditation d'un organisme gouvernemental. Le fait même que le CHPQ accepte de collaborer avec le groupe SWPC est lourd de sens puisque, entre 1886 et 1926, la mise en place d'une organisation sanitaire est dévolue aux municipalités<sup>405</sup>. Le crédit que SWPC possède au sein de la ville résulte de la reconnaissance de ses actions de mécénat par l'instance gouvernementale qui considère la compagnie comme une interlocutrice aussi importante que le Conseil de ville. La crainte de devoir composer avec une crise épidémique a sans aucun doute motivé l'action des dirigeants de SWPC, dans la mesure où le bon fonctionnement de ses activités industrielles repose sur la présence d'une main d'œuvre en santé. Cependant, outre la mise en place d'appareils visant à améliorer les conditions sanitaires des habitants, la compagnie joua également sur un autre terrain afin d'améliorer les conditions d'hygiène et l'équipement sanitaire des résidents de la ville.

En effet, de par son caractère peu coûteux, l'éducation populaire apparaît comme le moyen par excellence pour freiner la rapide progression des maladies contagieuses, voire éviter les crises épidémiques<sup>406</sup>. Dans cette logique, la compagnie s'implique

---

<sup>402</sup> Comme le souligne Claude Bellavance, cette compagnie filiale du groupe SWPC fut mise en place afin de pallier le manque de services d'ingénierie de la ville. Elle peut être considérée comme l'ancêtre de la Shawinigan Engineering mise en place en 1925. Voir Claude Bellavance, *Shawinigan Water and Power 1898-1963 ; Formation et déclin d'un groupe industriel au Québec*, *op. cit.*, p. 215-216.

<sup>403</sup> François Guérard, « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan », *op. cit.*, p. 100-101.

<sup>404</sup> Elle contribue au développement de l'appareillage sanitaire de la ville.

<sup>405</sup> Denis Goulet, Gilles Lemire et Denis Gauvreau, « Des bureaux d'hygiène municipaux aux unités sanitaires. Le Conseil d'hygiène de la province de Québec et la structuration d'un système de santé publique, 1886-1926 », *op. cit.*, p. 517.

<sup>406</sup> Valerie Minnet et Mary-Anne Poutanen, « Swatting Flies for Health: Children and Tuberculosis in Early Twentieth-Century Montreal. », *Urban History Review*, vol. 36, no. 1 (2007), p. 33.

activement à partir de 1910 dans une politique de « sanatarisation du social »<sup>407</sup>, pour reprendre l'expression d'Éric Farges. Ainsi, pour faire pénétrer la vision du mouvement hygiénique dans les foyers, la compagnie entreprit une véritable campagne de sensibilisation à travers différents organes et institutions gravitant au sein de ses cercles d'influence. Afin d'illustrer ce point, portons d'abord notre analyse sur le cours d'hygiène que le groupe SWPC mit en place au sein de l'École technique dont elle chaperonnait les opérations et qui apparaît s'inscrire dans les suites du partenariat qu'avait mis en place deux ans plus tôt le groupe industriel avec le CHPQ.

En 1913, le docteur C.E. Cross, embauché par SWPC, se trouve à siéger comme membre du bureau du gouverneur du Shawinigan Technical Institute. À l'instar d'autres membres du bureau, son rôle au sein de cette institution dépasse l'aspect administratif. À l'instar de R. A. Witherspoon qui avait consenti quelques années auparavant à assumer la charge de professeur du cours d'Électricité en plus de sa fonction de gérant d'usine, le docteur Cross prend sur lui le soin de dispenser un cours portant sur l'hygiène. Cette initiative du groupe industriel visant à offrir aux étudiants fréquentant l'École technique un cours portant sur l'hygiène permet de sensibiliser la jeunesse aux dangers des mauvaises habitudes sanitaires. De ce fait, elle ouvre la voie à une diffusion plus large de ces connaissances pratiques dans la communauté. Comme nous l'avons vue précédemment, l'école technique était ouverte non seulement aux jeunes<sup>408</sup>, mais également aux employés des industries désireux d'acquérir de nouvelles connaissances leur permettant d'obtenir de meilleures positions. Dans ces conditions, le cours d'Hygiène permet d'atteindre plus directement une tranche de la population shawiniganaise qui n'a alors que peu de moyens d'accéder à ces notions d'hygiène, soit les travailleurs d'usine. En agissant ainsi, l'objectif de la diffusion des bonnes mœurs en matière d'hygiène s'effectue par le biais d'une communication de personne à personne entre travailleurs et par l'insertion de ces mœurs dans les ménages. Du coup, comme l'essentiel du corps civique de la ville de Shawinigan Falls est formé des employés d'usine, le cours d'Hygiène offert à l'École technique, tel qu'adapté par le docteur Cross pour ce public cible, pénètre dans de nombreux foyers. À cet effet, le rapport émis par J.V.L Morris, principal du

---

<sup>407</sup> Voir la note 41; j'entends ici que la compagnie entreprend d'éduquer la population par différents moyens relativement à la menace bactériologique. Ce faisant, elle souhaite véhiculer de bonnes mœurs et pratiques hygiéniques.

<sup>408</sup> L'âge pour entrer à l'École technique de la ville varie selon les années. L'âge minimum est de 14 ans à son ouverture en 1911, et à 16 ans deux ans plus tard.

Shawinigan Technical Institute, est révélateur d'une volonté d'éduquer et de conscientiser les étudiants à l'importance d'adopter de saines habitudes sanitaires. Ce dernier mentionne:

In addition to the above class in Hygiene there was given this year to the entire Day School during the last twelve week's term instruction in first aid to the Injured by the new member of the faculty, Dr. Cross. At the opening of the school he also made a physical examination of each student, by means of which he was able to point optical and other defects, which have been remedied to the notice able advantage of the student concerned.<sup>409</sup>

Cette citation met en lumière le fait que le cours d'Hygiène s'inscrit dans une logique d'applications pratiques pour les travailleurs d'usine. Ainsi, les élèves y apprennent les bases du secourisme, alors que le médecin de la compagnie effectue lors de la rentrée académique un examen de chaque élève fréquentant l'École technique. Si, comme le principal le mentionne, les handicaps visuels et les autres problèmes physiques furent « remédiés », on peut penser que SWPC soit intervenue pour faire appliquer cette mesure philanthropique. Considérant la volonté de la compagnie de tout mettre en œuvre afin d'optimiser les conditions de réussite scolaire, il ne serait pas étonnant de la voir s'impliquer afin de fournir des prothèses visuelles aux élèves diagnostiqués par leur médecin. Ce cas illustre bien la dynamique inclusive de la politique de mécénat pratiqué par le groupe SWPC. En effet, bien que le docteur Cross soit de religion protestante, il n'hésite vraisemblablement pas, selon les dires du principal de l'école technique, à examiner des élèves franco-catholiques. Cela démontre bien qu'au sein de cette institution mise en place par la compagnie l'égalité entre les différents pôles culturels est de mise.

Outre cette importante implication au sein de l'École technique, SWPC use également d'autres moyens afin d'inculquer de bonnes mœurs en matière d'hygiène dans la population. En plus de s'inscrire dans la continuité de l'entente promulguée avec le CHPQ, ces multiples actions émanant de la compagnie fondatrice s'inscrivent dans la logique du *City Beautiful mouvement* selon lequel le bonheur et la santé des employés sont essentiels afin d'accroître la productivité au travail. Parmi ces autres moyens, nous pouvons penser à l'utilisation d'un périodique au sein duquel le groupe industriel exerce

---

<sup>409</sup> BAnQ Trois-Rivières, Fonds Fabien Larochelle (P87), Rapport émis par J.V.L Morris, principal du Shawinigan Technical Institute, Minutes du Shawinigan Technical Institute de 1911 à 1922, p. 22.

une forte influence, soit *La Revue de Shawinigan Falls*<sup>410</sup>. F. Guérard avait souligné l'important travail de propagande produit par le biais de ce périodique concernant l'ouverture d'une unité sanitaire à Shawinigan Falls<sup>411</sup>. Dès 1928, le périodique se veut le médium par excellence visant à promouvoir l'installation d'une telle institution au sein de la ville. Cette idée, dont la *Revue de Shawinigan* fait la promotion, est rapidement acceptée par bon nombre d'acteurs municipaux de tous les pôles culturels dont le clergé catholique, une association anglophone de dames charitables et même le gérant municipal qui voit en cette proposition la possibilité de faire de Shawinigan Falls un centre régional en matière de promotion de la santé et de l'hygiène. Qui plus est, cette institution se voulait, selon la Loi des Unités sanitaires, en partie subventionnée par le gouvernement et les autres municipalités du comté, une raison supplémentaire d'entreprendre des démarches afin de doter la municipalité de cette institution de premier ordre<sup>412</sup>. Ainsi, la compagnie utilise la forte influence qu'elle possède en tant qu'acteur prédominant afin de s'assurer que la ville bénéficie d'institutions essentielles à son épanouissement et au bien-être de ses résidents.

En somme, le groupe industriel SWPC s'implique de différentes manières dans le système de santé et le paysage hospitalier de la ville naissante de Shawinigan Falls. Cette implication se manifeste entre autres, durant la période à l'étude, par la création du premier hôpital de la ville et son organisation. Les mesures de mécénat d'entreprise relatives à la mise en place du Joyce Memorial Hospital qu'il nous a été possible de décrire montrent clairement l'implication de nombreux acteurs gravitant autour du groupe SWPC dans le processus d'établissement et de développement de l'institution. Il nous est également apparu que certaines de ces mesures de mécénat, comme le leg testamentaire de John Joyce au Shawinigan Falls Général Hospital, transcendait la dimension du don et du contre don et s'insérait dans une logique philanthropique puisque le donateur ne retirait

---

<sup>410</sup> *La Revue de Shawinigan Falls* était l'organe des compagnies locales. À l'instar de SWPC, les autres grandes compagnies de la ville se montraient favorables aux mesures d'hygiène promulguées par le CHPQ et plus tard par le Service provincial d'hygiène (SPH). Voir *La Revue de Shawinigan Falls*, éditions du 10 avril 1928 ; du 25 novembre 1928 ; du 25 janvier 1928 et du 25 janvier 1930.

<sup>411</sup> Voir les procès-verbaux des réunions du Conseil de ville de Shawinigan du 15 janvier 1930 ; du 13 avril 1932 et du 2 mars 1933, ainsi que la correspondance entre les autorités municipales de la ville de Shawinigan Falls et le médecin hygiéniste de l'unité sanitaire de comté, dans le Fonds des unités sanitaires à BAnQ- Québec, dans François Guérard, « L'hygiène publique au Québec de 1887 à 1939: centralisation, normalisation et médicalisation », *Recherches sociographiques*, vol. 37 no.2 (1996), p.221.

<sup>412</sup> François Guérard, « L'hygiène publique au Québec de 1887 à 1939: centralisation, normalisation et médicalisation », *op. cit.*, p.221.

de cette mesure aucun avantage direct. Ce type de don purement altruiste, bien que n'étant pas la norme en ce qui a trait aux mesures de mécénat, nous permet d'exposer la nature bienveillante de certains industriels. À l'instar de J.E. Aldred qui subventionna l'établissement de l'École technique de Shawinigan pour permettre à la jeunesse de bénéficier d'une institution qui lui avait fait défaut dans son enfance, John Joyce effectua une donation à caractère altruiste et désintéressé vis-à-vis d'un potentiel contre-don en effectuant sa donation par leg testamentaire. En plus de son implication active dans le développement du paysage hospitalier de la ville, la compagnie investit dans des infrastructures visant à prévenir les épidémies et la mortalité infantile. Cette implication mène d'ailleurs la compagnie à bénéficier d'une accréditation particulière que lui confère le CHPQ puisqu'elle endosse le rôle dévolu à la municipalité dans l'adoption de mesures sanitaires au sein de la ville.

Soulignons que la compagnie bénéficie d'une forme de prestige qui la positionne sur un pied d'égalité avec le Conseil de ville comme acteur central dans la localité. Cette collaboration sous forme de mécénat industriel entre le CHPQ et SWPC amène la compagnie à bénéficier d'un contre-don nécessaire au bon développement de ses activités industrielles. Il en va de la santé des travailleurs et travailleuses œuvrant au sein de ses industries, mais également au sein des autres compagnies grandes consommatrices d'électricité de la ville. Par conséquent, les activités de mécénat émanant de SWPC, qui permirent l'épanouissement de mesures sanitaires au sein de la ville de Shawinigan Falls, nous ont donné l'occasion d'observer différentes structures de dons qui s'inscrivent parfois dans une logique de réciprocité et dans d'autres cas dans une logique altruiste.

## Conclusion

L'analyse des activités de mécénat du groupe industriel Shawinigan Water nous a permis de mettre en lumière les mécanismes structurant le phénomène de mécénat industriel. Tout d'abord, nous avons démontré que les actions de mécénat industriel de SWPC, à l'image de cercles concentriques, affectent du centre vers la périphérie toutes les sphères de la société à l'échelle municipale. Ces actions vont dans les faits influencer le développement économique, religieux, politique, social de la municipalité naissante de diverses manières. Ce fait social total<sup>413</sup>, qui s'exprime sous la forme de mécénat industriel, se manifeste à travers l'économie sociale de la municipalité naissante. Du coup, l'implication massive de la compagnie et de ses cadres dans le développement structuré de la ville de Shawinigan est ce qui rend légitime l'exemption de taxe dont la compagnie bénéficie jusqu'en 1922. Nous avons démontré par l'exemple de la remise en cause du droit à l'exemption de taxe de la compagnie Laurentide de Grand'Mère que ce privilège était le résultat d'une réciprocité tacite accordée aux compagnies en relation avec les bienfaits que ces dernières apportent à la municipalité. Ainsi, nous assistons à la manifestation de ce que Mauss qualifierait de contrat social entre la ville de Shawinigan Falls et la compagnie SWPC dans la mesure où l'action de don se présentant sous la forme d'activités de mécénat industriel est accompagnée d'un contre don, soit l'exemption de taxes à l'égard de la ville. À cet effet, l'exemple du Shawinigan Arena Co se veut particulièrement révélateur puisque l'exemption de taxe accordée à cette filiale de SWPC est accordée explicitement en raison des bienfaits que cette institution apporte à la ville naissante.

Nous avons également observé ce phénomène de réciprocité tacite à travers l'analyse des diverses actions de mécénat industriel et de philanthropie privée qui permirent l'établissement d'une école technique à Shawinigan Falls et l'élaboration d'un système d'éducation efficace pour les jeunes Shawiniganais de tous les horizons ethnoculturels. En effet, l'impulsion de la création d'une école technique est lancée par des dirigeants de SWPC dont Robert A. Witherspoon et John Edward Aldred. En s'associant ainsi, l'élite industrielle de la ville se positionne comme maître d'œuvre au

---

<sup>413</sup> Voir note 11.

sein de la société civile, mais encore elle le fait en faisant miroiter un idéal de liberté et d'égalité vis-à-vis de l'éducation qui assure une certaine cohésion sociale.

Le phénomène de don et contre-don se manifeste également à travers l'implication du groupe SWPC dans la promotion de l'éducation sanitaire et le développement du paysage hospitalier. En effet, les différentes actions de mécénat industriel en ce domaine s'expliquent par une réelle volonté de la compagnie d'assurer la santé de ses travailleurs. De ce fait, elle tente de prévenir les épidémies et les ravages de la maladie qui pourraient avoir de lourdes conséquences sur les activités de production. De plus, la compagnie bénéficie d'une forme de prestige social émanant de la collaboration qu'elle met en place avec le CHPQ. Ce faisant, elle se positionne sur un pied d'égalité avec le Conseil de ville comme acteur central dans la localité. Bref, cette collaboration sous forme de mécénat industriel entre le CHPQ et SWPC amène la compagnie à bénéficier d'un contre-don nécessaire au bon développement de ses activités industrielles.

Notre analyse de l'implication du groupe industriel dans la structuration, l'épanouissement et le développement de la ville nous a par ailleurs permis de mettre en lumière un autre mécanisme sous-jacent aux actions de mécénat du groupe industriel, c'est-à-dire la notion de « noblesse oblige ». Dans la mesure où nous voyons la compagnie fondatrice comme un individu moral de premier ordre au sein de la société civile shawiniganaise, il nous est possible d'entrevoir à travers les efforts déployés par le groupe industriel une réelle volonté d'améliorer les conditions de vie des habitants de la jeune municipalité. Ainsi, les mesures de mécénat s'inscrivant dans la logique du *City Beautiful Movement*, sont justifiées d'une part par cette logique d'obligation de donner afin d'apporter une certaine sérénité et d'autre part par une volonté d'enrayer les maux de société, tels que le paupérisme, de la ville modèle que SWPC désire créer.

Ainsi, l'action de philanthropie exercée par ces acteurs ne s'inscrit pas comme un acte de charité libre et volontaire, mais s'inscrit dans le phénomène de « noblesse oblige » dans la mesure où l'action philanthropique fait partie des habits de classe. En agissant ainsi, les cadres et dirigeants de SWPC qui s'impliquent dans l'établissement et l'expansion du STI assurent la reproduction de leur groupe social et assure leur prédominance par l'instauration de mesures de philanthropie ritualisées par le don et le

contre-don. La promotion de l'éducation apparaît comme un moyen sûr de générer de nouveaux cadres qualifiés et dirigeants d'industries qui à leur tour reproduiront les mécanismes structurant l'acte de don philanthropique. La notion de « noblesse oblige » est également perceptible à travers le processus d'intégration ethnoculturelle qui se manifeste à travers l'ouverture et l'accessibilité à tous de cette institution financée par des mécènes affiliés à la grande industrie. Cet exemple est d'autant plus significatif qu'il expose clairement que si une ségrégation résidentielle ethnoculturelle existe au sein de la morphologie urbaine de la ville de Shawinigan, le cas du STI montre clairement une frontière poreuse où différents acteurs, la compagnie SWPC au premier plan, interviennent pour assurer une certaine harmonie sociale profitable à tous. Découlant de cela, nous pouvons affirmer que l'un des objectifs sous-jacents à l'établissement d'une telle institution d'enseignement au sein de la ville naissante vient également d'un souci d'encadrer la jeunesse afin de prévenir d'éventuels comportements jugés nocifs pour le bon fonctionnement de la société.

Par ailleurs, la notion de « noblesse oblige » est perceptible à travers le capital social acquis par les philanthropes associés au groupe industriel. L'exemple de J.E. Aldred nous est apparu particulièrement révélateur dans la mesure où ce philanthrope se trouve impliqué personnellement dans plusieurs des grands projets à caractère de mécénat industriel du groupe SWPC. Son implication dans la création du STI démontre bien l'acquisition d'un capital social important conséquent à une forte implication philanthropique, mais encore cette implication apporte à Aldred un bien-être psychologique. Finalement, la notion de « noblesse oblige » est également perceptible à travers le partenariat qui s'établit en 1911 entre la SWPC et le CHPQ. Comme nous l'avons exposé, ce partenariat résulte d'un manque de volonté du Conseil municipal d'investir dans l'établissement d'appareils sanitaires appropriés et l'adoption de mesures d'hygiène allant en ce sens. Du coup, la compagnie se fit un devoir moral de pallier le manque de collaboration du Conseil de ville se substituant comme acteur clé du développement d'instances et d'appareils sanitaires.

Parmi les actions de mécénat industriel appliquées par le groupe SWPC, plusieurs témoignent de la pénétration de structures étrangères relatives au phénomène de don philanthropique et de mécénat de compagnie. Un exemple concret se manifeste à travers

l'association de l'élite industrielle en vue de mettre en place une école technique au sein de la ville. Comme nous l'avons mentionné, nous retrouvons à Shawinigan Falls le même mode associatif que celui décrit par Tocqueville dans son analyse du système démocratique américain<sup>414</sup>. Cet exemple témoigne de la pénétration des structures régissant la vie associative américaine dans la société civile de la ville de compagnie de Shawinigan Falls. De plus, tout laisse à penser que le développement de l'École technique de Shawinigan se trouve facilité par l'apport de connaissances relatives à ce type d'institutions que les dirigeants d'industrie reproduisent afin d'assurer le bon fonctionnement de leur institution d'enseignement. Bien qu'une source à notre connaissance expose explicitement cette dimension, tout laisse à penser que les dirigeants d'entreprises qui assurent la gestion du STI connaissent les différents modèles de Mechanics' Institutes et s'en inspirent afin d'assurer un développement convenable pour le STI. Cela est d'autant plus vraisemblable que ce modèle d'écoles techniques n'en est qu'à ses balbutiements au sein de la province de Québec et la rapide expansion de cette institution laisse à penser que les structures régissant l'enseignement technique à Shawinigan Falls avaient déjà été éprouvées aux États-Unis et dans d'autres provinces canadiennes.

Nous avons également exposé dans le premier chapitre les actions de mécénat de SWPC s'inscrivant dans la logique du *City Beautiful Movement*. Or, il se trouve que ce courant est à la même époque très en vogue aux États-Unis. Nous pouvons affirmer que les dirigeants du groupe industriel, principalement d'origine américaine, ont désiré reproduire les structures de mécénat industriel qu'ils avaient eu l'occasion d'observer aux États-Unis. Bref, les actions de mécénat du groupe SWPC tels que les mécanismes structurant l'urbanisation du territoire, la promotion de mesures sanitaires ou encore le développement d'une école technique sont fortement influencés par de grands courants d'idées étasuniennes et européennes.

Pour conclure, les structures du don à caractère de mécénat industriel et de philanthropie privée n'ont cessé de se reproduire et de muter afin de s'adapter aux réalités locales durant la période ici étudiée. Certains de ces mécanismes structurant l'acte de don

---

<sup>414</sup> Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1943, 66 p.

sont d'ailleurs encore perceptibles dans les actions de bienfaisance touchant la ville de Shawinigan Falls. Toutefois, avec la décroissance industrielle qui a marqué la seconde moitié XX<sup>e</sup> siècle, l'action charitable semble avoir pris une place plus importante au sein de la société civile afin de pallier le manque d'actions de mécénat industriel. Afin d'illustrer ce point, nous pouvons penser à la Maison Aline-Chrétien accueillant avec un professionnalisme et une déférence extraordinaire les personnes en fin de vie. Cette maison de soins et d'accompagnement de fin de vie accomplit aujourd'hui sa mission grâce à d'importantes donations venant d'acteurs sociaux de premier plan, mais également grâce à la charité de personnes bienveillantes donnant de l'argent et du temps afin d'assurer le bon fonctionnement de cet établissement<sup>415</sup>.

---

<sup>415</sup> Pour plus d'information sur cette nouvelle forme d'organisation que prend la philanthropie au sein de la société civile, voir Élise Ducharme et Frédéric Lesemann, « Les fondations et la « nouvelle philanthropie » : un changement de paradigmes scientifiques et politiques », *Lien social et Politiques*, vol. 75 (2016), p. 140-161.

## Bibliographie

### Sources

L'Écho du Saint-Maurice, 1911-1930.

Le Canada Français et le Franco-Canadien, « *Shawinigan Falls P.Q : La ville de l'avenir* », 3 mai 1900, p.6.

Le Nord, « *Shawinigan Falls P.Q : La ville de l'avenir* », 3 mai 1900, p.6.

La Presse, 1900-1905.

Le Soleil, 1900-1901.

Le Trifluvien, 1900.

Collection Archives de la ville de Shawinigan, *Hebdo du Saint-Maurice, 75<sup>e</sup> anniversaire*, Shawinigan, 30 octobre 1989.

SÉGUIN, Normand, René HARDY, Pierre LANTHIER, et Claude BELLAVANCE dir. *Shawinigan : Genèse d'une croissance industrielle au début du XX<sup>e</sup> siècle*, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1985, 61 p.

Québec (province). « Loi constituant en corporation The Shawinigan Technical Institute (sanctionnée le 24 mars 1911) ». 1911.

Shawinigan Water and Power Company. *The Shawinigan Water and Power Company: vingt-cinq années de progrès*. Montréal, Desbarats, 1926. 68 p.

Shawinigan Water and Power Company. *The Shawinigan Water and Power Company: its property and plant, 1919*. Montréal, la Compagnie, Executive Offices Power Building, 1919. 67 p.

Shawinigan Water and Power Company. *Forty-four years of services and achievement 1898-1942: quarante-quatre années de service et de succès, 1898-1942*. S.l., la Compagnie, 1943. 16 p.

Shawinigan Water and Power Company. *1898-1948: 50 ans au service du Québec*. Montréal, la Compagnie, 1948.

BAnQ Trois-Rivières, Fonds Fabien Larochelle (P87), Livres des minutes des assemblées des Gouverneurs de la Corporation de l'Institut de Technologie de Shawinigan Falls pour les années 1910 à 1922.

BAnQ Québec, Fonds Conseil d'hygiène de la province de Québec (E88), Rapports d'inspections et décisions, pour les années 1908-1915.

## Livres

- ALLEN, James B. *The Company Town in the American West*. Oklahoma, The University of Oklahoma Press, 1966, 205 p.
- ALLINNE, Jean-Pierre. *La culture au risque du marché, le mécénat face à ses acteurs*. Paris, Harmattan, 2010, 223 p.
- AULAGNER, Renaud. *Cités minières Cités jardins le logement des mineurs par la Compagnie RMF (1875-1945)*. Hillsborough Street (Raleigh), Éditions Lulu, 2010, 216 p.
- BEAULIEU, André et HAMELIN, Jean. *La presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975, 418 p.
- BELLAVANCE, Claude. *Shawinigan Water and Power, 1898-1963*, Montréal, Boréal, 1994, 446 p.
- BOLTANSKI, Luc et CHIAPPELLO, Ève. *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, 971 p.
- BORGES, Marcelo J., TORRES, Susana B. *Company Towns: Concepts, Historiography, and Approaches*. Saint-Martin (États-Unis), Palgrave Macmillan, 2012, 207 p.
- BONVILLE, Jean. *L'analyse de contenu des médias : De la problématique au traitement statistique*. Bruxelles, Éditions De Boeck & Larcier, 2006, 451 p.
- BUTLER, Rémy. *Le logement social en France, 1815-1981 : de la cité ouvrière au grand ensemble*. Paris, La Découverte / Maspero, 1983, 200 p.
- CHABOT, Denys. *Le village minier de Bourlamaque*. Québec, Ministère de la Culture, des Communications et de la condition féminine du Québec, 2009, 43 p.
- CHARLAND, Jean-Pierre. *Histoire de l'enseignement technique et professionnel*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982. 482 p.
- CHARLAND, Jean-Pierre et THIVIERGE, Nicole. *Bibliographie de l'enseignement professionnel, 1850-1980*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982. 282 p.
- CHANIAL, Philippe. *La société vue du don; Manuel de sociologie anti-utilitariste appliquée*. La découverte, 2008, 576 p.

- CLARK, Julie D., « Company Towns in America 1880 to 1930 ». Thèse de doctorat. Arcata, Humboldt State University, 2006, 73 p.
- CÔTÉ, Dany. *Riverbend : splendeur et déclin d'une ville de compagnie*. Alma, Québec, Éditions Société d'histoire du Lac-Saint-Jean, 1994, 232 p.
- CRAWFORD, Margaret. *Building the workingman's paradise: the design of American company towns*. New York, Verso, 1995, 248 p.
- DAVIET, Sylvie. *Industrie, culture, territoire*. Paris, Harmattan, 2005, 208 p.
- DEBIESSE, François. *Le mécénat*. Paris, Presses universitaires de France, 2007, 127 p.
- DICKINSON, John A. et YOUNG, Brian. *Brève histoire socio-économique du Québec*. Montréal, Bibliothèque Québécoise, 2014, 487 p.
- DUPONT CHANDLER, Alfred. *La main visible des managers. Une analyse historique*, Paris, Economica, 1988. 635 p.
- DURKHEIM, Émile. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris, Flammarion, 2009, 204 p.
- PECTEAU, Jean-Marie. *La liberté du pauvre : sur la régulation du crime et de la pauvreté au XIXe siècle québécois*. Montréal, VLB éditeur, 2004, 455p.
- FORTIER, Robert al. *Villes industrielles planifiées*. Montréal, Boréal, 1996, 320 p.
- GARNER, John S. *The model company town: urban design through private enterprise in nineteenth-century New England*. Amherst, University of Massachusetts Press, 1984, 288p.
- GINGRAS, Yves. *Les origines de la recherche scientifique au Canada. Le cas des physiciens*. Montréal, Boréal, 1991, 299 p.
- GORSKI, Martin. *Patern of Philanthropy*. Woodbridge, The Boydell Press, 1999, 274 p.
- GREEN, Hardy. *The Company Town: The Industrial Edens and Satanic Mills That Shaped the American Economy*. New-York, Basic Books, 2010, 248 p.
- HARDY, René et SÉGUIN, Normand et al. *Histoire de la Mauricie*, Québec, Presse de l'Université Laval, 2004, p.1137.
- IGARTUA, José Eduardo. *Arvida au Saguenay : naissance d'une ville industrielle*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1996, 273 p.
- LACOURSIÈRE, Jacques. *Shawinigan cent ans d'histoire : de l'effervescence au renouveau*, Québec, éd. Des Glanures, 2001, 335 p.

- LAROCHELLE, Fabien. *Shawinigan depuis 75 ans, 1900-1975*. Éditions Shawinigan : F. LaRochelle, 1976, 747 p.
- MOREL, Philippe. *Parrainage, mécénat et fondations d'entreprise*. Paris, Vuibert, 2009, 124 p.
- MACCARTHY, Kathleen. *Noblesse Oblige, Chicago, The University of Chicago*, Chicago, Chicago University Press, 1982, 230 p.
- MORISSET, Lucie K. *Arvida, cité industrielle : une épopée urbaine en Amérique*. Sillery, Septentrion, 1998, 251 p.
- MORISSET, Lucie K. *La mémoire du paysage. Histoire de la forme urbaine d'un centre-ville: Saint-Roch*, Québec, édition Les presses de l'université Laval, 2001, 288 p.
- SEIM, David L. *Rockefeller Philanthropy and Modern Social Science*. Londres, Pickering & Chatto, 2013, 265 p.
- SCHNEIDER, William H. *Rockefeller Philanthropy and Moderne Biomedicine: International Initiative from World War I to the Cold War*. Bloomington, Indiana University Press, 2002, 251 p.
- SIMON, Nicolas. *Le mécénat, valeur actuelle : quand la société peut compter sur l'entreprise*. Paris, Guallimard, 2009, 207 p.
- SMETS, Marcel. *L'avènement de la cité-jardin en Belgique : histoire de l'habitat social en Belgique de 1830 à 1930*. Bruxelles, Éditions P. Mardaga, 1977, 223 p.
- TOURNÈS, Ludovic. *Sciences de l'homme et politique. Les fondations philanthropiques américaines en France au XXe siècle*. Paris, Classiques Garnier, 2011, 412 p.
- VERRETTE, René. *Les idéologies de développement régional : le cas de la Mauricie, 1850-1950*. Sainte-Foy [Québec], Presses de l'Université Laval, 1999, 375 p.
- ZUNZ, Olivier. *La Philanthropie en Amérique. Argent privé, affaires d'État*, traduit de l'anglais par Nicolas Barreyre, Paris, Fayard, 2012, 383 p.

### **Articles et chapitres de livres**

- ADAM, Thomas. « The transfer of Philanthropic Models between European and North American Cities during the Nineteenth and Early Twentieth Centuries ». *Journal of Urban History*, vol. 28, no 3, 2002, p. 328-351.
- AUSTIN, James E. « Strategic Collaboration Between Nonprofits and Businesses ». *Nonprofit and Voluntary Sector Quarterly*, vol. 29, 1 (2000), p. 69-97.

- BELLAVANCE, Claude & GUÉRARD, François. « Ségrégation résidentielle et morphologie urbaine, le cas de Shawinigan, 1925-1947 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 46, 4 (1993), p. 577-605.
- BELLAVANCE, Claude, Normand BROUILLETTE et Pierre LANTHIER. « Financement et industrie en Mauricie, 1900-1950 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 40 n°1, (1986), p. 29-50.
- BELLAVANCE, Claude & GUÉRARD, François. (1993). « Ségrégation résidentielle et morphologie urbaine, le cas de Shawinigan, 1925-1947 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 46, 4 (1993), p. 577-605.
- BERGER, Nicolas. « Sociologie analytique, mécanisme et causalité : Histoire d'une relation complexe », *L'Année sociologique*, vol. 60 (2010), p. 419-443.
- BERNIER, Jacques. « L'histoire de la médecine et de la santé au Canada français, 1976-1986 : aperçu historiographique. ». *Scientia Canadensis*, vol. 11 no.1 (1987), p. 28-33.
- Biographical Dictionary of Architects in Canada (1800-1950). « SPENCE, David Jerome ». [En ligne]. <http://dictionaryofarchitectsincanada.org/node/1319>. Page consulté 15 février 2018
- BIENVENUE, Louise. « Pierres grises et mauvaise conscience. Essai historiographique sur le rôle de l'Église catholique dans l'assistance au Québec ». *Études d'histoire religieuse*, vol. 69 (2003), p. 9-28.
- BLANCHARD, Raoul. « La grande industrie chimique dans la France du Sud-Est ». *Revue de géographie alpine*, vol. 16, 3 (1928), p. 561-624.
- BLANCHETTE, Jean. « Histoire de la presse hebdomadaire au Québec. Mauricie, Centre-du-Québec », dans MALO, Jean-Pierre. *Histoire de la Presse Hebdomadaire au Québec*. Montréal, Hebdo-Québec, 2008, p.21-25.
- BROUILLETTE, Normand. « Le rôle de la Shawinigan Water and Power Co. dans la structuration de l'espace urbain shawiniganais, 1898-1921 ». *Cahiers de géographie du Québec*, Vol. 34, 92 (1990), p. 197-208.
- CAMPBELL, David A. « Practicing Philanthropy in American Higher Education: Cultivating Engaged Citizens and Nonprofit Sector Professionals ». *Journal of Public Affairs Education*, vol. 20, 2 (2014), p. 217-231.
- CARPENTIER, Jean-Marc. « La ville électrique : Shawinigan ». *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 48 (1997), p. 18-21.
- CHARLAND, Jean-Pierre. « Sur les bancs d'école ». *Cap-aux-Diamants*, vol. 59, 1999, p. 27- 31.

- CHARLES, Aline et GUÉRARD, François. « Portrait d'une institution oubliée : l'hôpital privé à but lucratif, 1900–1960 ». *Canadian Bulletin of Medical History*, vol. 32, no. 1 (2015), p. 101-122.
- CHARLES, Aline et WIEN, Thomas. « Le Québec entre histoire connectée et histoire transnationale ». *Globe*, vol. 14 no.2, p. 199-221.
- CHOUINARD, Carole. « Considerations in Corporate Giving ». *The Philanthropist*, vol.21, no 4, 2009, p. 297-310.
- COHEN, Yolande, « Les philanthropies : genre, religion et politique », ch. 1 de *Femmes philanthropes. Catholiques, protestantes et juives dans les organisations caritatives au Québec, 1880-1945*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2010, p. 15-34
- CURTI, Merle. « The History of American Philanthropy as a Field of Research ». *American Historical Review*, vol. 62 (1957), p. 352-363.
- CURTI, Merle. « Tradition and Innovation in American Philanthropy ». *Proceeding of the American Philosophical Society*, vol. 105, 2 (1961), p. 146-156.
- DALY, Siobhan. « Philanthropy as an Essentially Contested Concept ». *Voluntas; International Journal of Voluntary and Nonprofit Organisation*, vol. 23, 3 (2012), p. 535-557.
- DESROSIERS, Georges. « Le système de santé au Québec bilan historique et perspective d'avenir : conférence inaugurale du 51 e congrès de l'Institut d'histoire de L'Amérique française, octobre 1998 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.53, no.1 (1999), p.3-18.
- DREZNER, Noah D. « Philanthropy & Education: Setting the Mission and Vision for a New Journal withing the Landscape of Our Field ». *Philanthropy & Education*, vol. 1, 1 (2017), p. V-XII
- DUBOIS, Martin. « Bâtir pour travailler ». *Continuité*, vol.134 (2012), p. 27-30.
- DUCHARME, Élise et LESEMANN Frédéric. « Les fondations et la « nouvelle philanthropie » : un changement de paradigmes scientifiques et politiques ». *Lien social et Politiques*, vol. 75 (2016), p. 140-161.
- DUBÉ, Thaïs. « Guerre aux bactéries ». *Cap-aux-Diamants*, vol. 71 (2002), p. 18-21.
- DUBUC, Michel. « Le village-usine de Mont-Rolland ». *Histoire Québec*, vol.13, no.1 (2007), p.35-40.
- DUCHARME, Élise et LESEMANN, Frédéric. « Les fondations et la « nouvelle philanthropie » : un changement de paradigmes scientifiques et politiques ». *Lien social et Politiques*, vol. 75 (2016), p. 140-161.

- FARGES, Éric. « La sanitarisation du social : les professionnels et l'éducation pour la santé en milieu pénitentiaire ». *Lien social et Politiques*, vol. 55 (2006), p. 99-112.
- FOUCHÉ, Nicole. « De la philanthropie en Amérique ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 3, n° 60-3 (2013), p. 151-162.
- GAGNON, ROBERT & ZWARICH, Natasha. « Les ingénieurs sanitaires à Montréal, 1870–1945 : Lieux de formation et exercice de la profession ». *Urban History Review*, vol. 37, no.1 (2008), p.3-20.
- GAGNON, Éric. « De la pureté du don. Contribution à un débat ». *Anthropologie et sociétés*, vol.21, 1 (1997), p. 9-23.
- GACON, Stéphane et JARRIGE, François. « Les trois âges du paternalisme. Cantines et alimentation ouvrière au Creusot (1860-1960) ». *Le mouvement Sociale*, vol. 247, 2 (2014), p.27-45.
- GALARNEAU, Claude. « Sociabilité et associations volontaires à Québec, 1770-1859 ». *Les Cahiers des dix*, vol. 58 (2004), p. 171-212.
- GAUMER, Benoît. « Les services de santé publique des villes nord-américaines : une longue tradition d'engagement municipal ». *Lien social et Politiques*, vol. 33, p. 97-106.
- GILBERT, Dale. « Assister les familles de Québec : l'école de réforme et l'école d'industrie de l'Hospice Saint-Charles, 1870-1950 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 61 no.3-4 (2008), p.469–500.
- GOULET, Denis, LEMIRE, Gilles et GAUVREAU, Denis. « Des bureaux d'hygiène municipaux aux unités sanitaires. Le Conseil d'hygiène de la province de Québec et la structuration d'un système de santé publique, 1886-1926 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, 4 (1996), p. 491-520.
- GOULET, Denis. « Le mouvement hygiéniste au Québec ». *Cap-aux-Diamants*, vol. 70 (2002), p. 17–20.
- GUÉRARD, François & Guy TRÉPANIÉ. « Shawinigan : une ville née de l'industrie ». *Continuité*, Vol. 30 (1986), p. 37-39.
- GUÉRARD, François, « La ville et l'hôpital », dans Claude Bellavance et Marc St-Hilaire (dir.), *Le fait urbain*. CIEQ, coll. « Les chantiers de l'Atlas historique du Québec ». ([www.atlas.cieq.ca](http://www.atlas.cieq.ca)), 2014, 24 p.
- GUÉRARD, François. « L'hygiène publique et la mortalité infantile dans une petite ville : le cas de Trois-Rivières, 1895-1939 ». *Cahier québécois de démographie*, vol.30 no 2 (2001), p. 231-259
- GUÉRARD, François. « L'histoire de la santé au Québec : filiations et spécificités ». *Canadian Bulletin of Medical History*, vol. 17 (2000), p. 55-72.

- GUÉRARD, François. « La prise en charge étatique de l'hygiène publique et des services curatifs : deux parcours distincts ». Dans Donald Fysson et Yvan Rousseau (dir.). *L'État au Québec*. CIEQ, coll. « Les chantiers de l'Atlas historique du Québec ». (www. Atlas.cieq.ca), 2013, 18 p.
- GUÉRARD, François. « Les principaux intervenants dans l'évolution du système hospitalier en Mauricie, 1889-1939 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 48, 3 (1995), p. 375-401.
- GUÉRARD, François. « L'hygiène publique au Québec de 1887 à 1939: centralisation, normalisation et médicalisation ». *Recherches sociographiques Recherches*, vol. 37, 2 (1996), p. 203-227.
- GUÉRARD, François. « L'histoire urbaine au Québec : la recherche récente à la maîtrise et au doctorat ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, 2 (2000), p. 247-268.
- GUÉRARD, François. « Ville et santé au Québec un bilan de la recherche historique ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 53, 1 (1999), p. 19-45.
- GUÉRARD, François. « L'hygiène publique et la mortalité infantile dans une petite ville : le cas de Trois-Rivières, 1895-1939 ». *Cahiers québécois de démographie*, vol. 30, 2 (2001), p.231-259.
- GUESLIN, André. « Le paternalisme revisité en Europe occidentale (seconde moitié du XIXe siècle, début du XXe siècle) ». *Genèses*, vol. 7 (1992), p. 201-211.
- GUILHAUMOU, Jacques. « Le corpus en analyse de discours : perspective historique ». *Corpus* 1 (2002). [http:// corpus.revues.org/8](http://corpus.revues.org/8), mis en ligne le 15 décembre 2003, consulté le 4 février 2018.
- HARVEY, Janice. « Upper Class Reaction to Poverty in Mid-Nineteenth Century Montreal: A Protestant Example ». Montréal, McGill University, 1978, 219 p.
- JORDA, Henri. « Du paternalisme au managerialisme: Les entreprises en quête de responsabilité sociale ». *Innovation*, vol.1, 29 (2009), p. 149-168.
- KATZ, Stanley N. « What Does It Mean to Say That Philanthropy Is “Effective”? The Philanthropists' New Clothes ». *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 149, 2 (2005), p. 123-131.
- LAROSE, Jean-François. « Le projet Shawinigan : L'industrie réanimée ». *Continuité*, vol. 23 (1984), p. 46.
- LANTHIER, Pierre, & BROUILLETTE, Normand. « Shawinigan Falls de 1898 à 1930 : L'émergence d'une ville industrielle au sein du monde rural ». *Urban History Review*, Vol. 19, 1 (1990), p. 42-55.

- LANTHIER, Pierre et BROUILLET, Normand. « Shawinigan Falls de 1898 à 1930 : l'émergence d'une ville industrielle au sein du monde rural ». *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, Vol. 19 n° 1 (1990), p. 42-55.
- LANTHIER, Pierre. « Stratégie industrielle et développement régional : le cas de la Mauricie au XXe siècle ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 37 n°1 (1983), p. 3-19.
- L'ÉCUYER, René. « L'analyse de contenu: notions et étapes ». Dans *Les méthodes de la recherche qualitative*, dans Jean-Pierre Deslauriers (dir.). Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 1987, p. 49-64.
- LINTEAU, Paul-André. « L'Histoire urbaine au Québec : bilan et tendances ». *Urban History Review*, no.1 (1972), p. 7-10.
- NIOSI, Jorge. « La Laurentide (1887-1928) : pionnière du papier journal au Canada ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 29, 3 (1975), p. 375- 415.
- PAYEN, Carole. « Industries, nuisances et définition de l'espace urbain. L'industrie papetière à Trois-Rivières (1910-1925) ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 68, 3-4 (2015), p. 241- 270.
- PERRON, Normand. « Santé et médecine hospitalière au Saguenay, 1900-1930 ». *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, vol. 55 (1988), p. 75-86.
- PIQUET, Sylvère et TOBELEM, Jean-Michel. « Les enjeux du mécénat culturel et humanitaire ». *Revue française de gestion*, vol. 8 no° 167 (2006), p. 49-64.
- POMERLEAU, Colette. « L'idéologie de la pauvreté chez l'élite Canadienne-française du XXe siècle ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2006, 138 p.
- RAMSAY, ELLEN L. « Art and Industrial Society: The Role of the Toronto Mechanic's Institute in the Promotion of Art, 1831-1883 ». *Labour/le Travail*, vol.43 (1999), p. 71-103.
- ROUSSEAU, Yvan et GUÉRARD, François. « Le marché de la maladie : Soins hospitaliers et assurances au Québec, 1939-1961 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 59 (3), 2006, p. 293-329.
- SAUNIER, Pierre-Yves, TOURNÈS, Ludovic. « Philanthropies croisées: a joint venture in public health at Lyon (1917-1940) ». *French History*, volume 23, no 2, 2009, p. 216-240.
- SAUNIER, Pierre-Yves. « Les régimes circulatoires du domaine social 1800-1940 : projets et ingénierie de la convergence et de la différence ». *Genèses*, vol. 71, n° 2, 2008, p. 4-25.

- SAUNIER, Pierre-Yves. « Administrer le monde ? Les fondations philanthropiques et la public administration aux États-Unis (1930-1960) », *Revue française de science politique*, vol. 53, 2 (2003), p. 237-255.
- ROBERT. Martin et LAROCHELLE, Catherine. « Régulation et civilisation : aux périphéries de la pensée de Jean-Marie Fecteau », *Bulletin d'histoire politique*, vol.25, 1 (2016), p. 68-80.
- ROUSSEAU, Yvan et GUÉRARD, François. « Le marché de la maladie : Soins hospitaliers et assurances au Québec, 1939-1961 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 59 (3), 2006, p. 293-329.
- ROUX-PRATTE, Maude. « Les élites drummondvilloises et la crise des années 1930 : une étroite collaboration autour de l'assistance aux chômeurs ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 58, no 2, 2004, p. 217-244.
- THOMAS, David, HEINIGER, Alix et BÜHLMANN, Felix. « Geneva's philanthropists around 1900: a field made of distinctive but interconnected social groups ». *Continuity and Change*, vol. 31, no 1, 2016, p. 127-159.
- TREMBLAY, René, BERGERON, Josée, GERVAIS, Hélène et TRIPONEZ, Yan. « Shawinigan : une ville sous le signe de l'eau ». *Continuité*, vol. 76 (1998), p. 46-48.
- VARADARAJAN, Rajan P. et MÉNON, Anil. « Cause related Marketing: A Coalignment of Marketing Strategy and Corporate Philanthropy ». *Journal of Marketing*, vol. 52 (1988), p. 58-74.
- WEILBRENNER, Bernard. « Les idées politiques de Lomer Gouin ». *Report of the Annual Meeting*, 44, 1 (1965), p. 46-57.
- WHITE, Neil. « Creating Community: Industrial Paternalism and Town Planning in Corner Brook, Newfoundland, 1923-1955 », *Urban History Review*, vol. 322, 2 (2004), p. 45-58.

## **Mémoires et Thèses**

- ANGERS, Daniel. « La promotion de l'hygiène privée: Les autorités sanitaires de la province de Québec et la propagande hygiéniste en territoire québécois (1908-1936) ». Mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1998, 139p.
- BELLAVANCE, Claude. « Le patronat de la grande entreprise en Mauricie, 1900-1950 ». Mémoire de maîtrise, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1983, 149 p.

- BROUILLETTE, Normand. « Le développement industriel d'une région du proche hinterland québécois : La Mauricie 1900-1975 ». Thèse de doctorat, Montréal, Université McGill, 1983, 381 p.
- DROLET, Claudine. « Shawiniganaise et travailleuses : Les employées de bureau de la Shawinigan Water, 1945-1963 », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2010, 213 p.
- GUÉRARD, François. « La santé publique dans deux villes du Québec de 1887 à 1939 Trois-Rivières et Shawinigan ». Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1993, 525 p.
- HAMILTON, Karen. « Savoir, pouvoir et standpoint institutionnel : L'impact de la philanthropie minière sur la production du savoir dans les universités canadiennes ». Mémoire de maîtrise. Montréal, Université du Québec à Montréal, 2014, 212 p.
- LACHANCE, Mario. « Shawinigan Falls de 1898 à 1921 : formation d'une ville et contrôle de l'espace foncier par la Shawinigan Water and Power ». Mémoire de maîtrise. Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1990, 62 p.
- GILBERT, Marco. « Diversification d'une économie monoindustrielle : le cas de Thetford Mines entre 1910 et 1980 ». Mémoire de maîtrise. Québec, Université Laval, 2001, 228 p.
- MONTPETIT, Roch. « L'école normale de l'enseignement technique, l'université nouvelle et la formation technique supérieure. Histoire et analyse d'un échec. ». Mémoire de maîtrise. Montréal, Université du Québec à Montréal, 2018, 124 p.
- OUELLET-RIENDEAU, Chloé. « Les Princes de Sorel » : analyse du rôle de la famille Simard dans le développement de la ville de Sorel (1909-1965) ». Mémoire de maîtrise. Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2017, 149 p.

## Annexes

### Annexe A : Centrale Shawinigan II



Vue de la centrale Shawinigan II et les aménagements d'embellissement du centre de production hydro-électrique vers 1930. Source BAnQ Québec / P428,S3,SS1,D29,P33 / Fonds de l'Action catholique, Usine hydro-électrique de Shawinigan Falls / [Vers 1930]

## Annexe B : Shawinigan Technical Institute



Notre école en construction en 1912



Photos prise en 1912 du premier bâtiment de *The Shawinigan Technical Institute* en construction. Source Archives de la ville de Shawinigan.

## Annexe C : Édifice Burrill



Édifice Burrill situé sur la Rue Cascade où se tenaient pour l'année 1910-1911 des cours techniques avant la création de The Shawinigan Technical Institute qui ouvre ses portes en 1912. Source Archives de la ville de Shawinigan.

## Annexe D : Premières centrales du site de production hydroélectrique de Shawinigan Falls

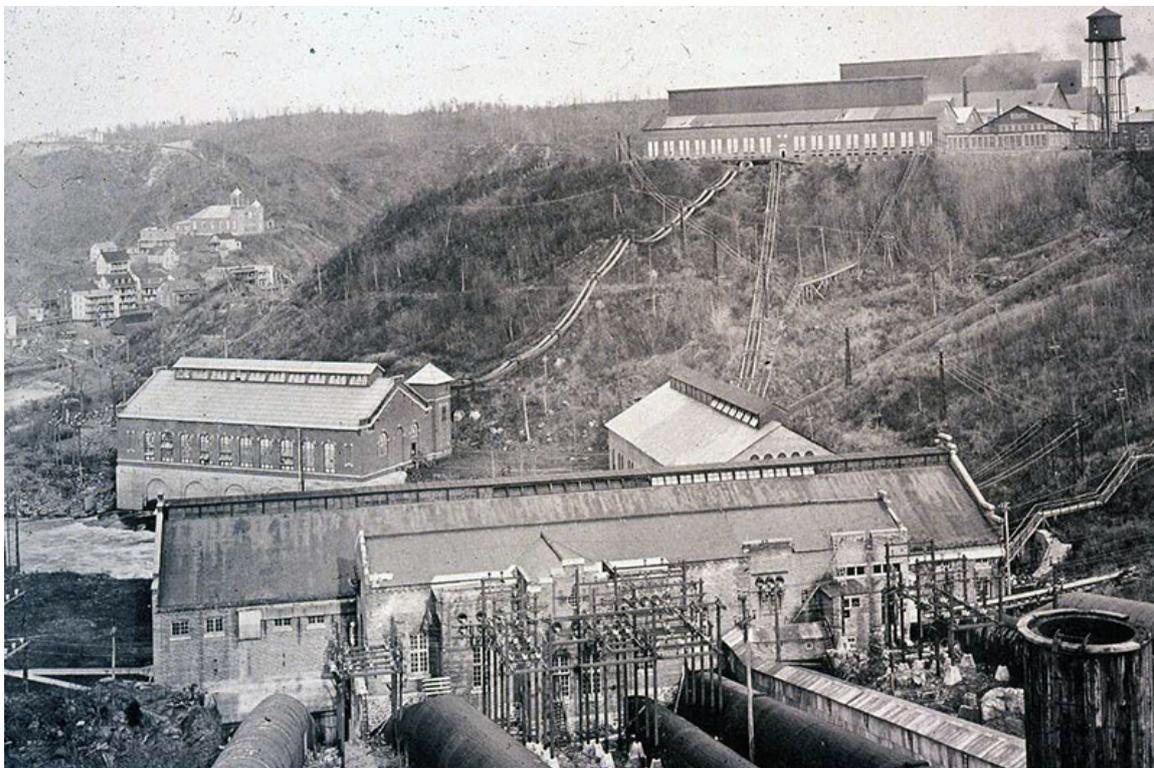


Photo prise vers 1910 des centrales Shawinigan-1, NAC et Alcan-16 alors en production. L'on voit également en arrière-plan la Northern Aluminium Company également en production.  
Source Archives de la Cité de L'énergie de Shawinigan.

## Annexe E : Lexique des concepts à l'étude

**Bienfaisance / Charité :** L'usage de la notion de bienfaisance et par extension d'activités de bienfaisance ou d'organisme de bienfaisance est régulièrement associé à celle de charité et d'assistance. Le sociologue Éric Pineault souligne que la charité se distingue des formes de dons que les anthropologues ont pu observer dans les sociétés traditionnelles parce qu'elle s'adresse à un « autre généralisé », qu'elle résulte « d'un choix [...], plutôt que d'une obligation « coutumière, et qu'elle vise « l'atteinte d'une finalité, le Bien »<sup>416</sup>. Dans le contexte de la sécularisation, la charité devient une activité « intra-mondaine et publique »<sup>417</sup>. Nous avons retenu sa définition légale appliquée à la société libérale depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> et le début XIX<sup>e</sup> siècle, à savoir que la charité, peut être vu comme « un don versé pour le bénéfice de [...] personnes, que ce soit pour amener leurs esprits et leurs corps sous l'influence de l'éducation ou de la religion, soit pour soulager leur corps de maladies, souffrances ou contraintes, soit pour les assister à s'établir dans la vie ou pour ériger ou entretenir des édifices ou des travaux publics ou pour autrement alléger les fardeaux du gouvernement. »<sup>418</sup>.

**Capital social :** L'usage que font certains auteurs de la notion de capital social est des plus divers. Selon Maurice Lévesque et Deena White dans *Le concept de capital social et ses usages*, le capital social, caractérisé par « un éventail d'entités différentes » constituant un aspect de la structure sociale, « se définit par sa fonction »<sup>419</sup>. Il renvoie, suivant la définition qu'en donne James Coleman, au respect d'un système d'obligations<sup>420</sup>. Ce rapport entre obligation et attentes se traduit par le concept de « noblesse oblige ». Nous retenons également que le capital social peut être « individuel » ou « collectif ». D'après la définition qu'en donnent Lévesque et White, le capital social « individuel » se présente sous la forme d'un gain social et repose sur les relations entre individus, alors que le capital social « collectif » représente un aspect de la structure sociale d'un groupe d'individus<sup>421</sup>. Si nous nous attardons dans cette étude au concept

---

<sup>416</sup> Éric Pineault, « Le retour de la charité. La solidarité saisie par la main invisible », *Cahier de recherche sociologique*, vol. 29 no. 79-102 (1997), p. 83.

<sup>417</sup> *Idem*, p. 84.

<sup>418</sup> *Idem*, p.86-87.

<sup>419</sup> Maurice Lévesque et Deena White, « Le concept de capital social et ses usages », *Lien social et politiques*, vol. 41, no. 23-33 (1999), p. 24.

<sup>420</sup> Selon l'analyse qu'en font Lévesque et White, *Idem*, p. 25.

<sup>421</sup> *Idem*, p. 30.

dans son sens « individuel », l'approche que fait Pierre Bourdieu du capital social nous apparaît particulièrement significative puisqu'elle introduit la dimension de réciprocité<sup>422</sup>. Cette perspective selon laquelle le capital social renvoie à l'investissement d'un individu dans ses relations sociales est précisément ce que nous tentons d'exposer dans cette étude.

**Citoyen corporatif** : Le concept de citoyen corporatif nous permet de présenter le groupe industriel Shawinigan Water and Power Co. comme un membre actif de la société civile shawiniganaise plutôt que comme une compagnie désintéressée des affaires sociales.

**Mécanisme social** : Nous reprenons pour les fins de notre étude la définition que donne Nicolas Berger à cette expression puisqu'elle rejoint la majorité des études sur la question: « [...] un mécanisme social décrit une constellation d'entités et d'activités organisées de telle manière qu'elles causent régulièrement un type particulier de résultat ». [...] un mécanisme est une notion irréductiblement causale : une explication en termes de mécanismes fournit le détail du processus causal qui a généré l'observation à expliquer. »<sup>423</sup>.

**Mécénat industriel/générosité d'entreprise** : Le concept de mécénat comporte plusieurs sens à travers l'historiographie. Le sens le plus commun définit l'apport du mécène comme une action découlant d'une « commande publique »<sup>424</sup>. Par ailleurs, la notion de mécénat « libre » qui se développe durant la période d'entre-deux-guerres sous-entend que le commanditaire exerce peu de contraintes vis-à-vis du prestataire quant au projet qu'il finance. Au sein de notre étude, nous utilisons le concept pour traduire l'expression de *corporate philanthropy* qui rend compte du financement privé d'œuvres sociales. Notion que nous avons privilégié à celle de « générosité d'entreprise »<sup>425</sup>.

**Philanthropie** : À l'instar de la notion de mécénat, la notion de philanthropie apparaît comme un concept en débat dans l'historiographie. La philanthropie est souvent analysée

---

<sup>422</sup> Idem, p. 28.

<sup>423</sup> Hedström P., *Dissecting the Social*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 25. Dans Nicolas Berger, « Sociologie analytique, mécanisme et causalité : Histoire d'une relation complexe », *L'Année sociologique*, vol. 60 (2010), p. 422-424.

<sup>424</sup> Jean-Pierre Allinne et Renaud Carrier, *La culture au risque du marché, le mécénat face à ses acteurs*. Paris, Harmattan, 2010, pp. 7-8

<sup>425</sup> *Ibid.*

comme une forme de redistribution de la richesse qui se manifeste par des fondations privées ou encore par le biais de donations de particuliers à certaines œuvres ou institutions. En ce sens, la notion de philanthropie se rapproche de celles de charité et de bienfaisance. Ces notions sont d'ailleurs régulièrement utilisées dans les études et reprises par certaines institutions comme l'Agence du revenu du Canada qui confère aujourd'hui un statut légal aux fondations et aux actions privées de philanthropie<sup>426</sup>.

**Réciprocité du don :** Le don et le contre don apparaissent, d'après la définition classique qu'en donne le sociologue Marcel Mauss, comme le « contrat fondateur » des liens sociaux. Dans cette logique, le donneur se voit conférer une reconnaissance honorable émanant de son geste, alors que le receveur doit rendre au donneur ou à d'autres individus sociaux une contribution équivalente à ce qu'il a reçu. Cette forme ritualisée de don et de réciprocité est ce qui, selon Mauss, permet d'appartenir à la société<sup>427</sup>.

---

<sup>426</sup> Jean-Marc Fontan, Benoît Lévesque et Mathieu Charbonneau, *Philanthropie et fondations privées : vers une nouvelle gouvernance du social?*, no 65 (2011), pp. 53-54.

<sup>427</sup> Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », Article originalement publié dans l'Année Sociologique, seconde série (1923), 1923-1924, édition électronique par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, 17 février 2002, p. 1-106.